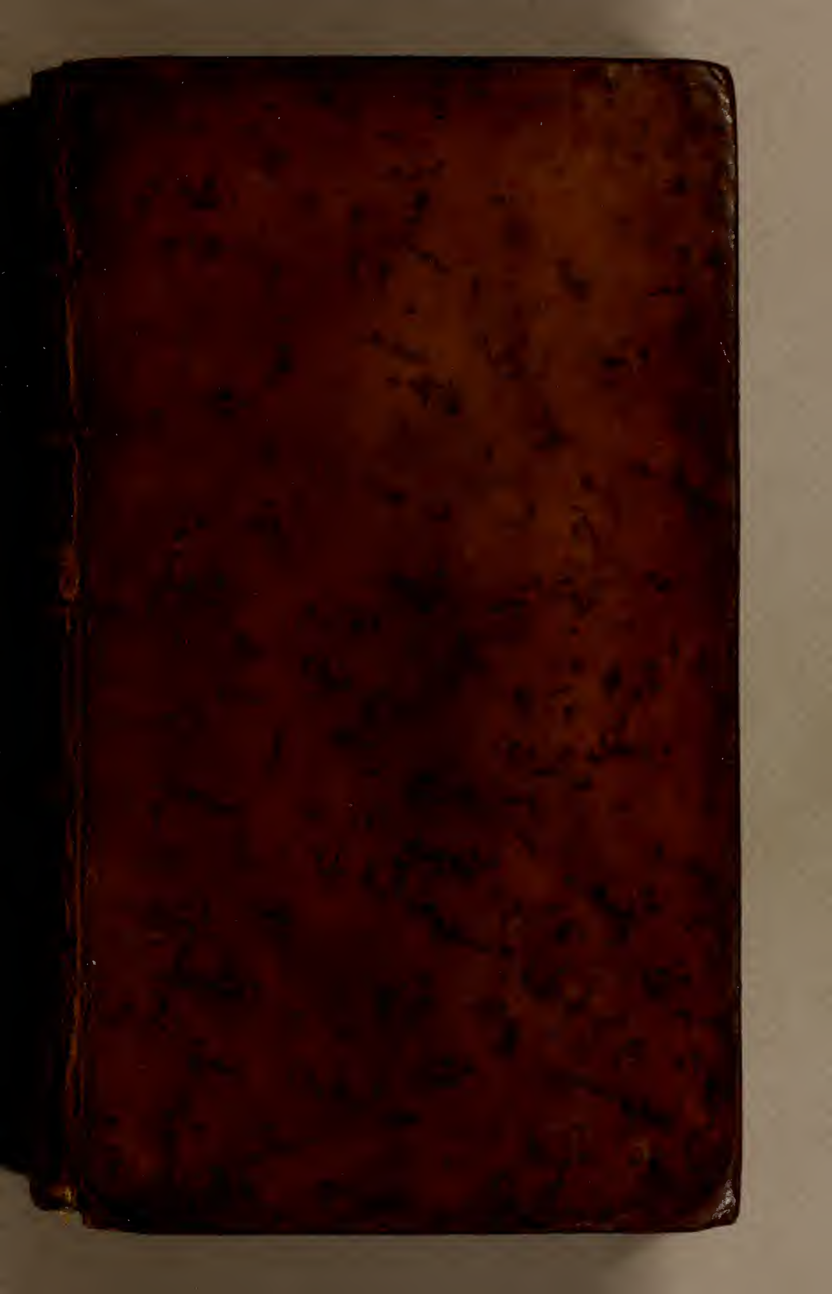
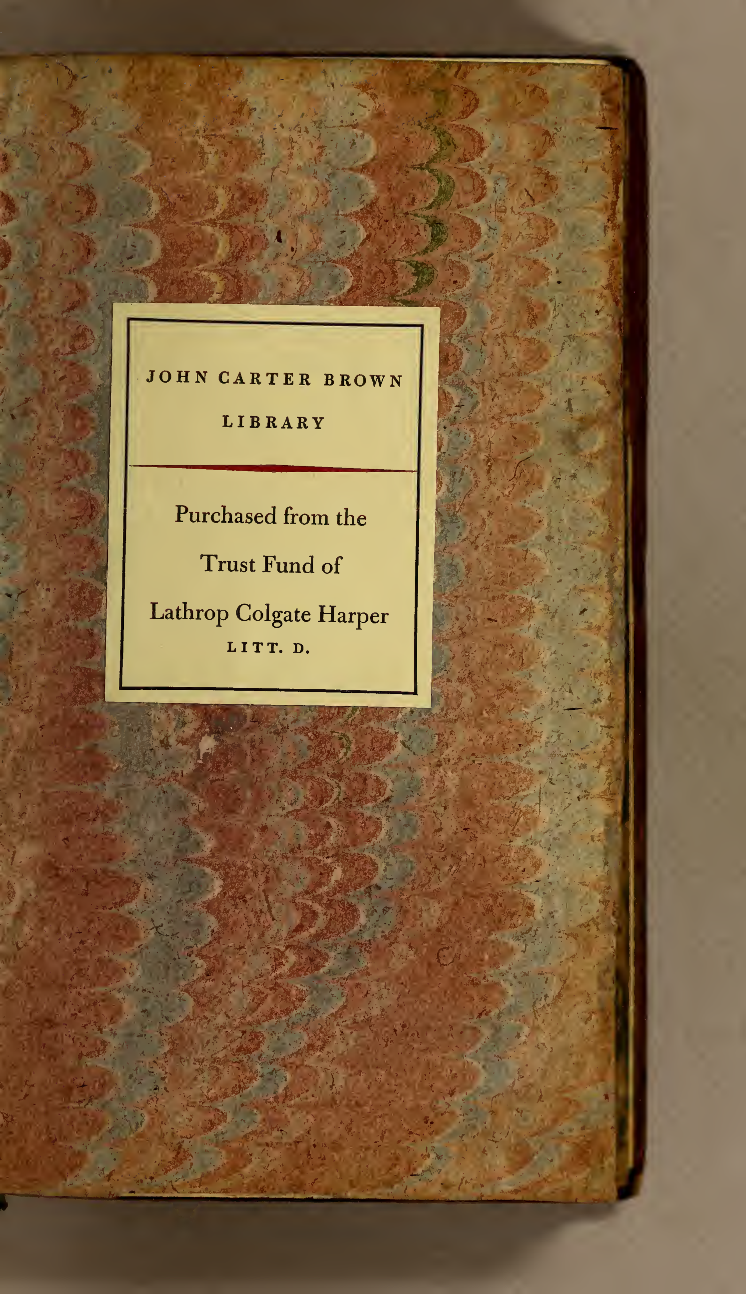



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University


JOHN CARTER BROWN
LIBRARY
Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE
OU
HISTOIRE
DES DÉCOUVERTES

FAITES par les Européens dans les différentes parties du Monde,

EXTRAIT des Relations les plus exactes & des Voyageurs les plus véridiques,

Par M. JEAN BARROW, Auteur du Dictionnaire Géographique.

Traduit de l'Anglois par M. TARGE.

TOME ONZIEME.

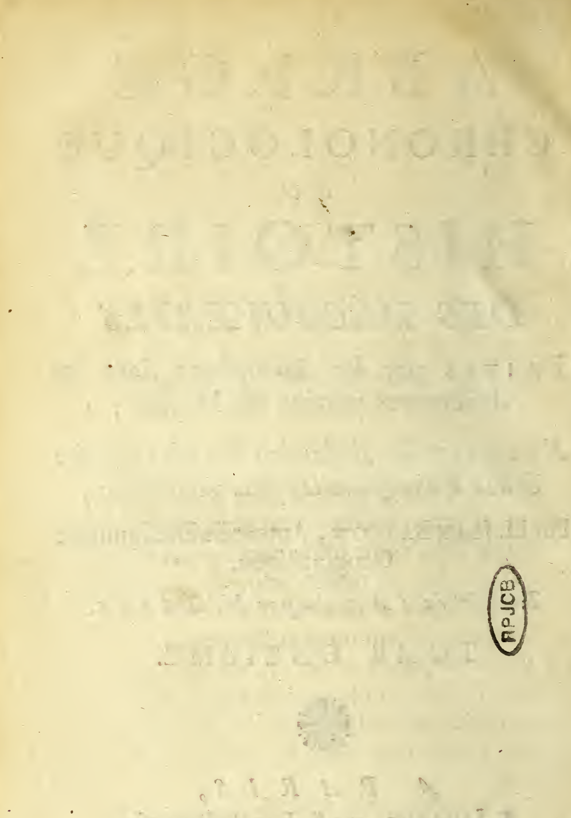


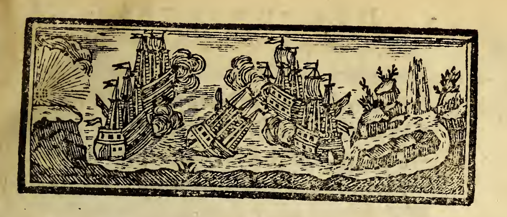
A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue S. Jean-de-Beauvais.
DELORMEL, rue du Foin.
DESAINT, rue du Foin
PANCKOUCKE, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


RPJCB



HISTOIRE

DES DÉCOUVERTES

Faites par les Européens dans les différentes parties du monde.

SUITE DU VOYAGE de Dom GEORGES JUAN & de Dom ANTONIO DE ULLOA.

CHAPITRE V.

Les Astronomes débarquent dans la baye de Manta : Description de cette baye : Pêches des Mantas : Ils arrivent à Guiaquil, fondation de cette ville : Sa Description : Incommodités de la nouvelle ville : Des bâtiments : Gouvernement civil : Gouvernement

ecclésiastique : Des habitants : Température du climat : Habillement des femmes : Causes du peu de richesses de Guiaquil : Incommodités de l'hiver dans ce pays : Description du Cacaotier : Du fruit de cet arbre.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

Les Astronomes débarquent dans la baye de Manta.

TOUTES choses étant préparées pour le départ des Astronomes, ils s'embarquerent à bord du S. Christophe, commandé par le Capitaine Dom Juan Manuel Morel, le 21 de Février 1736, & le lendemain ils mirent à la voile ; mais n'ayant que très peu de vent, & toujours variable, ils ne perdirent la terre de vue que le 26 au soleil couchant. Le 9 de Mars, vers trois heures du matin, ils jetterent l'ancre dans la baye de Manta, avec le dessein d'examiner cette côte, pour reconnoître si, en commençant leur premiere base dans une des plaines voisines de la mer, ils pourroient continuer leurs suites de triangles sur les montagnes jusques près de Quito.

En conséquence ils descendirent sur le rivage le 6 au soir, & se rendirent au village de Monte-Christo, environ à trois lieues de la côte, mais ils reconnurent bien-tôt qu'il étoit

impoſſible d'y faire aucunes opérations géométriques, parce que le pays étoit exceſſivement montagneux, & preſque tout couvert d'arbres d'une hauteur prodigieuſe; obſtacle inſurmontable pour leur projet. Ils ſe déterminerent donc à pourſuivre leur voyage juſqu'à Guiaquil, pour ſe rendre enſuite à Quito; mais Meſſieurs Bouguer & de la Condamine, jugeant qu'il ſeroit néceſſaire de demeurer quelque temps à Guiaquil, parce que la ſaiſon n'étoit pas convenable pour aller avec les Mules de Gueranda aux montagnes, réſolurent de s'y arrêter, & d'employer leur temps le plus avantageuſement qu'il ſeroit poſſible, en déterminant le lieu où l'Equateur coupe la côte: en faiſant des obſervations ſur les longueurs du pendule, & ſur d'autres objets auſſi importants.

Deſcription de cette baye. Pêches des Mantas.

La Baye de Manta étoit autrefois remarquable par une pêche de perles très conſidérable, mais elle a été diſcontinuée depuis quelque temps, parce que les habitants n'ont pas aſſez d'intelligence pour acheter les Négres qu'on y employe. Cette baye a pris probablement ſon nom de la

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

grande quantité de Mantas qu'on y trouve ; les habitants Indiens étant particuliérement employés à la pêche de ce poiſſon, qu'ils ſalent & tranſportent dans les provinces intérieures. Les Européens admirent leur dextérité à cette ſorte de pêche qu'ils font en jettant dans la mer une piéce de bois pareille à celles dont on ſe ſert pour les baliſes, d'environ quinze ou dix-huit pieds de long, & de près d'un pied de diametre. Ce morceau de bois ſuffit pour ſoutenir le poids d'un filet qu'on met en travers ſur une des extrémités, pendant qu'un Indien ſe tient debout ſur l'autre. Sur ce batiment chancellant, il ſe met en mer à l'aide d'une ſeule rame, & s'avance environ à une demi-lieue, où il jette ſon filet. Un autre Indien le ſuit ſur un pareil morceau de bois, prend le bout de la corde attachée à l'une des extrémités du filet, qui par ce moyen ſe trouve étendu dans la mer : les deux Indiens retournent vers la terre, où leurs camarades les attendent pour tirer le filet ſur le rivage. Rien n'eſt plus étonnant que de voir la dextérité & l'agilité des Indiens pour entretenir l'équilibre ſur ces bois roulants. L'agi-

tation de la mer les oblige de changer continuellement de ſituation, & de faire toutes ſortes de mouvements de corps; mais ce qui augmente encore la difficulté, c'eſt que l'Indien eſt obligé en même temps d'avoir attention à ſa rame & à ſon filet pour le tirer vers la terre. Il arrive quelquefois, mais rarement, que les Indiens tombent de leurs piéces de bois, mais comme ils ſont excellents nageurs, ils la regagnent bien-tôt, & en un inſtant ils ſe retrouvent dans leur premiere poſture.

Ils arrivent à Guiaquil.

Le 13 de Mars, les Académiciens quitterent la baye de Manta, & cotoyerent le rivage juſqu'à l'Iſle de la Plata. Le 18, ils jetterent l'ancre à l'embouchure de la riviere Tumbez, où ils demeurerent juſqu'au 20, qu'ils remirent à la voile vers ſix heures du matin, & le 25 à cinq heures du ſoir ils débarquerent à Guiaquil.

Fondation de cette ville.

Quoiqu'on n'ait rien de certain ſur le temps de la fondation de Guiaquil, on regarde généralement cette ville comme la ſeconde d'origine Eſpagnole, tant dans la province de même nom que dans le Royaume du Pérou. Il paroît par d'anciens regiſtres, con-

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

servés dans les archives, qu'elle fut la premiere bâtie, après San-Miguel de Piura, fondée en 1532, & comme Lima, autrement nommée *Los Royes*, ou Remac, fut fondé en 1534, ou suivant quelques-autres en 1535; on peut mettre l'établissement de Guiaquil entre ces deux années. La splendeur que cette ville avoit acquise sous le premier Gouverneur Belalcazar ne fut pas de longue durée; elle souffrit plusieurs attaques furieuses, & fut ensuite entiérement détruite par les Indiens du voisinage, mais en 1537, elle fut rebâtie par le Capitaine François de Orellana. La premiere situation de Guiaquil étoit dans la baye de Charapoto, un peu au nord de l'endroit où est actuellement le village de Monte-Christo: mais on l'a mise depuis, où elle est à présent sur le rivage occidental de la riviere de même nom, à 2 dégrés 11 minutes 21 secondes de latitude méridionale. Quand Orellana changea la premiere situation de cette ville, elle fut bâtie sur le penchant d'une montagne, nommée Cerrillo-Nerde, qu'on appelle présentement Ciudad-Vieja, ou la vieille ville. Les habitants se voyant resserrés d'un

côté par la montagne, & de l'autre par les ravins que les chutes d'eaux avoient formés, résolurent, sans abandonner entiérement la place, de construire la principale partie de la ville à la distance de cinq ou six cents toises, ce qui fut commencé en 1693 : mais pour conserver la communication avec l'ancienne, ils firent un pont de bois d'environ cent toises de long, ce qui les mit à couvert des inconvénients des ravins, & l'intervalle ayant été rempli par de petites maisons, l'ancienne & la nouvelle ville sont présentement réunies.

Sa description.

Guiaquil est fort étendu, & occupe un espace de près d'une demi-lieue de longueur, sur le bord de la riviere, depuis la partie la plus basse de la vieille ville, jusqu'à la partie la plus élevée de la nouvelle ; mais la largeur n'est pas proportionnée, parce que chacun désire avoir sa maison près de la riviere, tant parce que la situation en est plus agréable, que pour jouir des vents rafraîchissants qu'on y recherche en été avec d'autant plus d'ardeur qu'ils sont très rares dans ce pays.

Toutes les maisons des deux villes

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

ſont conſtruites en bois ; il y en a beaucoup de couvertes en tuile, mais la plus grande partie de celles de la vieille ville ne ſont couvertes que de chaume : cependant pour prévenir les accidents du feu qui y a fait de grands ravages en diverſes occaſions, il eſt préſentement défendu d'employer ces ſortes de couvertures. Pluſieurs de ces embraſements ſont arrivés par la méchanceté des Négres, qui, pour ſe venger de quelques punitions que leurs maîtres leur avoient fait ſouffrir, ont jetté pendant la nuit du feu ſur ces toits, ce qui a ruiné non-ſeulement les objets immédiats de leur vengeance, mais encore la plus grande partie des habitants.

Quoique les maiſons, comme nous l'avons dit, ſoient toutes bâties en bois, elles ſont en général grandes & belles : elles n'ont qu'un ſeul étage : le derriere du raiz de chauſſée ſert de magaſin, & ſur le devant on voit des boutiques de toutes eſpeces, avec de grands portiques qui ſervent de paſſage durant l'hiver, parce que les autres parties des rues ſont abſolument impraticables.

Pour ſe mieux garantir du feu, que

les habitants ont tant de raiſon de craindre, les cuiſines ſont à douze ou quinze pas des maiſons, auxquelles elles communiquent par le moyen de longues galleries ouvertes, qui reſſemblent à des ponts; mais ces galleries ſont bâties ſi légérement que ſur la moindre apparence de feu à la cuiſine, on les démolit en un inſtant, & la maiſon eſt garantie. Les perſonnes diſtinguées ou riches habitent les appartements hauts, & on laiſſe les chambres baſſes pour les étrangers, qui y vont trafiquer, ou qui paſſent par cette ville avec leurs marchandiſes.

Incommodités de la nouvelle ville.

En hiver, il n'eſt pas poſſible de traverſer à pied ni à cheval le terrein ſur lequel eſt bâti la nouvelle ville, ni les ſavannahs qui ſont dans le voiſinage, d'autant que le ſol n'eſt qu'une eſpece de craye ſpongieuſe ſi unie, qu'il n'y a aucun écoulement pour les eaux, & que dès les premieres pluies, tout ce terrein n'eſt plus qu'un bourbier continuel. Auſſi depuis le commencement des pluies juſqu'à la fin de l'hiver, on ne peut paſſer dans les endroits qui ne ſont pas couverts par les portiques, autrement que ſur de

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

larges planches qu'on jette d'un endroit à l'autre : mais elles deviennent bien-tôt très gliſſantes, & l'on tombe fréquemment dans le bourbier. Le retour de l'été fait évaporer promptement les eaux, & le terrein eſt bien-tôt deſſéché : mais l'ancienne ville n'a pas ces déſavantages, parce qu'elle eſt bâtie ſur un fonds de gravier, toujours ſolide. Guiaquil eſt défendu par trois forts, dont il y en a deux ſur la riviere près de la ville, & le troiſieme, qui eſt derriere, ſert à garder l'entrée du ravin. Ils ſont conſtruits ſuivant la méthode moderne de fortifier, mais avant qu'on les eût élevés, il n'y avoit qu'une plate-forme, qui eſt toujours demeurée dans la vieille ville. Ces forts ſont bâtis de grandes piéces d'un bois très dur, dont on a auſſi formé différentes paliſſades, & il a l'avantage de conſerver cette dureté tant ſous les eaux que dans la boue, ce qui eſt très bon pour le pays, & pour l'uſage auquel on l'applique. Avant qu'on eût élevé ces fortifications, Guiaquil fut pris par des Corſaires Européens en 1686 & en 1709 : mais les derniers durent leur ſuccès à la trahiſon d'un Mulâtre

qui, pour se venger de quelques particuliers, conduisit les ennemis par une ruelle détournée, dont on ne se méfioit pas, ensorte que les habitants étant surpris ne purent se mettre en défense.

Des bâtiments.

Tous les couvents & toutes les Eglises sont de bois, excepté dans l'ancienne ville où celle de San-Domingo est de pierre, parce que la solidité du terrein dans cette partie est suffisante pour soutenir des bâtiments de cette espece. Dans la nouvelle ville, outre l'Eglise paroissiale, il y a les couvents des Augustins & des Franciscains, avec le college des Jésuites: mais les membres de ces communautés sont en petit nombre, à cause de leur peu de revenu. Il y a aussi un hôpital, où l'on ne trouve d'autres secours que celui du logement.

Gouvernement civil.

La ville & sa jurisdiction sont soumises au Corrégidor, qui est nommé par le Roi, & qui change tous les cinq ans. Quoiqu'il soit subordonné au Président & à l'audience de Quito, il nomme des Lieutenants dans les différents départements de sa jurisdiction, & pour la police & le gouvernement civil, Guiaquil a des Alcaldes & des

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

Regidors ordinaires. Les revenus sont administrés par un Trésorier & par un Directeur, qui reçoivent les tributs des Indiens, les droits sur les marchandises d'importation & d'exportation, & les taxes sur les denrées qui y sont consommées, ou qui ne font que passer.

Gouvernement ecclésiastique.

Pour le gouvernement ecclésiastique, il y a un Grand-Vicaire de l'Evêque de Quito, qui ordinairement est aussi Curé de la ville. Guiaquil à proportion de sa grandeur, contient autant d'habitants qu'aucune autre ville de toute l'Amérique, & l'affluence continuelle des étrangers qui y sont attirés par le commerce, contribue beaucoup à en augmenter le nombre, qu'on évalue à vingt mille personnes. La plus grande partie des meilleures familles sont des Européens, qui s'y sont mariés: il y a aussi quelques riches Créoles, & les autres habitants sont des différentes Castes que nous avons fait connoître, en parlant des autres villes.

Des habitants.

Les habitants en état de porter les armes, sont partagés en compagnies de milice, suivant leur rang & leur Caste, afin d'être en état de défendre

leur ville & leurs biens dans l'occasion. L'une de ces compagnies, entiérement composée d'Européens, & qu'on nomme la Compagnie étrangere, est la plus nombreuse, & celle qui a le plus d'apparence dans toute cette milice. Sans aucun égard pour les différences qui peuvent naître de leurs richesses ou de leur état civil, ils se mettent sous les armes, & rendent l'obéissance convenable à leurs Officiers, qu'ils choisissent eux-mêmes de leur propre corps, particuliérement entre ceux qui ont servi en Europe, & qui sont par conséquent les plus expérimentés dans l'art militaire. Le Corrégidor est le Commandant en chef, & il a sous lui un Colonel & un Major pour discipliner les autres compagnies.

Température du climat.

Quoique la chaleur de Guiaquil soit égale à celle de Panama & de Carthagene, le climat en est remarquable par la couleur particuliere à l'espece humaine. Un Auteur a donné à ce canton le nom de Pays-bas équinoctiaux, à cause de la ressemblance qu'il a avec les Pays-bas d'Europe; mais il mérite encore le même nom par cette singularité, que tous

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

les naturels, excepté ceux qui viennent d'un mélange de diverſes races, ont des couleurs fraîches & de ſi beaux traits qu'ils ſurpaſſent tous les habitants de la province de Quito, & même de tout le Pérou. On remarque particuliérement deux phénomènes qu'on n'a pas encore bien expliqués: l'un que malgré la chaleur du climat, les naturels ne ſont pas de couleur tannée: l'autre, que quoique les Eſpagnols n'ayent pas en général une auſſi belle carnation que les autres nations ſeptentrionales, les enfants qui naiſſent à Guiaquil de meres Eſpagnoles y ont une très belle peau. Quelques-uns en attribuent la cauſe aux vapeurs qui s'élevent de la riviere voiſine, mais cette raiſon n'eſt nullement ſatisfaiſante, puiſque d'autres villes jouiſſent du même avantage, ſans que le teint des habitants en reçoive aucun changement, au lieu que dans celle-ci les beaux teints ſont les plus communs, & que les enfants y ont ordinairement les cheveux & les ſourcils clairs, avec un très beau viſage.

Outre ces avantages, dont il ſemble que la nature ait voulu favoriſer

les habitants de Guiaquil, ils ſont en général très bienfaits & ont beaucoup de politeſſe; auſſi pluſieurs Européens, qui n'avoient deſſein que d'y ſéjourner très peu de temps, s'y ſont mariés & établis, ſans y avoir été attirés par la fortune immenſe des femmes qu'ils ont épouſées, comme dans les autres villes du même pays, puiſque les habitants de Guiaquil ne ſont nullement renommés pour leurs richeſſes.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes de Guiaquil reſſemble beaucoup à celui des femmes de Panama, excepté quand elles vont faire des viſites, ou quand elles en reçoivent. Au lieu du Pollera, elles portent un faldellin, qui n'eſt pas plus long que le Pollera, mais il eſt ouvert par-devant: les côtés croiſent l'un ſur l'autre, & il eſt chargé d'ornements avec profuſion. Il eſt garni de falbalas d'une étoffe plus riche, qui ont près d'un pied & demi de large, & bordés de belles dentelles, ou de franges d'or, ou de rubans, diſpoſés avec tant d'élégance, que cet ajuſtement eſt extrêmement riche & noble. Quand elles ſortent ſans voile, elles portent un mantelet léger de couleur brune, bordé de larges bandes de

ULLOA.
Chap. V.
An. 1736.

velours noir, mais ſans dentelles ni autres ornements. Outre les colliers & les bracelets, elles ont auſſi des roſaires ou chapelets auſſi riches qu'à Panama, & non-ſeulement elles chargent leurs oreilles de pendants, de brillants, mais elles y joignent des touffes de ſoye noire, environ de la groſſeur d'une aveline, ſi remplies de joyaux que l'éclat en eſt éblouiſſant.

Cauſes du peu de richeſſes de Guiaquil.

A juger de cette ville par ſon commerce, un étranger la croiroit beaucoup plus riche qu'elle ne l'eſt réellement. Cette médiocrité vient en partie des deux pillages qu'elle a ſoufferts, & en partie des incendies qui l'ont totalement ruinée. Quoique les maiſons ne ſoient que de bois, ainſi que nous l'avons déja remarqué, & qu'il ne coute que la peine de le couper, & de le conduire à la ville ; cependant les frais d'une maiſon un peu apparente montent juſqu'à quinze ou vingt mille écus, parce que le ſalaire des ouvriers y eſt d'un prix exceſſif, & que le fer s'y vend très cher. Les Européens, quand ils ont fait une fortune honnête en cette ville, & qu'ils n'ont pas de biens-fonds qui les y retiennent, ſe retirent à Lima, ou

dans quelque autre ville du Pérou, afin de pouvoir faire valoir leur bien avec plus de sureté.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

A Guiaquil, l'hiver commence dans le mois de Décembre, quelquefois dès les premiers jours, d'autrefois au milieu ou à la fin, & dure jusqu'au mois d'Avril ou de Mai. Pendant cette saison, il semble que les éléments, les insectes, & toutes sortes de vermines se soient ligués contre l'espece humaine. La chaleur est excessive, la pluie tombe jour & nuit, accompagnée de fréquents & furieux orages, de tonneres & d'éclairs, ensorte que tout paroît conspirer à jetter l'effroi dans l'ame des habitants. La riviere de même nom, & toutes celles qu'elle reçoit dans son cours, se débordent & mettent tout le plat pays sous les eaux. Lorsque le calme dure quelque temps, ils soupirent après les vents rafraîchissants, & des légions innombrables d'insectes & de vermisseaux infestent l'air & le terrein, de façon à ne pouvoir presque les supporter.

Incommodités de l'hiver dans ce pays.

On trouve dans ce pays un grand nombre de Cacaotiers, qui en général ont dix-huit à vingt pieds de hauteur. Cet arbre pousse quatre ou cinq

Description du Cacaotier.

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

tiges dès la terre, ſuivant le plus ou le moins de force de la racine qui les produit : ces tiges ont ordinairement quatre à cinq pouces de diametre ; mais la premiere pouſſe vient dans une direction oblique, enſorte que les branches s'étendent de toutes parts ſéparément les unes des autres. La feuille a quatre ou cinq pouces de long, & trois ou quatre de large. Elle eſt fort unie, douce, & ſe termine en pointe, comme celle de l'Oranger de la Chine ; mais la couleur en eſt différente : le Cacaotier qui a beaucoup moins de feuilles, eſt d'un verd obſcur, & n'a rien de ſemblable à l'éclat de l'Oranger. Les gouſſes qui contiennent le Cacao ſont attachées aux tiges, de même qu'aux menues branches. Elles commencent par une fleur blanche qui n'eſt pas fort large, & dont les piſtilles contiennent l'embryon de la gouſſe, qui croît juſqu'à la longueur de ſix ou ſept pouces, ſur quatre ou cinq de large, & reſſemble aſſés par la forme à un Concombre. Elle eſt canellée ſuivant ſa longueur, mais plus profondément que le Concombre. Ces gouſſes n'ont pas toujours les mêmes dimenſions, & ne ſont pas propor-

tionnées à la tige & aux branches ſur leſquelles elles viennent en forme d'excroiſſance : quelques-unes ſont beaucoup plus petites, & il n'eſt pas extraordinaire d'en voir une de la plus petite taille ſur le tronc, pendant qu'on en trouve une autre d'une groſſeur extraordinaire à l'extrêmité d'une des plus petites branches ; mais il faut remarquer que quand deux gouſſes ſe touchent, l'une attire tout le ſuc nourricier, & croît aux dépens de l'autre.

Du fruit de cet arbre.

Tant que la gouſſe croît, elle eſt toujours de couleur verte, à peu près comme celle de la feuille ; mais quand elle arrive à maturité, elle devient peu-à-peu de couleur jaune. La peau, ou coquille qui la couvre eſt mince, unie & claire. Quand le fruit eſt parfaitement mûr, on le cueille & on le coupe par tranches : la chair en eſt blanche & pleine de jus, avec de petits grains rangés régulierement. Ils n'ont pas alors beaucoup plus de conſiſtance que le reſte de la chair ; ils ſont ſeulement plus blancs, & renfermés dans une membrane très fine, remplie d'une liqueur ſemblable à du lait, mais tranſparente & un peu viſqueu-

ULLOA. Chap. V. An. 1736.

ſe : on le mange alors de même que les autres fruits. Le goût eſt doux, tirant un peu ſur l'acide ; mais on prétend dans le pays que ce fruit occaſionne des fievres. La couleur jaune de la gouſſe indique que le cacao commence à ſe nourir de ſa propre ſubſtance pour acquérir plus de conſiſtance. Alors les grains commencent à ſe remplir, la couleur brillante ſe ternit peu-à-peu, juſqu'à ce que ces grains ſoient parvenus à leur maturité ; & quand le jaune eſt entiérement changé en brun obſcur, c'eſt une indication qu'il eſt temps de cueillir le cacao. On trouve alors la peau d'environ deux lignes d'épaiſſeur, & chacun des grains eſt renfermé dans un compartiment, formé par les membranes tranſverſales de la gouſſe. Quand le fruit eſt cueilli, on l'ouvre pour en tirer les grains, qu'on met ſécher à l'air ſur des peaux deſtinées à cet uſage, ou plus ordinairement ſur des feuilles de Vijahuas. Quand ils ſont bien ſecs, on les met dans des ſacs de cuir pour les porter aux marchés, & on les vend par charges dont chacune peſe quatre-ving-une livres. Le prix de cette marchandiſe

varie beaucoup ; quelquefois la charge ne coûte que sept ou huit réales, quoique la dépense pour les recueillir excede ce prix ; mais en général on la vend quinze ou vingt francs, & elle augmente beaucoup dans le temps où la flotte vient à Guiaquil.

Le cacaotier donne du fruit deux fois par an, en égale quantité, & aussi bon l'un que l'autre. On estime que dans la jurisdiction de Guiaquil on en recueille tous les ans au moins cinquante mille charges. Cet arbre se plaît tellement dans l'eau, qu'il faut que le terrein où il est planté devienne comme un bourbier ; & s'il manque d'humidité, il périt en peu de temps. Il faut aussi avoir attention de le planter à l'ombre, ou au moins de façon qu'il soit garanti des rayons perpendiculaires du soleil ; on le met ordinairement près de quelques grands arbres à l'ombre desquels il croît & fleurit. Il n'y a aucun terroir plus propre à la culture des cacaotiers que celui de Guiaquil, dont le canton est presque tout en savannhas ou larges plaines couvertes d'eau en hiver, & arrosées par des canaux durant l'été, avec beaucoup de grands ar-

Ulloa.
Chap. VI.
An. 1736.

bres propres à donner l'ombrage néceſſaire aux cacaotiers.

CHAPITRE VI.

Diſtance par eau de Guiaquil à la douane de Babahoyo : Temps qu'on emploie à cette navigation : Largeur de la riviere de Guiaquil : Beauté des bords de cette riviere : Matériaux & conſtruction des maiſons de campagne : Quels appartements on y occupe : Adreſſe des habitants à conduire leurs canots : Deſcription des Balzas ou Radeaux : Leur uſage : Leur conſtruction : Charges qu'ils peuvent porter : Maniere de les conduire : Abondance de poiſſon dans la riviere de Guiaquil : Pêches des Indiens : Des Alligators ou Caïmans : Leurs pontes, & comment ils éclosent : Deſcription des Gallinazos : Voracité des Alligators : Comment on les détruit.

Diſtance par eau de Guiaquil à la Douanne de Babahoyo.

LA partie navigable de la riviere de Guiaquil s'étend depuis la ville juſqu'à la douane de Babahoyo,

qui eſt le lieu du déchargement pour les marchandiſes. Ceux qui ont long-temps fréquenté ce pays ont partagé cette diſtance en vingt portées ſuivant les différentes ſinuoſités de la riviere, qui eſt fort tortueuſe ; mais en comptant juſqu'à Caracol où l'on débarque en hiver, il y a vingt-quatre portées, dont la plus longue, qui eſt la troiſieme en venant de la ville, peut avoir environ deux lieues & demie d'étendue. Les autres n'ont pas plus d'une lieue ; enſorte qu'en meſurant la diſtance par eau de Guiaquil à la douane, on trouvera vingt-quatre lieues & demie, & juſqu'à Caracol, vingt-huit & demie.

Temps qu'on employe à cette navigation.

On eſt plus ou moins long-temps à faire ce voyage, ſuivant la différence des ſaiſons, & ſuivant le bâtiment dont on fait uſage. En hiver un chata emploie ordinairement huit jours de Guiaquil à Caracol en remontant la riviere, au lieu qu'il ne faut que deux jours pour deſcendre de Caracol à Guiaquil. En été un canot léger remonte en trois marées, & deſcend en moins de deux. Il en eſt de même à proportion pour tous

ULLOA.
Chap. VI.
An. 1736.

les autres bâtiments, qui emploient beaucoup plus de temps à cause du courant de la riviere, à remonter qu'à descendre.

La distance de Guiaquil à Isla-Verde, située à l'embouchure de la riviere, dans la baie de Puna, est estimée par les Pilotes d'environ huit lieues : elle est partagée comme l'autre partie en portées ; & l'on compte trois lieues d'Isla-Verde à Puna. Ainsi toute la distance de Caracol, où l'on remonte le plus haut dans la riviere, jusqu'à Puna est de trente-sept lieues & demie.

Largeur de la riviere de Guiaquil.

L'embouchure de la riviere à Isla-Verde est d'une lieue de longueur, & elle a même quelque chose de plus à Guiaquil ; mais elle est plus étroite au dessus, où elle se trouve resserrée par les montagnes, & forme diverses criques, ou anses.

En été la marée monte jusqu'à la douane, retient la vîtesse du courant, & par conséquent fait enfler la riviere ; mais en hiver, le courant étant plus fort & plus rapide, on ne remarque l'accroissement de l'eau que dans les portées voisines de Guiaquil ; & il arrive toujours trois ou quatre fois

fois par an que par la grande vîtesse du courant les marées sont imperceptibles.

La principale cause du gonflement de la riviere vient des torrents qui tombent des Cordillieres. Quoique les pluies soient fréquentes, la plus grande partie des eaux qu'elles fournissent est reçue dans les lacs, ou s'arrête dans les plaines, ensorte que l'accroissement de la riviere paroît venir entiérement de celles qui descendent des montagnes.

Beauté des bords de cette riviere.

Les bords de cette riviere, de même que ceux des anses & des canaux, sont ornés de maisons de campagne, & des cabanes du menu peuple de toutes les castes, qui y trouve toute la commodité nécessaire pour la pêche & pour l'agriculture. Les espaces intermédiaires sont remplis de halliers si bien variés, qu'il seroit très difficile à l'art d'imiter les beautés des paysages qui y sont formés par la nature.

Matériaux & construction des maisons de campagne.

Les roseaux, ou cannes sont les principaux matériaux & les plus communs dont on se sert pour les bâtiments près de ces rivieres. On en fait usage pour toutes les parties intérieu-

ULLOA.
Chap. VI.
An. 1736.

res, telles que les murs, les planchers, & les rampes des escaliers. Toute la différence qu'on trouve dans les plus grandes maisons, est que quelques-unes des principales pieces sont de bois. Pour bâtir, on commence par enfoncer en terre huit, dix ou douze pieces de bois, plus ou moins, suivant l'étendue de la maison; elles sont fourchues par l'extrêmité supérieure, & d'une hauteur convenable, parce que tous les appartements sont au premier étage, & qu'on ne fait aucun logement au raiz de chaussée. On pose des poutres en travers sur ces poteaux fourchus, à la hauteur de douze ou quinze pieds de terre. Sur ces poutres on dispose les cannes, de façon qu'elles forment comme un rang de solives, qui servent à porter un plancher de semblables cannes, lesquelles ont un pied & demi de largeur; ce qui est aussi beau & aussi solide qu'un plancher en bois. Les distributions des différentes pieces sont de la même matiere; mais les murs extérieurs sont ordinairement treillissés pour donner un libre passage à l'air. Dans les grandes maisons, les principales poutres sont de bois, les so-

liveaux de cannes, avec d'autres plus petites qui les traversent, & l'on met par-dessus tout des feuilles de vijahua. Ainsi une maison se construit à peu de frais, quoiqu'elle contienne toutes les commodités nécessaires. Pour les pauvres gens, le travail d'un seul homme suffit à leur former une habitation : il se rend dans un petit canot à une anse ; coupe dans le bois le plus proche autant de cannes, de vijahuas, & de Béjucos qu'il en a besoin ; apporte le tout sur le rivage ; fait un balza ou train, sur lequel il charge ses autres matériaux, & descend la riviere, jusqu'à l'endroit où il veut élever sa cabane. Il commence ensuite son ouvrage, en attachant avec des béjucos les parties qui sont ordinairement chevillées, & en peu de jours il a fini son bâtiment. Quelques-unes de ces cabanes ont autant d'étendue que les maisons de bois

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Quels appartements on occupe.

Dans toutes ces maisons, de même que dans celles de la plus grande partie de la Jurisdiction de Guiaquil, le dessous est entiérement ouvert, & exposé à tous les vents sans aucun mur, ni clôture, à l'exception des poteaux qui portent le bâtiment. On

ULLOA. Chap. VI.

An. 1736.

les difpofe ainfi parce que quelque dépenfe qu'on pût faire pour les raiz de chauffée, ils ne feroient jamais d'aucun ufage en hiver, où tout le pays n'eft qu'un bourbier continu. Cependant en quelques endroits qui ne font pas expofés aux inondations, il y a des pieces par bas, avec des murs & des diftributions, comme dans les autres appartements.

Adreffe des habitants à conduire leurs canots.

Tous les habitants ont des canots pour paffer d'une maifon à une autre; & ils font fi adroits à les conduire, qu'une petite fille fe met feule dans un de ces efquifs, quoiqu'il foit fi léger & fi petit que quelqu'un moins adroit le renverferoit feulement en y marchant. Elle s'en fert à traverfer les courants les plus rapides, ce qu'un bon marinier, qui n'y feroit pas habitué, ne pourroit faire qu'avec beaucoup de difficulté.

Les pluies continuelles de l'hiver, & la légereté des matériaux dont les maifons font conftruites, obligent de les réparer tous les étés, & il faut rebâtir entierement chaque année celles des pauvres gens, qui font les plus baffes, particulierement les parties formées de cannes, de béjucos

& de vijahuas ; mais les poteaux qui servent de fondements demeurent toujours ſur pied, & en état de recevoir de nouveaux matériaux.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Les bâtiments dont on ſe ſert ſur cette riviere ſont les chatas, les canots, & les balzas ou radeaux, dont le nom fait connoître la nature, ſans enſeigner la méthode de les conſtruire, que ces Indiens ignorants dans les arts & dans les ſciences ont appriſe par le beſoin.

Deſcription des Balzas, ou Radeaux.

Ces balzas, qu'ils appellent Jangadas, ſont compoſés de cinq, ſept ou neuf fortes pieces d'un bois nommé Balza, mais que les Indiens de Darien appellent Puero, & qui paroît être le Ferula des Latins, dont parle Columelle. Ce bois eſt blanc, doux, & ſi léger, qu'un enfant peut aiſément en porter une piece de douze ou quinze pieds de long, & d'un pied de diametre.

Leur uſage.

Non-ſeulement on ſe ſert des balzas ſur les rivieres, mais auſſi pour de petits voyages ſur mer, & quelquefois on les conduit juſqu'à Paita. Comme les dimenſions ne ſont pas toujours les mêmes, on les emploie auſſi à différents uſages. Quelques-uns ſer-

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

vent pour la pêche ; d'autres pour transporter des marchandises de toutes les especes de la douane à Guiaquil, & de cette ville à Puna, au saut de Tumbez & à Paita. Il y en a de plus ornés & d'une construction plus élégante, qui servent à transporter les familles dans leurs terres & dans leurs maisons de campagne. Ils ne reçoivent aucune agitation sur les rivieres, & l'on y trouve les mêmes commodités que dans les maisons, comme on en peut juger par leur grandeur, qui donne la place suffisante pour y faire toutes les dispositions convenables. Les pieces de bois dont on les construit ont douze ou treize toises de longueur, & environ deux pieds, ou deux pieds & demi de diametre, ensorte que les neuf forment un plancher de vingt à vingt-quatre pieds de large. On peut juger à proportion, de la grandeur de ceux qui n'ont que sept pieces de bois, & ainsi des autres.

Leur construction.

Ces pieces ou poutres sont attachées ou liées ensemble par des béjucos, avec tant de solidité qu'au moyen des autres pieces qui sont mises en travers aux deux extrêmités,

& aussi fortement attachées, ces balzas résistent à la rapidité des courants, dans les voyages à la côte de Tumbez & de Paita. Les Indiens les construisent avec tant de soin, que jamais ils ne se lâchent, malgré l'agitation continuelle qu'ils éprouvent : cependant il est arrivé quelquefois que par leur négligence à examiner la qualité des béjucos, ils se sont brisés ou pouris, & qu'il en auroit fallu mettre d'autres, faute de quoi l'on a eu quelques exemples de balzas qui se sont séparés dans le mauvais temps ; ce qui a fait perdre les marchandises & les passagers qui étoient dessus. A l'égard des Indiens ils ne manquent jamais de se réfugier sur une des poutres, qui suffit pour les conduire au port le plus prochain.

Charges qu'ils peuvent porter.

La plus forte poutre de celles qui composent le balza, est toujours un peu plus longue que celles qu'on place à côté : on attache de part & d'autre celles qui suivent, & ainsi de suite jusqu'à ce que tout le balza soit formé ; ensorte que la principale piece est au milieu, & que le nombre des poutres est toujours impair. Les plus forts balzas portent or-

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

dinairement quatre à cinq cents quintaux, sans que les marchandises puissent être endommagées par la proximité de l'eau, parce que le balza suivant toujours le mouvement de la mer, les vagues ne peuvent jamais monter dessus, & l'eau ne peut s'introduire entre les poutres.

Maniere de les conduire.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que de la construction & des usages des balzas; mais la plus grande singularité de ces machines flotantes, c'est qu'elles vont à la voile, qu'on les peut virer & manœuvrer aussi-bien par les vents contraires que les vaisseaux qui ont une quille, & qu'elles ne dérivent que très peu. Ces avantages viennent de ce qu'au lieu de gouvernail, on les conduit par le moyen de quelques petits radeaux de trois ou quatre toises de long, & d'une demi-toise de large, nommés Guares, qu'on place verticalement à l'avant & à l'arriere entre les principales poutres; ensorte qu'en enfonçant les uns plus profondement dans l'eau, & en élevant les autres, on peut porter en arriere, serrer le vent, revirer, avancer, & faire tous les autres mouvements d'un bâ-

timent régulier; méthode absolument inconnue aux nations les plus intelligentes de l'Europe. Les Indiens en connoissent seulement le méchanisme ; mais leurs esprits n'étant pas cultivés par la science, ils ne pourroient rendre aucune raison de toutes leurs opérations. Si cette méthode avoit été plutôt connue en Europe, elle auroit servi à éviter un grand nombre de naufrages, & sauvé beaucoup de vies très précieuses.

Abondance du poisson dans la riviere de Guiaquil.

Nous avons déja remarqué que cette riviere, & les anses qu'elle forme sont remplies de beaucoup de poisson ; ce qui donne en certains temps de l'année assez d'occupation aux Indiens & aux Mulâtres qui en habitent les bords. Ils commencent à faire leurs préparatifs vers la fin de l'été, quand ils ont semé & recueilli les fruits de leurs petites fermes. Tous ces préparatifs consistent à examiner les balzas, à leur faire les réparations nécessaires, & à leur donner une nouvelle couverture de feuilles de vijahua. Ils mettent dessus une quantité suffisante de sel, de harpons & de dards, avec du maïz, du plantain & du bœuf seché pour leurs pro-

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

viſions. Quand tout eſt ainſi diſpoſé, ils mettent auſſi leurs canots ſur les balzas, & y montent avec leurs familles, & les petits meubles qu'ils poſſedent. A l'égard des beſtiaux & des chevaux, dont ils ont en petite quantité, ils les envoient pour hiverner dans les montagnes.

Ils ſe rendent enſuite à l'entrée de quelque anſe, où ils eſperent prendre beaucoup de poiſſon; & ils y demeurent tout le temps de la pêche, à moins qu'ils ne ſoient trompés dans leur attente, & qu'ils ne ſe trouvent obligés d'aller à une autre. Quand ils en ont pris la quantité qu'ils jugent ſuffiſante, ils retournent à leurs habitations; mais ils ont toujours ſoin d'emporter avec eux des feuilles de vijahua, des béjucos & des cannes, pour faire les réparations néceſſaires.

Pêches des Indiens.

Voici quelle eſt leur maniere de pêcher. Ils amarrent leurs balzas à l'embouchure de l'anſe; ſe mettent dans leurs canots, avec quelques lances & quelques harpons. Quand ils voient un poiſſon, ils s'avancent vers lui, juſqu'à ce qu'ils ſoient à une diſtance convenable, & dardent leurs lances avec tant de dextérité qu'il eſt

An. 1736.

très rare qu'ils le manquent. Si l'endroit abonde en poiſſon, ils en prennent la charge de leur canot en trois ou quatre heures, & retournent enſuite au balza pour vuider & ſaler ce qu'ils ont pris. Quelquefois, particulierement dans les endroits où l'anſe forme comme un étang, ils ſe ſervent d'une herbe, nommée Barbaſco, qu'ils mâchent en la mêlant avec quelque appas, & la répandent dans l'eau. Le jus de cette herbe eſt ſi fort, que lorſqu'un poiſſon en a avalé, en ſi petite quantité que ce ſoit, il devient comme ivre, & flotte à la ſurface de l'eau; enſorte que l'Indien n'a que la peine de le prendre. Ce jus fait périr ſur le champ les petits poiſſons; les plus gros ſont quelque temps à revenir dans leur état naturel, & même ils meurent promptement quand ils en ont avalé une trop grande quantité. On pourroit croire que des poiſſons pris par cette méthode ſeroient nuiſibles à la ſanté; mais l'expérience a prouvé le contraire, & les hommes les plus craintifs ne ſe font aucune peine d'en manger. On pêche auſſi avec des filets; mais alors

ULLOA. Chap. VI.

An. 1736.

Des Alligators ou Caïmans.

on forme des compagnies pour s'aider réciproquement.

La multiplication des poiſſons dans cette riviere eſt beaucoup empêchée par le nombre prodigieux d'alligators, ou caïmans, animaux amphibies qui habitent les rivieres & les plaines voiſines, mais qui ne s'éloignent que rarement des rivages. Quand ils ſont las de prendre des poiſſons, ils ſortent de l'eau pour ſe chauffer au ſoleil; & ils reſſemblent moins alors à des créatures vivantes qu'à des morceaux de bois pouris que les courants jettent quelquefois ſur les rivages: mais ils ſe plongent dans l'eau auſſi-tôt qu'ils apperçoivent quelque barque ou quelque autre bâtiment. On en voit d'une taille ſi prodigieuſe, qu'ils ont plus de quinze pieds de long. Quand ils ſe repoſent ſur les rivages, ils tiennent ouvertes leurs gueules monſtrueuſes pour y attirer les moſquittes, les mouches & d'autres inſectes qu'ils dévorent en fermant leurs machoires. Malgré tout ce qu'on a écrit de la voracité de ces animaux, nos Académiciens virent par expérience qu'ils fuyoient les hommes, & qu'auſſi-tôt

qu'ils en voyoient ſeulement un, ils plongeoient dans la riviere. Tout leur corps eſt couvert d'écailles impénétrables aux balles de mouſquet, à moins qu'on ne réuſſiſſe à les frapper dans le ventre, près les pates de devant, le ſeul endroit où ils puiſſent être bleſſés.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Leur ponte, & comment ils écloſent.

L'alligator eſt ovipare : la femelle fait un grand trou dans le ſable près le bord de la riviere, & elle y dépoſe ſes œufs, qui ſont preſque auſſi gros que ceux d'autruche, & blancs comme des œufs de poule, mais beaucoup plus ſolides. Elle en fait ordinairement un cent, & demeure au même endroit juſqu'à ce qu'elle les ait tous dépoſés, ce qui dure un jour ou deux. Elle les couvre de ſable; & pour les mieux cacher, elle ſe roule ſur ce précieux dépôt juſqu'à une diſtance conſidérable. Après cette précaution, elle ſe retire dans l'eau juſqu'à ce que par un inſtinct naturel, elle connoiſſe qu'il eſt temps de délivrer ſes petits de leur priſon : alors elle revient ſur le rivage, ſuivie du mâle, creuſe le ſable, & briſe les œufs, mais avec tant d'attention qu'à peine ſe trouve-t-il un ſeul petit qui

ULLOA.
Chap. VI.
An. 1736.

en ſoit endommagé, & l'on voit ramper autour d'elle comme un eſſaim de jeunes alligators. La femelle les porte dans l'eau ; mais le vigilant gallinazo, qui eſt un gros oiſeau, très-commun dans ce pays, ſaiſit cette occaſion pour lui en enlever quelques-uns, & même l'alligator mâle, qui ne vient que pour en faire ſa proie, lui en dévore pluſieurs, juſqu'à ce que la femelle ait gagné la riviere avec le reſte : elle-même mange tous ceux qui tombent de ſon dos, ou qui ne peuvent nager ; enſorte que d'une portée auſſi formidable, il n'en reſte heureuſement que quatre ou cinq.

Deſcription des gallinazos.

Le gallinazo eſt l'ennemi le plus redoutable des alligators, ou plutôt, il eſt exceſſivement friand de leurs œufs, & emploie toute ſon adreſſe à pouvoir les découvrir. Ces oiſeaux pendant tout l'été guettent les femelles, parce que c'eſt la ſaiſon où elles font leurs œufs, & que le ſable alors n'eſt point couvert d'eau ſur les bords des rivieres. Le gallinazo ſe perche ſur quelque arbre, où il ſe cache entre les branches, & épie en ſilence l'alligator femelle, juſqu'à ce qu'elle

ait déposé ses œufs & se soit retirée, croyant les avoir si bien cachés qu'ils ne peuvent être découverts. Aussitôt qu'elle est dans l'eau le gallinazo tombe sur sa nichée, & avec son bec, ses griffes & ses ailes écarte le sable, & dévore les œufs, dont il ne laisse que les coquilles. Ce festin le dédommageroit amplement de sa longue patience, si une multitude d'autres gallinazos ne venoient de toutes parts partager le butin de celui qui a eu le bonheur d'en faire la découverte. Le lecteur remarque sans doute les moyens dont se sert la Providence pour diminuer le nombre de ces animaux destructeurs, non-seulement par l'âpreté des gallinazos, mais encore par celle des mâles eux-mêmes. Autrement, ni les rivieres, ni les campagnes voisines ne pourroient les contenir, puisque malgré tant d'ennemis insatiables, il en reste un si grand nombre qu'on a peine à l'imaginer.

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

Voracité des Alligators.

Ces alligators sont les plus grands destructeurs de poisson dans cette riviere, & ils en font leur nourriture la plus ordinaire. Ils emploient beaucoup d'adresse pour se satisfaire; huit

ULLOA. Chap. VI. An. 1736.

ou dix qui forment, pour ainsi dire, une ligue se mettent à l'embouchure d'une riviere ou d'une anse, pendant que d'autres de la même confédération remontent très loin dans la riviere, après quoi ils chassent les poissons devant eux; ensorte qu'il n'en échappe presque aucun, de quelque grosseur qu'il soit. Les alligators qui ne peuvent manger dans l'eau, élevent leurs têtes au dessus de la surface de la riviere, & peu-à-peu font sortir le poisson de leurs machoires, afin de le dévorer à leur aise. Quand ils sont rassasiés, ils se retirent pour se reposer sur le rivage.

Quand ils ne peuvent trouver des poissons pour satisfaire leur faim, ils entrent dans les prairies qui bordent la riviere, & dévorent les veaux & les poulins. Pour s'emparer plus facilement de leur proie, ils font leurs excursions pendant la nuit, afin de la surprendre endormie. On remarque aussi que les alligators qui ont commencé à manger de la chair, y prennent tant de goût qu'ils ne veulent plus de poisson, à moins qu'ils n'y soient forcés par la nécessité. Les exemples même ne sont que trop fréquents où

ces animaux se jettent sur l'espece humaine, particuliérement sur les enfants, qui par l'imprudence naturelle à la jeunesse sortent des maisons dans l'obscurité. Quoiqu'ils n'en soient pas éloignés, les voraces alligators ont la hardiesse de les attaquer, les saisissent dans leur gueulle, & pour se mettre à couvert contre le secours que peut attirer les cris de leurs victimes, ils ne manquent jamais à les emporter en diligence dans la riviere, où ces enfants sont bien-tôt noyés, & ils reviennent ensuite à la surface de l'eau pour les manger à leur aise.

Comment on les détruit.

Leur cruauté se fait encore ressentir quelquefois aux mariniers qui conduisent des chaloupes. Quand ils ont l'imprudence de s'endormir avec un bras ou une jambe sur le bord, l'animal qui s'en saisit entraîne aussi-tôt tout le corps dans la riviere. Les alligators qui ont ainsi mangé de la chair humaine, sont les plus dangereux de tous, & sont pour ainsi dire enflammés d'un desir ardent de renouveller un repas qui leur est si délicieux. Les habitants des cantons où ils abordent sont très industrieux à en faire des chasses & à les détruire. Pour y par-

Ulloa. Chap. VI. An. 1736.

venir, ils se servent particuliérement de casonetes qui sont des piéces d'un bois dur, aiguisées par les deux bouts, & auxquelles on joint pour appas les poûmons de quelque animal. On attache la casonete au bout d'une sangle ou d'une grosse corde, dont l'autre extrémité est fortement liée au rivage. Quand l'alligator voit les poûmons flotter sur l'eau, il s'élance sur l'appas, & alors les deux pointes de bois entrent dans ses machoires, de façon qu'il ne peut ni ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre, & il fait les plus violents efforts pour se dégager, pendant que les Indiens l'excitent comme un Taureau, parce qu'ils sçavent qu'ils ne courent d'autre danger que celui d'être renversés, s'il arrive que faute d'adresse ou d'agilité, ils se tiennent à sa portée.

Cet animal ressemble si bien au lézard qu'on lui en donne communément le nom dans ce pays. Cependant il y a quelque différence dans la forme de sa tête, qui est longue & menue vers l'extrémité, où elle diminue peu à peu comme un groin de cochon: quand il est dans l'eau, il la tient toujours élevée au-dessus de la surface,

ce qui prouve évidemment qu'il a besoin d'air pour respirer. Ses machoires sont garnies de dents très fortes & très pointues, auxquelles plusieurs Auteurs attribuent des vertus particulieres.

CHAPITRE VII.

Voyage de Guiaquil à Caracol : Multitude prodigieuse de Mosquittes : Suite du voyage des Astronomes : Activité des Indiens pour élever des huttes : Cascade de Mamarumi : Dangers de ce voyage : Remarque singuliere sur un climat temperé : Difficultés que trouvent les Astronomes dans la montagne de Saint-Antonio : Précipices qu'on rencontre sur cette route : Adresse étonnante des Mulets du pays : Temps les plus fâcheux pour faire ce voyage : Négligence excessive des habitants.

AUSSI-TOT que les Mathématiciens François & Espagnols arriverent à Guiaquil, le Corrégidor dépêcha un messager au Magistrat de Guaranda, pour qu'il envoyât des

Voyage de Guiaquil à Caracol.

Multitude prodigieuse de Mosquites.

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

voitures au port de Caracol, afin de les transporter, eux & leur bagage pardessus les montagnes. Le passage fut jugé absolument impraticable dans cette saison, ce qui les obligea de demeurer à Guiaquil jusqu'au retour de l'été; alors on leur donna avis que les mulets envoyés par le Magistrat, étoient sur la route de Caracol, & ils s'embarquerent le 3 de Mai à bord d'un grand Chata pour s'y rendre. La force ordinaire du courant, & plusieurs accidents rendirent leur voyage sur la riviere si long, qu'ils n'arriverent à Caracol que le 11. On ne peut imaginer combien ils furent incommodés des Mosquites. Quoiqu'ils se fussent munis de chasse-cousins, ils n'en retirerent que très peu d'avantage. Ils étoient occupés tout le jour à chasser ces insectes, mais la nuit ils souffroient le tourment le plus cruel; leurs gants à la vérité servoient à leur garantir les mains, mais rien ne pouvoit soustraire leurs visages aux piquûres insupportables de ces especes de cousins: leurs habits n'étoient qu'une foible défense; des aiguillons perçans pénétroient le drap le plus épais, & leur causoient des déman-

geaiſons d'une vivacité inexprimable. La nuit la plus fâcheuſe qu'ils paſſerent dans ce voyage, fut celle où ils jetterent l'ancre devant une grande & belle maiſon inhabitée. A peine y eurent-ils abordé qu'ils furent attaqués de toutes parts par des eſſaims innombrables de Moſquites, & il étoit impoſſible que tout homme capable de ſentiment pût repoſer un ſeul inſtant. Ceux qui s'étoient couverts de chaſſe-couſins, après avoir pris le plus grand ſoin pour qu'il n'en reſtât aucun d'enfermé dedans, en furent ſi bien aſſaillis de tous côtés qu'ils furent bien tôt obligés de quitter le lit. Ceux qui étoient dans la maiſon eſpérant trouver quelque ſoulagement en pleine campagne, ſe hazarderent d'y aller, quoiqu'ils fuſſent expoſés à un danger beaucoup plus terrible de la part des ſerpents. Ils furent également trompés, & l'incommodité parut toujours la même tant pour ceux qui portoient des chaſſe-couſins, que pour ceux qui n'en avoient point; enfin ils ne trouverent aucun expédient qui pût les garantir du nombre prodigieux de ces pernicieux inſectes. Ils brûlerent des arbres entiers, eſpérant les écarter

ULLOA.
Chap. VII.
An. 1736.

par la fumée, mais elle ſembloit au contraire les multiplier, & en produire de nouveaux eſſaims. Au point du jour, ils ne pouvoient réciproquement ſe regarder ſans horreur; leurs viſages étoient couverts de puſtules, leurs mains chargées de tumeurs inſuportables, & l'on jugeoit aiſément par ces parties découvertes, de la douleur qu'ils devoient reſſentir dans celles qui, pour être cachées, n'en étoient pas plus à l'abri de ces animaux. La nuit ſuivante, ils logerent dans une maiſon habitée, où ils en trouverent encore beaucoup, quoiqu'ils fuſſent en moindre nombre que le jour précédent. Ils raconterent à leur hôte la maniere déplorable dont ils avoient paſſé la nuit, & il leur répondit gravement que la maiſon dont ils ſe plaignoient ſi amérement, avoit été abandonnée, parce que c'étoit le purgatoire d'une ame, mais un de la compagnie lui répliqua ſpirituellement, qu'il croyoit plutôt qu'on avoit ceſſé de l'habiter, parce qu'elle étoit le purgatoire du corps.

Suite du voyage des Aſtronomes.

Les mulets étant arrivés à Caracol, les Mathématiciens en partirent le 14 de Mai, & après avoir fait quatre

lieues par des ſavannahs, & par des bois de plantains & de cacaotiers, ils arriverent à la riviere Ojibar, & continuerent leur voyage en la cotoyant. Ils la paſſerent à gué au moins neuf fois, toujours avec aſſez de danger par la rapidité de l'eau, par la largeur & la profondeur de la riviere, & par le fond rempli de roches : vers trois ou quatre heures du ſoir, ils firent halte à un endroit nommé le port des Moſquites.

Toute la route depuis Caracol juſqu'à la riviere d'Ojibar eſt ſi profonde & ſi remplie de fondrieres, qu'à chaque pas leurs bêtes enfonçoient juſqu'aux ſangles ; mais ſur les bords de cette riviere, ils trouverent le terrein plus ferme, & le chemin plus facile. Le nom de l'endroit où ils paſſerent la nuit en fait aſſez connoître l'incommodité. La maiſon avoit été abandonnée quelque temps comme celle dont nous avons parlé ſur les bords du Guiaquil, & elle étoit devenue le receptacle de tant d'eſpeces de ces inſectes infernaux qu'il étoit difficile de déterminer laquelle des deux maiſons étoit la plus pernicieuſe. Quelques-uns des Européens, pour eſſayer

ULLOA.
Chap. VII.

An. 1736.

de s'en délivrer, se mirent nuds dans la riviere, n'ayant que la tête hors de l'eau; mais leur visage étant la seule partie découverte, il fut assailli en un instant d'une multitude si prodigieuse de ces terribles animaux, qu'ils furent forcés de renoncer à cet expédient & de leur livrer leur corps.

Activité des Indiens pour élever des huttes.

Le 15, ils continuerent leur voyage par une forêt très épaisse, à l'extrémité de laquelle ils se retrouverent sur les bords de la même riviere, qu'ils traverserent encore quatre fois avec plus de danger que les précédentes. Vers cinq heures ils firent halte sur le rivage à un endroit nommé Caluma, ou le Poste Indien. Ils ne trouverent aucune maison pour y loger, de même qu'ils n'en avoient point rencontré dans toute cette journée; mais cet inconvénient fut bientôt reparé par la dextérité des Indiens, qui coururent dans les bois, revinrent avec des branches d'arbres, & des feuilles de vijahua, avec lesquelles en moins d'une heure ils éleverent différentes huttes, assés grandes pour les contenir tous, & si bien couvertes, que la pluie qui tomba avec violence, ne put en pénétrer les toits.

Le

Le 16 à six heures du matin, dans le même poste de Caluma, ils observerent que le Thermometre étoit à 1016, & remarquerent que l'air étoit sensiblement rafraîchi. Ils se remirent en route à huit heures & demie, & à midi ils passerent par un endroit nommé Mamarumi, ou Mere de Pierre, & y virent une cascade de la plus grande beauté. Le rocher d'où les eaux se précipitent est presque perpendiculaire, de cinquante toises de hauteur, & accompagné des deux côtés d'arbres très-élevés & très touffus. La vue est également enchantée de la clarté de l'eau, & du volume qu'elle forme en tombant : après sa chute, elle continue son cours dans un lit où l'on descend par une pente douce, & qui est traversé par la grande route. Ils passerent encore deux fois la même riviere sur des ponts, avec autant de danger que quand ils l'avoient passé à gué, & à deux heures après midi ils arriverent à un endroit nommé Tarigagua, où ils logerent dans une grande cabane, couverte de feuilles de Vijahua, qu'on avoit élevée pour les recevoir. Ils furent au moins aussi fatigués cette jour-

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

Cascade de Mamarumi.

Ulloa.
Chap. VII.
An. 1736.

née qu'ils l'avoient été dans aucune des précédentes, parce qu'ils rencontrerent plusieurs précipices très dangereux, & qu'en différents endroits le chemin étoit si étroit qu'ils y trouvoient à peine le passage pour leurs mulets. Il leur étoit impossible de ne pas se heurter fréquemment contre les arbres & les rochers, ensorte qu'il y en eut peu d'entr'eux qui arrivassent à Tarigagua sans avoir reçu plusieurs contusions.

Dangers de ce voyage.

On ne doit pas être surpris de ce que nous avons dit, qu'il étoit aussi dangereux de passer sur les ponts que de traverser la riviere à gué ; ils sont tous de bois & fort longs, ce qui les fait mouvoir fortement quand on est dessus : de plus comme ils n'ont qu'environ trois pieds de largeur, sans aucun parapet, le moindre faux-pas peut faire tomber les mulets dans le torrent, où ils se perdent indubitablement, ce que les guides leur dirent qui arrivoit très souvent. Comme le bois de ces ponts est sujet à se pourrir près de l'eau, on les répare tous les ans vers l'hiver, qui est le seul temps où l'on en fait usage, parce que la riviere est toujours guéable en été.

Quand quelqu'un de diſtinction, comme un Préſident, un Evêque ou un Auditeur, fait un voyage de Caracol ou de Babahoyo, le Corrégidor de Guaranda envoye des Indiens élever des cabanes aux endroits où l'on a coutume de paſſer les nuits, comme les Mathématiciens en trouverent une à Tarigagua : elles demeurent debout, & ſervent enſuite aux autres voyageurs, juſqu'à ce qu'elles ſoient détruites par les pluies. Quand elles ſont renverſées, les voyageurs ſe contentent des huttes que leur conſtruiſent les guides Indiens, avec une promptitude ſurprenante.

ULLOA. Chap. VII.

An. 1736.

Le 17 à Tarigagua, vers ſix heures du matin, le Thermometre étoit à 1014 & demi, & nos Aſtronomes qui depuis quelque temps étoient habitués aux climats chauds, ſentirent le froid avec aſſés de peine. Ceux qui entreprennent ce voyage remarquent des exemples très fréquents des effets que fait ſur les hommes la différence de température. De deux voyageurs dont un vient de Guiaquil & l'autre des montagnes, le dernier trouve la chaleur ſi incommode à Tarigagua, qu'il a peine à y ſupporter quelques

Remarque ſinguliere ſur un climat tempéré.

Ulloa. Chap. VII. An. 1736.

habits, au lieu que le premier se couvre de tous ceux qu'il peut se procurer. L'un trouve tant de délices dans la chaleur douce de la riviere, qu'il se hâte de s'y baigner; l'autre la trouve si froide qu'il en craint jusqu'aux moindres éclaboussures. Cette variété se remarque non-seulement dans les différents voyageurs, mais encore dans la même personne, lorsqu'après avoir été aux montagnes, elle revient à Guiaquil, ou au contraire, pourvu que le voyage & le retour soient dans la même saison de l'année. Cette différence sensible vient uniquement du changement qu'on éprouve en quittant un climat auquel on est accoutumé, & en passant dans une autre température contraire. Ainsi deux personnes, dont l'une est habituée à un climat froid, tel que celui des montagnes, & l'autre à un climat chaud, comme celui de Guiaquil, doivent ressentir une semblable différence quand elles se rencontrent dans un pays temperé comme est celui de Tarigagua, l'une par rapport au chaud, l'autre par rapport au froid, Ce phénomene peut servir à démontrer la fameuse opinion que les sens

ſont ſujets à autant de variations apparentes, que les ſenſations varient dans ceux qui les éprouvent, d'autant que les impreſſions des objets different ſuivant les différentes diſpoſitions des ſens, & que les organes de deux perſonnes différemment diſpoſées, ſont diverſement affectées.

ULLOA. Chap VII. An. 1736.

A neuf heures & un quart du matin, les Mathématiciens commencerent à monter la montagne de S. Antonio, au pied de laquelle eſt ſitué Tarigagua; à une heure ils arriverent à un endroit que les Indiens nomment Guamac, ou Croix de Canes, & ils y firent une halte.

Difficultés que trouvent les Aſtronomes dans la montagne de S. Antonio.

Il eſt difficile de donner une idée juſte de la difficulté de la route qui conduit de Tarigagua à cette montagne, & nos Mathématiciens y éprouverent plus de peine & de fatigue qu'ils n'en avoient eue juſqu'alors dans leur voyage, outre les dangers auxquels ils étoient expoſés à chaque inſtant. En quelques endroits, la deſcente eſt ſi difficile que les mulets peuvent à peine s'y ſoutenir, & en d'autres la montagne eſt ſi eſcarpée qu'on ne peut y grimper qu'avec des peines exceſſives. Quelquefois le chemin eſt

ULLOA. Chap. VII.

An. 1736.

ſi étroit qu'à peine ces animaux trouvent l'eſpace néceſſaire pour poſer leurs pieds ; d'autrefois ils ſont comme ſuſpendus ſur les bords des précipices. De plus ces routes, ou plutôt ces ſentiers ſont remplis de trous de près de deux pieds de profondeur, où les mulets mettent leurs pieds de devant & de derriere, de façon qu'il arrive ſouvent que leurs ventres traînent ſur le terrein avec les jambes de celui qui les monte. Cependant ces trous ſervent comme de dégrés, ſans quoi ces eſpeces de précipices ſeroient impraticables. S'il arrive malheureuſement que l'animal mette le pied entre deux de ces trous, ou qu'il ne le poſe pas bien à plomb, le Cavalier eſt en grand danger de tomber, & même de périr, s'il eſt au bord d'un précipice. On dira peut-être qu'il ſeroit plus ſur de faire cette partie du chemin à pied, mais il eſt trop difficile de pouvoir bien placer ſes pieds ſur les élevations qui ſont entre les trous ; le moindre faux-pas enfonceroit le voyageur juſqu'à la ceinture dans la boue épaiſſe dont ils ſont remplis, & il lui ſeroit alors auſſi difficile de retourner en arriere que d'aller en avant.

Ulloa. Chap. VII. An. 1736.

Précipices qu'on rencontre sur cette route.

Ces trous, qu'on appelle dans le pays Camelones, rendent toute la route très dangereuſe, & ſont pour ainſi dire des obſtacles continuels à la marche des mulets ; cependant le danger eſt encore beaucoup plus grand dans les endroits où ils manquent. Le chemin étant extrêmement eſcarpé & très gliſſant, par la nature du terrein, qui n'eſt que de craye & toujours mouillé : il ſeroit abſolument impraticable, ſi les Indiens n'alloient devant, & ne creuſoient de petites tranchées qui traverſent la route, avec des bêches qu'ils portent pour cet uſage ; ce qui diminue beaucoup les difficultés & les dangers de ces étroits paſſages. Il faut renouveller continuellement le même travail, parce qu'en moins d'une nuit la pluie détruit tout celui qu'on a pu faire le jour précédent. L'embarras d'avoir toujours des hommes devant ſoi pour préparer la route, le danger des chutes & des contuſions, & le déſagrément d'être couvert de boue & ſouvent mouillé juſqu'à la peau, ſeroient moins fâcheux à ſupporter, s'ils n'étoient encore augmentés par la vue des précipices qui ſont ſi affreux,

ULLOA. Chap. VII. An. 1736.

qu'on peut dire ſans exagérer que l'homme le plus hardi tremble en faiſant cette route.

Adreſſe étonnante des mulets du pays.

Il y a autant de dangers & de difficultés à deſcendre de ces hauteurs : pour s'en former une idée, il faut remarquer que dans cette partie des montagnes, l'eſcarpement eſt ſi roide que les camelones ne peuvent ſubſiſter, & qu'ils ſont détruits par les eaux, qui détrempent continuellement la terre. D'un côté ce ſont des hauteurs inacceſſibles, & de l'autre des abîmes effrayants, & comme on ſuit en général la direction de la montagne, le chemin, bien loin d'être de niveau, forme deux ou trois montées & autant de deſcentes dans l'eſpace de cent ou cent cinquante toiſes, & c'eſt dans ces endroits que les camelones ne peuvent ſubſiſter. Il ſemble que les mulets connoiſſent les précautions qu'on doit prendre dans ces deſcentes : quand ils ſont au ſommet d'une éminence, ils s'arrêtent, placent leurs pieds de devant l'un près de l'autre, comme s'ils vouloient reſter en place ; en font de même de leurs pieds de derriere qu'ils reculent un peu, comme quand ces ani-

maux veulent s'accroupir. Ils demeurent quelque temps dans cette atitude, comme pour examiner le chemin, & ensuite se laissent glisser avec une vîtesse que notre Auteur compare à celle d'un météore. Le cavalier ne doit alors avoir d'autre soin que de se tenir ferme dans la selle, sans vouloir guider sa monture, parce que le moindre mouvement feroit perdre l'équilibre au mulet, ce qui les exposeroit l'un & l'autre au plus grand danger de périr. Ces animaux sont d'une adresse surprenante dans ce pays; en se laissant glisser par un mouvement si rapide, dans le temps où ils semblent ne pouvoir se gouverner eux-mêmes, ils suivent exactement les différentes sinuosités de la route, comme s'ils avoient précédemment bien reconnu & mis dans leur mémoire le chemin qu'ils doivent parcourir, & prévu tout ce qui est nécessaire pour leur sureté, entre tant d'inégalités. Sans leur secours, il seroit impossible de voyager dans ce pays, où la sureté du cavalier dépend entiérement de l'expérience & de l'adresse de sa monture.

ULLOA.
Chap VII.
An. 1736.

Malgré le grand usage que ces mu-

Ulloa.
Chap. VII.
An. 1736.

lets ont acquis pour parcourir cette route, ils ne ſont pas entierement délivrés d'une eſpece de crainte ou d'horreur, qu'on remarque en eux quand ils arrivent au ſommet de quelque hauteur eſcarpée. Ils s'y arrêtent ſans que le cavalier leur retienne la bride ; & s'il arrive par défaut d'expérience qu'il les pique de l'éperon, ils n'en demeurent pas moins immobiles, & ne quittent jamais leur place qu'ils ne ſe ſoient mis dans la poſture que nous venons de rapporter. Il ſemble alors que l'inſtinct leur tienne lieu de raiſon : non-ſeulement ils examinent la route avec la plus grande attention, mais ils tremblent & henniſſent à la vue du danger, enſorte qu'un cavalier, qui n'y eſt pas accoutumé, ne peut manquer de s'en former des idées terribles. Les Indiens, qui vont devant, ſe placent ſur les côtés de la montagne, en ſe tenant aux racines des arbres, & animent les mulets par leurs cris, juſqu'à ce qu'ils aient atteint le bas de la deſcente.

On trouve à la vérité quelques endroits, où ces deſcentes ne ſont pas ſur les bords des précipices ; mais alors la route eſt ſi étroite, & ſi creu-

ſe, & les côtés ſi eſcarpés, que le danger eſt preſque auſſi grand : le ſentier n'a qu'à peine la largeur néceſſaire pour le paſſage du mulet & du cavalier : ſi l'animal tombe, l'homme eſt néceſſairement foulé aux pieds; & faute de pouvoir ſe dégager, il lui arrive ſouvent de ſe caſſer un bras ou une jambe quand il ne perd pas la vie. Il eſt réellement étonnant de voir comment ces mulets, après avoir ſurmonté les premieres impreſſions de la frayeur, ſe laiſſent gliſſer en ſuivant la déclivité, avec quelle préciſion ils écartent leurs jambes de devant, pour conſerver l'équilibre & ne point pencher d'un côté plus que de l'autre; la façon dont ils dirigent leur corps par de legers mouvements pour parcourir les diverſes ſinuoſités de la route; enfin leur adreſſe en s'arrêtant à la fin de leur cariere impétueuſe. Les hommes mêmes ne pourroient ſe conduire avec plus de prudence & de réflexion : quelques-uns de ces mulets, quand ils ont fait pluſieurs fois ces voyages, acquierent une eſpece de réputation par leur adreſſe & leur ſûreté; ce qui les rend d'un grand prix.

ULLOA.
Chap. VII.
An. 1376.

Temps les plus fâcheux pour faire ce voyage.

Quoique ces voyages ſoient toujours très difficiles & très dangereux dans tous les temps, les pires de tous ſont le commencement de l'été & le commencement de l'hiver, parce que les pluies occaſionnent alors de furieux torrens; qu'en quelques endroits les chemins ſont entierement couverts d'eau, & qu'ils ſont tellement gâtés dans les autres, qu'il ne ſeroit pas poſſible d'y paſſer, ſi l'on n'envoyoit des Indiens devant ſoi pour les accommoder. Enfin après tout leur travail, qui ne peut être fait qu'à la hâte; & quand ces gens les ont rendus tels qu'ils les regardent comme ſûrs & aiſés, un Européen les trouve encore ſi difficiles qu'il voudroit à grand prix les pouvoir éviter.

Négligence exceſſive des habitants.

La difficulté naturelle à tous les chemins qui ſont entre les montagnes eſt encore augmentée dans ce pays par la négligence des habitants; & elle eſt ſi grande qu'on a peine à la concevoir. S'il arrive, par exemple, qu'un arbre tombe en travers de la route, & bouche le paſſage, perſonne ne ſe donnera la peine de l'écarter. Quoique cet obſtacle donne beaucoup de travail à tous ceux qui paſ-

ſent par ce chemin, aucun ne ſongera à le détourner; & ni le Gouvernement, ni ceux qui fréquentent cette route ne prendront le ſoin de le faire ôter. Cependant quelques-uns de ces arbres ſont ſi gros qu'ils ont quatre ou cinq pieds de diametre, & par conſéquent rempliſſent tout le paſſage; mais dans ce cas, les Indiens coupent une partie du tronc, & aident les mulets à ſauter par-deſſus le reſte; ce qui oblige de les décharger, & ce n'eſt qu'avec le plus grand travail qu'on ſurmonte cet obſtacle, après avoir perdu beaucoup de temps, & mis en riſque les marchandiſes. Satisfaits d'avoir réuſſi à le paſſer, ils laiſſent l'arbre comme ils l'ont trouvé, & ceux qui les ſuivent ſont obligés d'eſſuyer les mêmes fatigues: ainſi la route, au grand déſavantage du commerce, demeure embarraſſée juſqu'à ce que le temps ait détruit l'arbre. Ce n'eſt pas ſeulement la route de San-Antonio & celle des autres montagnes entre Guiaquil & les Cordilieres qui ſont ainſi négligées, il en eſt de même de toutes celles du pays, particuliérement quand elles paſſent ſur les montagnes, ou au travers des forêts.

CHAPITRE VIII.

Les Aſtronomes arrivent à Guaranda : Honneurs qu'ils y reçoivent : Fertilité du pays : Ils ſe remettent en route : Ils entrent dans un pays très froid : Ils voient les reſtes d'un palais des Incas : Ils arrivent à Quito : Abrégé de l'hiſtoire de cette ville : Situation de Quito : Beauté des environs de la ville : D'où viennent les eaux de Quito : Volcan voiſin de Quito : Grande place de Quito : Couvent des Franciſcains : Des bâtiments : Matériaux dont on ſe ſert pour les conſtruire : Des Paroiſſes : Des Couvents & des Colleges : Monaſtere de filles : Magnificence des Couvents & médiocrité des paroiſſes : De l'hôpital : Congrégation de N. D. de Bethléem : Des Cours de Juſtice : Chambre des finances : Tréſorerie des biens des défunts : Du Corps-de-ville : Chapitre de la Cathédrale : Danſes des Indiens.

LE 18 à six heures du matin, les Mathématiciens observerent que le thermometre à Cruz de Canas étoit à 1010; ils trouverent le chemin aussi mauvais que le jour précédent, & arriverent au sommet d'une montagne nommée par les Indiens Pucara, ce qui signifie porte, ou étroit passage de la montagne: le même mot s'explique encore par lieu fortifié, & on lui a peut-être donné ce nom à cause du peu de largeur du chemin, & de la force naturelle que cet endroit tire de sa situation. Ils commencerent alors à descendre avec plus de facilité vers la Province de Chimbo, accompagnés de l'Alcalde de cette Province, & des principaux de la ville de Guaranda. On leur fit des compliments très gracieux sur leur arrivée; ils s'avancerent ensemble vers la ville; & quand ils en furent environ à une lieue, ils rencontrerent le Curé, qui étoit Dominiquain, avec plusieurs Religieux du même Ordre, & un grand nombre d'habitants sortis pour les recevoir. Pour augmenter le cérémonial, ils avoient aussi amené une troupe de Cholos ou valets Indiens.

Les Astronomes arrivent à Guaranda.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Honneurs qu'ils y reçoivent.

Ces Cholos étoient habillés de bleu, avec des ceintures autour de leurs reins. Ils avoient des especes de turbans sur la tête, & des drapeaux à la main. Ce petit corps fut partagé en deux ou trois compagnies, qui vinrent au devant des Mathématiciens en dansant, & en chantant dans leur langage quelques mots pour marquer le plaisir qu'ils avoient de voir ces Savants arrivés sans accident dans leur pays. La cavalcade entra ainsi dans la ville, au son de toutes les cloches, & au bruit des trompettes, des tambours & des fifres, dont toutes les maisons retentissoient.

Les Astronomes marquerent au Corregidor leur surprise de cette reception, qu'ils regardoient comme au dessus de leur rang; mais il leur dit qu'elle n'avoit rien d'extraordinaire; qu'on avoit coutume de rendre les mêmes honneurs à toutes les personnes de considération qui entroient à Guaranda, & qu'il y avoit une espece d'émulation entre les différentes villes, pour disputer à qui recevroit le mieux les étrangers.

Fertilité du pays.

Quand ils eurent passé les mon-

tagnes au-delà de Pucara, ils trouverent que tout le pays dans l'espace de deux lieues de longueur, & aussi loin que se pouvoit étendre la vûe de part & d'autre étoit une plaine unie & découverte, sans arbres ni montagnes, & remplie de champs de froment, d'orge, de maïz, & d'autres grains, dont la verdure, très différente de celle des montagnes, frappa agréablement la vue de nos voyageurs. ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Le Corrégidor les reçut dans sa maison à Guaranda jusqu'au 21 du même mois, & ils se remirent alors en route pour Quito. Ils observerent que pendant trois jours le thermometre fut reguliérement à 1014 & demi.

Ils se remettent en route.

Le 22, ils commencerent à traverser le desert de Chimborazo, laissant à gauche la montagne de même nom; passerent par diverses hauteurs ou éminences, la plus grande partie de sable, & virent à une distance assez éloignée que la neige formoit, pour ainsi dire, les côtés de la montagne. A cinq heures & demie du soir, ils arriverent à un endroit nommé Rumi-Muchi, c'est-à-dire, Cave de pierre, à cause d'une pro-

Ulloa. Chap. VIII. An. 1736

fonde cavité qu'on y trouve dans le roc, & qui fut auſſi le ſeul logement qu'ils y rencontrerent.

Ils entrent dans un pays tres froid.

Le voyage de cette journée fut accompagné de beaucoup de peines & de fatigues : ils n'étoient plus expoſés à la crainte des précipices, & n'avoient plus de paſſages dangereux, comme dans la route de Guaranda ; mais ils ſouffrirent cruellement du froid de ce deſert, augmenté par la violence du vent. Quand ils eurent traverſé cette grande plaine de ſable, & les parties les plus déſagréables de ce lieu ſtérile, ils trouverent les ruines d'un ancien palais des Incas, ſitué dans une vallée entre deux montagnes; mais il n'y reſte preſque autre choſe que les fondements des murs.

Le 23 à cinq heures trois quarts du matin, ils trouverent que le thermometre étoit à 1000, qui eſt le terme de la glace, auſſi remarquerent-ils que tout le pays étoit couvert d'une gelée blanche, & qu'il y avoit de la glace dans la cabane où ils logerent. Ils en ſortirent à neuf heures du matin, & continuerent à cotoyer Chimborazo : à deux heures

après midi, ils arriverent à Mocha, village petit & très médiocre, où ils furent obligés de passer la nuit.

Le 24, à neuf heures du matin, ils se remirent en route pour gagner Hambato, où ils arriverent à une heure après midi, après avoir passé plusieurs torrents, & diverses ravines ou crevasses de la montagne Carguairaso, qui étoit couverte de neiges, un peu au nord de Chimborazo. Ils trouverent une de ces crevasses sans eau, quoiqu'elle fût de la profondeur de douze pieds, parce qu'elle avoit été formée par les secousses d'un violent tremblement de terre.

Le 26, ils passerent la riviere de Hambato & celle de Saint-Miguel sur des ponts de bois, & arriverent le même jour à Latacunga. Ils en partirent le 27 à six heures du matin, traverserent à gué une riviere nommée Alaques, & allerent coucher à la ville de Mula-Halo.

Ils voyent les restes d'un palais des Incas.

Le 28, en continuant leur voyage, ils arriverent le soir à une ferme ou hameau nommé Chi-shinche. Ils firent la premiere partie de cette journée dans une grande plaine, à l'extrêmité de laquelle ils eurent le plai-

ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736

ſir de paſſer par un édifice qui avoit appartenu aux Indiens payens, & qui étoit le reſte d'un palais de leurs Incas. On le nomme Callo, & il donne le même nom à toute la plaine. Ils monterent enſuite une hauteur; & quand ils furent parvenus au ſommet, ils entrerent dans la plaine de Tiopullo, qui eſt auſſi étendue que la précédente: Au fond de cette plaine vers le nord, ils trouverent une maiſon où ils paſſerent la nuit.

Ils arrivent à Quito.

Le 29, ils partirent plus matin que les autres jours, parce qu'il étoit le dernier de leur voyage. Ils ſuivirent une route qui traverſoit pluſieurs ravines, & qui les conduiſit dans une plaine ſpacieuſe, nommée Turu-Bamba, c'eſt-à-dire, plaine de boue, à l'extrêmité de laquelle eſt la ville de Quito, où ils arriverent à cinq heures du ſoir. Le Préſident de la Province leur procura des appartements dans le palais de l'Audience, & les traita avec la plus grande ſplendeur les trois premiers jours, pendant leſquels ils reçurent les viſites de l'Evêque, de l'Auditeur, des Chanoines, des Régidors, & de toutes les autres perſonnes de diſtinction;

qui paroiſſoient ſe diſputer à qui leur feroit le plus de politeſſes.

Abrégé de l'hiſtoire de Quito.

Garcilaſſo, dans ſon Hiſtoire des Incas du Pérou, rapporte que le Royaume de Quito fut conquis par l'armée de l'Empereur Tupac-Inga-Yupanque, commandée par ſon fils aîné Guayanacapa qui fut ſon ſucceſſeur au trône Impérial. Ce dernier, entre pluſieurs enfants naturels en eut un nommé Atahualipa d'une fille du dernier Roi de Quito. Comme il l'aimoit exceſſivement à cauſe de ſes grandes qualités, & de ſon caractere inſinuant, il voulut lui procurer un établiſſement honorable, & engagea Hueſcar ſon fils aîné & légitime à le laiſſer jouir du Royaume de Quito, à titre de fief de l'Empire, parce que ſuivant une loi invariable, toutes les conquêtes devoient être annexées pour toujours à la couronne, ſans pouvoir en être aliénées pour quelque cauſe que ce fût. Ce Monarque eut donc la ſatisfaction de voir ſon fils bien-aimé ſouverain de ſes grands Etats : mais après la mort de Guayanacapa, le jeune Prince, dont il avoit conçu de ſi grandes eſpérances, eut l'ingratitude de s'emparer de l'Empire,

Ulloa. Chap. VIII. An. 1736.

de mettre ſon frere en priſon, & de le faire périr quelque temps après d'une mort violente. Son bonheur fut de peu de durée, & il éprouva le même ſort par les ordres de Dom François Pizarre, qui avoit envoyé Sebaſtien de Belalcazar pour faire la conquête du Royaume de Quito. Ce Commandant défit les Indiens, comme nous l'avons rapporté dans l'hiſtoire de la conquête du Pérou, partout où ils oſerent lui réſiſter, & par une ſuite de victoires, ſe rendit bien-tôt maître de ce Royaume. Il rebâtit en 1534 la Capitale qui avoit exceſſivement ſouffert des troubles intérieurs, & lui donna le nom de San-Franciſco de Quito qu'elle a toujours conſervé depuis.

Situation de Quito.

Nos Aſtronomes trouverent par les obſervations les plus exactes, que la ville de Quito eſt ſituée à la latitude méridionale de 0 dégré 13 minutes 33 ſecondes, & à 298 dégrés 15 minutes 45 ſecondes de longitude, en comptant du méridien de Teneriffe. Cette ville eſt dans la partie intérieure du continent de l'Amérique méridionale, & ſur les confins orientaux des Cordillieres occiden-

tales des Andes. Elle eſt éloignée d'environ 35 lieues à l'oueſt de la côte de la mer du ſud : elle a au nord-oueſt la montagne & le déſert de Pichincha, qui lui ſont contigus, & cette montagne eſt auſſi renommée chez les étrangers par ſa hauteur exceſſive, qu'elle eſt fameuſe dans le pays par les grandes richeſſes qu'on s'imagine qu'elle renferme. La ville eſt bâtie ſur le penchant de la même montagne, & entourée par pluſieurs autres de hauteur médiocre entre les coupures ou Guyacos, comme ils les appellent, qui forment les éminences de Pichincha. Quelques-unes de ces coupures ſont d'une grande profondeur, & traverſent toute la ville, enſorte qu'une grande partie des bâtiments ſont fondés ſur des arcades. Cette ſituation rend les rues irrégulieres & très inégales, quelques parties de la ville étant bâties ſur les pentes, dans les fonds & ſur les ſommets de ces coupures. Par rapport à la grandeur, Quito peut être regardée comme une des villes du ſecond rang d'Europe ; mais l'inégalité du terrein lui donne beaucoup moins d'apparence qu'elle n'en auroit, ſi elle

ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736.

Beauté des environs de cette ville.

étoit dans une poſition plus favorable.

Dans le voiſinage ſont deux plaines ſpacieuſes, l'une au ſud, nommée Turubamba, qui a trois lieues de longueur ; l'autre au nord, appellée Inna-Quito, d'environ deux lieues d'étendue. Elles ſont ornées de maiſons de campagne & de terres cultivées, ce qui en rend la vue très agréable de la ville, d'autant que les plaines & les hauteurs voiſines ſont couvertes d'une verdure charmante, & émaillées d'une infinité de fleurs produites par un printemps perpétuel. Ce magnifique théatre eſt encore diverſifié par les nombreux troupeaux qui paiſſent ſur les hauteurs, dont la fertilité eſt ſi grande qu'ils ne peuvent en conſommer les pâturages.

Ces deux plaines ſe reſſerrent en approchant de la ville, & à leur jonction elles forment une langue de terre, couverte par les éminences ſur leſquelles elle eſt bâtie. Il doit paroître étonnant qu'avec deux plaines auſſi belles & auſſi étendues, ſi près de Quito, on ait choiſi une ſituation auſſi peu agréable que celle de cette ville ; mais il ſemble que les fondateurs ont eu moins d'égard à la convenance

venance & à la beauté, qu'au desir de perpétuer le souvenir de leur conquête, en bâtissant sur le même terrein où étoit l'ancienne capitale des Indiens, qui choisissoient toujours de pareilles situations pour y construire leurs villes, sans doute dans la vue de les rendre plus propres à faire une forte défense. On peut croire aussi que les Espagnols, dans les commencements de leur conquête, ne pensoient pas que cette place devînt jamais de la grandeur à laquelle elle est parvenue. Cependant Quito n'est plus dans un état aussi florissant que par le passé; le nombre des habitants est diminué considérablement, particuliérement celui des Indiens, & l'on voit des rues entiéres de leurs huttes qui sont abandonnées & en ruines.

D'où viennent les eaux de Quito.

Au sud-ouest de Quito, sur la langue de terre qui appartient à la plaine de Tura-Bamba, est une éminence nommée Panecillo, ou petite feuille, parce qu'elle a la forme d'une feuille de sucre. Elle n'a pas plus de cent toises de hauteur, & il y a un passage étroit entre cette éminence & les montagnes qui couvrent les parties orientales de la ville. De la partie

ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736.

méridionale & de la partie occidentale de Panecillo coulent plusieurs ruisseaux d'une eau excellente : il tombe aussi diverses fontaines des éminences de Pichincha, & par le moyen des conduits & des canaux qu'on a pratiqués, la ville est pourvue d'eau en abondance ; le surplus se réunit après quelques détours, & forme une riviere qu'on nomme Machangara.

Volcan voisin de Quito.

Du temps des Payens, Pichincha étoit un volcan, & il a eu quelques éruptions assez vives depuis la conquête. La bouche ou l'ouverture est dans un pic, dont le sommet est présentement couvert de sable & de matiere calcinée : mais il n'en sort plus de feu, & l'on n'y voit aucune apparence de fumée. Cependant les habitants sont quelquefois allarmés par les bruits effrayants que causent les vents renfermés dans les cavités de la montagne ; ce qui rappelle à leurs esprits les terribles dévastations causées anciennement par ses éruptions, quand toute la ville & le pays voisin se sont trouvés ensevelis pour ainsi dire sous un déluge de cendres. Ce terrible phœnomene est souvent arrivé dans des temps où la lumiere du

ſoleil étoit cachée pendant trois ou quatre jours ſucceſſivement par des nuées des mêmes matieres, que les rayons de cet aſtre ne pouvoient pénétrer. Au centre de la plaine d'Inno-Quito eſt un endroit nommé Rumi-Pamba, c'eſt-à-dire forte plaine, qui eſt remplie de groſſes piéces de rochers que la montagne y a jettées dans le temps de ſes éruptions. Nous avons déja remarqué que la partie la plus élevée de Pichincha eſt couverte de glace & de neige, dont on apporte une grande quantité à la ville, où les perſonnes aiſées s'en ſervent à rafraîchir le vin & les liqueurs.

Grande place de Quito.

La principale place de Quito a quatre faces : l'Egliſe Cathédrale en occupe une ; le Palais Epiſcopal eſt dans la face oppoſée : la troiſieme eſt pour l'Hôtel de ville, & la quatrieme pour le palais de l'Audience. Cette place eſt très ſpacieuſe, & l'on voit au milieu une très belle fontaine ; mais elle eſt plus défigurée qu'elle n'eſt ornée par le palais de l'Audience, dont la plus grande partie tombe en ruine, au lieu d'être bien entretenue, comme il conviendroit à la dignité du gouvernement. Il ne reſte que

ULLOA.
Chap. VIII.

An. 1736.

quelques ſalles & quelques bureaux dont on prenne ſoin ; mais les murs extérieurs ſont en ſi mauvais état, qu'ils menacent continuellement d'entraîner le reſte par leur chûte. Les quatre rues qui terminent les angles de la place ſont droites, larges & très belles, mais on y trouve des deſcentes fort incommodes, qui commencent à ſoixante ou ſoixante & dix toiſes de la place, c'eſt-à-dire, après les coins qui terminent les premieres files des bâtiments. Ces inégalités privent les habitants de l'uſage des caroſſes ou des autres voitures à roues : mais les perſonnes au-deſſus du commun ſe diſtinguent en ſe faiſant accompagner par un domeſtique qui porte un grand paraſol, & les femmes de qualité ſont portées dans des chaiſes. Excepté les quatre rues dont nous venons de parler, toutes celles de la ville ſont tortues, & l'on n'y obſerve aucun ordre & aucune ſymétrie. Quelques-unes ſont traverſées par les coupures de la montagne, & les maiſons ſont bâties ſuivant le cours irrégulier & les projections bizarres de ces coupures, enſorte que quelques parties ſe trouvent ſur

la hauteur, & d'autres au fond d'une même coupure. Les principales rues sont pavées, mais celles qui ne le sont pas deviennent impraticables après les pluies, qui sont très communes dans ce pays.

ULLOA. Chap. VIII. An. 1736.

Couvent des Franciscains.

Outre la principale place, il y en a deux autres à Quito, qui sont très grandes avec plusieurs de moindre étendue. C'est dans ces places que sont situés la plus grande partie des couvents, qui ont une très belle apparence, parce que les frontispices & les portails des édifices consacrés à la religion sont ornés de tous les embellissements de l'architecture. Le plus magnifique est celui des Franciscains, tout construit en pierre de taille, & qui a couté des sommes immenses. Aussi, la justesse des proportions, la disposition des parties, l'élégance de l'architecture, le bon goût & l'exécution de tout l'ouvrage le font comparer avec justice aux plus beaux des bâtiments que nous admirons en Europe.

Des bâtiments.

Les principales maisons sont très grandes, & quelques-unes ont des appartements spacieux & bien distribués, quoiqu'elles soient en général

ULLOA.
Chap. VIII.
An. 1736.

composées d'un seul étage. Il y en a peu qui ne soient ornées de balcons, mais les portes & les fenêtres, particuliérement dans l'intérieur, sont en général basses & étroites, en quoi l'on a suivi le mauvais usage des anciens Indiens, qui étoit de faire les ouvertures très petites, & de bâtir sur les terreins les plus inégaux. Les Espagnols prétendent justifier cet usage en disant qu'il est utile pour donner moins d'accès au vent; mais quoiqu'il en soit, ils ne peuvent nier qu'il n'ait pour origine une aveugle imitation de la façon de construire des anciens habitants.

Matériaux dont on se sert pour les construire.

Les principaux matériaux dont on se sert pour bâtir à Quito, sont les briques non cuites, qu'on nomme Adobes, & la terre glaise : la matiere de ces briques est si bonne pour la construction qu'elles durent un temps considérable, pourvu qu'elles ne soient pas exposées à la pluie. On les cimente ou on les joint ensemble avec une substance nommée Cangagua, qui est une espece de mortier très dur, dont les anciens Indiens se servoient pour bâtir les maisons & les murs de toute espece. On en voit encore plusieurs

restes près de la ville, & en diverses parties du Royaume, malgré l'inclémence des temps, ce qui en prouve la force & la durée.

D.s Paroisses.

La ville est partagée en différentes paroisses qu'on appelle le Sagrario, Saint Sebastien, Sainte Barbe, Saint Roch, Saint Marc, Sainte Prisque & Saint Blaise. La cathédrale, outre la richesse des ornements est encore décorée de belles tapisseries, & d'autres embelissements très somptueux. Au contraire, les autres Eglises paroissiales ont à peine le nécessaire pour célébrer avec décence le service Divin. Plusieurs ne sont point pavées, & le reste de l'intérieur repond à cette marque de médiocrité. La chapelle del Sagrario est très grande, construite en pierre, & d'un très bon goût d'architecture: mais l'intérieur ne répond nullement à l'apparence extérieure.

Des Couvents & des colleges.

Les couvents de Moines à Quito sont ceux des Augustins, des Dominicains & des Peres de la Merci, qui sont tous chefs de province, & il y a de plus un monastere de Recollets, un second de Dominicains, & un autre de la Merci. Outre le college

ULLOA. Chap. VIII An. 1736.

des Jésuites, il y en a deux pour les séculiers, l'un sous la direction de ces Peres, & l'autre sous celle des Dominicains. Le premier porte le nom de Saint Louis, & le second celui de Saint Ferdinand. Dans celui de Saint Louis sont douze places de fondation Royale pour des fils d'Auditeurs, & d'autres Officiers de la couronne. Dans ce college est l'Université dont Saint Grégoire est le patron. Le second college sous l'invocation de Saint Thomas, est de fondation Royale, & les professeurs sont payés sur les revenus de la couronne. Quelques-unes des chaires de ce college sont remplies par des Gradués. Il y en a de destinées pour l'étude du Droit civil & du Droit canon, & une de Médecine; mais cette derniere est demeurée long-temps vacante, faute de Professeur, quoiqu'il fût dispensé d'avoir pris des dégrés. Le couvent des Franciscains a aussi un college, nommé Saint Bonaventure; mais il n'est que pour les Religieux de cet ordre, & quoiqu'il soit sous le même toît que le couvent, il a cependant son administration & son économie particuliere.

Il y a plusieurs couvents de filles à Quito : les principaux sont ceux de Sainte Claire, de Sainte Catherine, & deux de Sainte Thérese, dont les Religieuses sont déchaussées. L'un des deux étoit autrefois établi dans la ville de Latacunga, mais il a été détruit ainsi que cette place par un tremblement de terre : on a transporté le couvent à Quito, & depuis ce temps, il y est toujours demeuré.

Monasteres de filles.

Le college des Jésuites & tous les couvents des Moines sont très grands, bien bâtis & avec beaucoup de splendeur. Leurs Eglises, quoique l'architecture de quelques-unes ne soit pas dans le goût moderne, sont grandes & magnifiquement décorées, particulierement dans les fêtes solemnelles : on voit avec surprise la quantité d'argenterie, de riches tapisseries, & d'ornements somptueux qui augmentent la solemnité & la pompe du service Divin. Les couvents de filles ne peuvent faire paroître autant de richesses, mais ils surpassent ceux des hommes par l'élégance & par le bon goût des décorations. La différence est étonnante quand on passe de ces Eglises dans celles des paroisses où tout n'annonce

Magnificence des Couvents & médiocrité des Paroisses.

que la pauvreté, même dans les occasions les plus solemnelles : il est vrai qu'on attribue particuliérement ce peu de décence à la faute de ceux qui les desservent.

De l'hopital.

Il y a aussi un hôpital, avec des salles séparées pour les hommes & pour les femmes, & quoique les revenus en soient peu considérables, une sage économie les fait suffire à toutes les dépenses nécessaires. Il étoit anciennement sous la direction de quelques personnes particulieres de la ville, qui, au grand dommage des pauvres, négligeoient leur devoir & dissipoient souvent une partie de l'argent qu'ils recevoient ; mais il est présentement administré par les Religieux de Notre-Dame de Bethléem, & leurs soins ont fait entiérement changer de face à toutes choses : on a rebâti le couvent, ainsi que l'infirmerie, & l'on a élevé une Eglise, petite, mais très belle, & décorée avec beaucoup de décence.

Congrégation de N. D. de Béthléem.

Cet ordre de Notre-Dame de Bethléem a été fondé depuis peu sous le nom de Congrégation, & a pris naissance dans la province de Guatimala. Le nom du Fondateur est Pedro

de San-Joseph de Bétancour, né dans la ville de Chasna en l'Isle de Teneriffe l'an 1626. Après sa mort, arrivée en 1667, sa congrégation fut approuvée par une Bulle de Clément X, dattée du 2 de Mai 1672, qui fut renouvellée formellement par une nouvelle Bulle en 1674. En 1687, le Pape Innocent XI, érigea cette congrégation en une communauté de réguliers, & depuis ce temps elle s'est accrue de plus en plus comme Ordre religieux. Elle étoit alors déja passée de Guatimala à México, & s'étoit établie en 1671 à Lima, où les Peres prennent soin de l'hôpital nommé Del Carmen. Dans la ville de Saint Miguel de Piura, ils prirent possession de l'hôpital de Sainte Anne en l'année 1678, & en 1680, ils ont été chargés de celui de Saint Sebastien à Truxillo. Leur exactitude à bien remplir les devoirs de leur état a déterminé les habitants des autres villes à les choisir pour administrer leurs hôpitaux, particuliérement dans la ville de Quito, où ils ont déja reformé tous les anciens abus, quoiqu'ils n'y soient que depuis peu d'années, & ont mis cet hôpital dans un

ULLOA. Chap. VIII.

An. 1736.

état beaucoup meilleur qu'on ne l'avoit encore vu.

Les Peres de cet Ordre ſont déchauſſés, & portent un habillement d'un brun obſcur, aſſez ſemblable à celui des Capucins, qu'ils imitent auſſi en ne ſe faiſant point raſer la barbe. Sur un côté de leur habillement eſt une image de Notre-Dame de Bethléem : tous les ſix ans, ils s'aſſemblent pour choiſir un Genéral, dont ils font l'Election alternativement à México & à Lima.

Des Cours de juſtice.

Entre les Cours de Juſtice, qui ſe tiennent à Quito, la principale eſt celle de l'Audience royale, qui y fut établie en 1563. Elle eſt compoſée d'un Préſident, qui eſt auſſi Gouverneur de la Province, pour toutes les matieres civiles, de quatre Auditeurs, qui ſont en même temps Juges civils & criminels, & d'un Fiſcal royal, ainſi nommé parce qu'il prend auſſi connoiſſance de toutes les affaires relatives aux revenus de la Couronne. Outre cet Officier, il y a un autre Fiſcal, nommé Protecteur des Indiens, qui eſt chargé de leur défenſe, & de plaider pour eux à l'Audience. La Juriſdiction de cette Cour s'étend juſ-

qu'aux extrêmités de la Province, & l'on ne peut appeller de ses jugements qu'au seul Conseil des Indes, auquel même on ne peut avoir recours que dans les cas de déni de Justice ou d'une injustice manifeste.

Chambre des finances.

Après l'Audience royale est la Cour de Las-Caxas ou Chambre des Finances, dont les principaux Officiers sont un Maître-des-Comptes, un Trésorier, & un Fiscal royal. Les revenus qu'on verse dans la caisse de cette Cour sont les tributs des Indiens de cette Jurisdiction, ceux d'Otabalo, de Saint-Miguel-de-Ibarra, de Latacunga, de Chimbo, & de Riobamba; les taxes levées dans les mêmes endroits; les droits qui se perçoivent aux douanes de Babahoyo, Yaguache, & Caracol. Toutes ces sommes sont distribuées annuellement, partie à Carthagene, & partie à Sainte-Marthe, pour payer les honoraires des Présidents, des Auditeurs, des Fiscals, des Corrégidors, des Ecclésiastiques & des Gouverneurs de Maynas & Quijos; une autre partie est distribuée aux Officiers des Commanderies, & aux Caciques des villages.

ULLOA. Chap. VIII.

An. 1736.

Le Tribunal de Cruzada ou Croizade est composé d'un Commissaire, qui possede ordinairement quelque dignité Ecclésiastique, & d'un Trésorier, qui est aussi Maître des Comptes; toutes les affaires relatives à la Croizade doivent lui être rapportées.

Trésorerie des biens des défunts.

Il y a aussi une Trésorerie pour les effets des personnes décédées, institution établie depuis long-temps dans toutes les Indes, pour la conservation des biens de ceux dont les héritiers sont en Espagne, afin qu'ils soient à couvert des accidents qui pourroient arriver par la négligence, ou par la friponnerie des particuliers entre les mains desquels ils pourroient demeurer, & pour les conserver aux héritiers légitimes. Cette institution, excellente dans son origine est présentement sujette à de grands abus; & ces biens souffrent des diminutions très considérables avant qu'ils passent à ceux qui doivent les posséder.

Outre les Tribunaux dont nous venons de parler, il y a encore un Commissaire de l'Inquisition, avec un premier Alguazil, & des Familiars nommés par le Saint-Office de Lima.

Du Corps de ville.

La Corporation, ou Corps-de-ville

eſt compoſée d'un Corrégidor, de deux Alcaldes ordinaires qu'on choiſit annuellement, & des Régidors, ou Echevins. Ce ſont eux qui éliſent les Alcaldes, dont l'élection occaſionne toujours beaucoup de troubles dans la ville, parce que les gens de tous états ſont diviſés en deux partis, les Créoles & les Européens ou Chapitons; ce qui altere beaucoup l'union & la tranquillité publique. Cette aſſemblée nomme auſſi l'Alcalde-major des Indiens, qui doit être le Gouverneur d'une des villes Indiennes qui ſont dans l'étendue de cinq lieues de Quito. Cet Alcalde a ſous lui d'autres Officiers inférieurs pour le Gouvernement civil; mais l'Alcalde lui-même & les Officiers ne ſont guéres au deſſus du rang d'Alguazils du Corrégidor, ou des Alcaldes de la ville, quoique dans leur inſtitution ils fuſſent revêtus d'un pouvoir beaucoup plus étendu. Outre ces Officiers, il y a les Alcaldes Indiens nommés des Harrieros, qui ſont chargés du ſoin de procurer des mulets & les autres choſes néceſſaires aux voyageurs. Ils doivent être tous ſubordonnés à leur Alcalde-major; cepen-

ULLOA. Chap. VIII.

An. 1736

Chapitre de la Cathédrale.

dant il n'a que très peu d'autorité sur eux.

Le Chapitre de la Cathédrale est composé de l'Evêque, du Doyen, de l'Archidiacre, du Grand-Chantre, de l'Ecolâtre, du Trésorier, du Théologal, du Pénitencier, du Magistrat, de trois Chanoines de présentation, de quatre Prébendes, & de deux demi-Prébendes. Leurs revenus sont de vingt-quatre mille piastres pour l'Evêque; de deux mille cinq cents pour le Doyen; de deux mille pour chacune des quatre dignités suivantes; de quinze cents pour chacun des Chanoines; de six cents pour chaque Prébende, & de quatre cents vingt pour les demi-Prébendes. Cette Eglise fut érigée en Cathédrale l'an 1545, & l'on y célebre les fêtes avec la plus grande magnificence, particuliérement celle du Saint-Sacrement, & celle de la Conception, où toutes les Cours, les Officiers & les personnes d'un rang distingué ne manquent jamais d'assister. Ce qui mérite le plus d'attention dans la pompe de ces fêtes est la procession de la Fête-Dieu, & les danses des Indiens. Pour la procession, dans les rues où elle passe,

chacune des maisons est ornée de riches tapisseries, avec de superbes arcs de triomphes, & des autels de distance en distance plus élevés que les maisons, où l'on voit répandue une quantité étonnante de vaisselle d'argent & de joyaux arrangés avec tant d'élégance, que l'œil en est aussi frappé qu'il est surpris de voir tant de richesses. Cette splendeur, jointe à la magnificence des habits de ceux qui assistent à cette procession en font un acte des plus solemnels, dont la pompe & le bon ordre se soutiennent également jusqu'à la fin de la cérémonie.

Danses des Indiens.

A l'égard des danses, c'est une coutume dans les Paroisses de Quito, ainsi que dans toutes celles des montagnes, que le Curé choisit, un mois avant la célébration des Fêtes, un nombre d'Indiens pour y remplir les fonctions de danseurs; & ils commencent alors à répéter les danses qui étoient en usage dans leur nation avant qu'ils fussent convertis à la Religion Chrétienne. Ils ont pour musique une flûte ou fifre & un tambour: leurs mouvements ne sont que des sauts de si mauvaise grace, qu'ils ne

ULLOA. Chap. VIII. An. 1735.

peuvent que déplaire à la vue d'un Européen. Quelques jours avant la ſolemnité, ils s'habillent d'un pourpoint, d'une chemiſe & d'un jupon de femme avec le plus de parure qu'il leur eſt poſſible. Par-deſſus leurs bas ils mettent des eſpeces de botines découpées, auxquelles ils attachent un grand nombre de grelots. Ils ſe couvrent le viſage & la tête d'une ſorte de maſque formé de rubans de diverſes couleurs. Avec cet habillement bizarre, ils ont l'orgueil de ſe donner le nom d'Anges, forment des compagnies de huit ou dix, paſſent toute la journée à courir dans les rues, prennent le plus grand plaiſir à faire ſonner leurs grelots, & s'arrêtent de temps en temps pour danſer; ce qui leur attire les applaudiſſemens d'une multitude ignorante, qui n'a aucune connoiſſance de danſes plus élégantes. Il eſt réellement très étonnant, que ſans aucun profit, & ſans aucunes vues d'interêt, autre que de s'imaginer remplir un devoir de religion, ils continuent cet exercice quinze jours avant la grande fête, & un mois après, ſans s'inquiéter de leur travail ou de

leurs familles, ne faiſant que courir ou danſer pendant tout le jour, ſans marquer ni ennui, ni dégoût, quoique le nombre de leurs admirateurs diminuent journellement, & que les applaudiſſements ſe changent enfin en moqueries.

Ils portent le même habillement dans les autres proceſſions, ainſi que dans les fêtes des Taureaux, qu'ils voient avec le plus grand plaiſir, & durant leſquelles on les diſpenſe du travail.



CHAPITRE IX.

Dom Ulloa & M. Godin montent sur la montagne de Pichincha : Hauteurs du Thermometre : Difficultés qu'ils y éprouvent pour s'y établir un logement : Comment ils y vécurent : Tempêtes & nuages au dessous de leur habitation : Difficultés que leur occasionnent les temps contraires : Froid excessif qu'ils y éprouvent : Leur nourriture : Une partie de leurs Domestiques les abandonnent : Ils changent d'habitation : Incommodités de leurs différentes stations : Variétés étonnantes sous le même climat : Fertilité du pays : Variétés qu'elles occasionnent : Bas prix des vivres dans ce pays : Productions du pays : Température toujours égale : Des Villages.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

Dom Ulloa & M. Godin montent sur la montagne de Pichincha.

PEU de temps après que nos Mathématiciens furent arrivés à Quito, ils résolurent de continuer leurs suites de triangles pour mesurer un arc du méridien au Sud de cette ville ; ils se

partagerent en deux corps, composés de François & d'Espagnols; & chacun se retira au lieu qui lui étoit destiné. Dom Georges Juan, & M. Godin, qui étoient à la tête de l'un, allerent à la montagne de Pambamasca, pendant que Mrs. Bouguer, de la Condamine & Dom Ulloa, avec ceux qui les accompagnoient, monterent sur le sommet le plus élevé de Pichincha. Les deux compagnies souffrirent excessivement de la rigueur du froid & de la violence des vents, qui sur ces hauteurs soufflent continuellement avec la plus grande impétuosité, ce qui leur étoit d'autant plus sensible, qu'ils étoient moins accoutumés à cette température. Dans la Zone torride, presque sous l'équateur, où l'on croiroit naturellement que la plus grande incommodité qu'ils devoient redouter étoit l'excès de la chaleur, leur peine venoit au contraire du froid excessif auquel ils étoient exposés; & l'on peut juger de son intensité par les expériences qu'on fit avec le thermometre sur le sommet de Pichincha, en le tenant soigneusement à couvert du vent, & le point de la glace étant à 1000.

ULLOA. Chap. IX.

An. 1737.

Hauteurs du Thermometre.

Le 15 d'Août 1737, à midi la liqueur étoit à la hauteur de 1003. A quatre heures du ſoir à 1001 & demie; & à ſix heures à 998 & demie.

Le 16 d'Août à ſix heures du matin la liqueur étoit à 997. A dix heures elle monta à 1005. A midi elle fut à 1008. A cinq heures du ſoir elle deſcendit à 1001 & demie; & a ſix heures ils l'obſerverent à 999 & demie.

Le 17, à cinq heures trois quarts du matin, ils la trouverent à 996. A neuf heures, elle monta à 1001. A midi trois quarts elle étoit à 1010. A deux heures un quart après midi elle fut à 1012 & un quart. A ſix heures du ſoir à 999; & à dix heures à 998.

Difficultés qu'ils éprouvent pour s'y établir un logement.

Leur premier ſoin fut de ſe mettre à couvert, & de ſe loger dans ce fâcheux ſéjour: afin d'y mieux réuſſir, ils réſolurent d'élever une tente pour chaque compagnie; mais ils ne purent le faire à Pichincha, parce que le ſommet de la montagne étoit trop étroit; & ils n'eurent d'autre reſſource que celle de ſe conſtruire une hutte ſi petite, qu'à peine les pouvoit-elle contenir tous. On ne doit pas en être

furpri , si l'on fait attention à l'incommodité de la situation, & à la petitesse du lieu, qui est une des pointes les plus élevées d'une montagne remplie de rochers, cent toises au dessus de l'endroit le plus haut du desert de Pichincha. Telle fut leur habitation, qui en très peu de temps parut couverte de glace & de neige, ainsi que tous les environs. Pour monter sur cet énorme rocher, depuis la baie, où les mulets pouvoient seulement aborder, & pour gagner leur cabane, le chemin étoit si rude, qu'on ne pouvoit y grimper autrement qu'à pied. Il falloit y employer quatre heures d'un travail & d'une peine continuelle, occasionnée tant par la fatigue du corps, que par la subtilité de l'air, qui ôtoit presque la respiration.

Comment ils y vécurent.

Nous allons rapporter en peu de mots, pour la satisfaction du Lecteur, la maniere de vivre des Astronomes pendant le temps qu'ils employerent à mesurer géométriquement quelques dégrés du méridien. Le desert de Pichincha, étant très peu différent de tous les autres, ce recit pourra servir à donner une idée de la fatigue, & des dangers auxquels il se trouverent

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

exposés, tant par rapport à leurs opérations, que par d'autres inconvenients, pendant tout le temps qu'ils employerent à l'exécution de l'entreprise dont on leur avoit fait l'honneur de les charger. La principale diversité entre les differents déserts, consistoit dans le plus ou le moins d'éloignement des endroits d'où ils pouvoient tirer des provisions, & dans l'inclémence du temps, qui étoit proportionnée à la hauteur des montagnes, & à la saison de l'année.

Tempêtes & nuages au-dessous de leur habitation.

Ils se tenoient ordinairement renfermés dans leur hutte, à cause de la rigueur du froid, & de la violence du vent, outre qu'ils étoient enveloppés d'un brouillard si épais, qu'à peine pouvoient-ils distinguer quelque objet à six ou huit pas de distance. Quand ce brouillard venoit à s'éclaircir, les nuages par leur poids descendoient vers la surface de la terre, & entouroient de toutes parts la montagne à un grand éloignement; ensorte qu'il sembloit voir une mer, au milieu de laquelle leur rocher formoit une isle. Alors ils entendoient un bruit affreux de tempêtes qui rouloient au dessus de Quito & du pays voisin.

voiſin. Ils voyoient les éclairs s'éle-ver des nuages, & entendoient les roullements du tonnere beaucoup au deſſous d'eux : ainſi quand les parties inférieures étoient expoſées à de violentes tempêtes de pluie & de tonnere, c'étoit alors qu'ils jouiſſoient d'une agréable ſérénité, le vent étant appaiſé, le ciel découvert, & les rayons du ſoleil modérant la rigueur du froid. Tout changeoit de face quand les nuages remontoient ; leur épaiſſeur ôtoit la reſpiration ; la pluie & la grêle tomboient continuellement, & le vent recommençoit à ſouffler avec toute ſa violence. Cette ſituation fâcheuſe les mettoit ſouvent dans la crainte d'être emportés avec leur hutte dans les précipices dont ils étoient environnés, où d'y être enſevelis ſous la glace & ſous la neige qui s'accumuloient de jour en jour.

Difficultés que leur occaſionnent les temps contraires.

Le vent eſt quelquefois ſi violent dans cette région de l'air, que la vue en eſt fatiguée ; & la crainte des Européens étoit encore augmentée par le bruit horrible qu'ils entendoient ſouvent dans les précipices, quand il y tomboit quelque énorme fragment de rocher. Ce bruit étoit d'au-

ULLOA. Chap. IX.

An. 1737.

tant plus effrayant, qu'on n'en entendoit aucun autre dans ces deſerts, & pendant la nuit, le repos, dont ils avoient ſi grand beſoin, étoit fréquemment interrompu par ce fracas épouvantable. Quand le temps étoit un peu favorable dans leur canton, & que les nuages raſſemblés vers quelques-unes des autres montagnes qu'ils devoient lier par leurs obſervations, ne leur permettoient pas de faire tout l'uſage qu'ils auroient déſiré de cet intervalle de beau temps, ils en profitoient au moins pour ſortir de leur hutte, & pour faire quelque exercice. Quelquefois ils deſcendoient une partie de la montagne; d'autrefois ils s'amuſoient à rouler de gros morceaux de rochers dans les précipices, à quoi ils employoient toutes leurs forces réunies, pour faire ce que la force du vent ſeul exécutoit ſouvent. Cependant ils avoient ſoin de ne s'écarter que très peu; & quand ils voyoient quelque apparence que les nuages alloient gagner leur hutte, ce qui arrivoit quelquefois très ſubitement, ils s'y retiroient en diligence. La porte de cette hutte étoit attachée avec des longes de cuir; ils ne laiſſoient dans l'intérieur aucune fente

qui ne fût bien garnie, & elle étoit couverte de paille très ſerrée : cependant malgré tous leurs ſoins le vent pénétroit au travers. Les jours n'étoient ſouvent guéres meilleurs que les nuits ; & toute la lumiere dont ils jouiſſoient étoit celle d'une lampe ou deux, qu'ils tenoient continuellement allumées.

Froid exceſſif qu'ils y éprouvent.

Quoique leur hutte fût très petite, & remplie de monde, l'intenſité du froid y étoit ſi grande, qu'outre la chaleur des lampes, chacun d'eux étoit obligé d'avoir une poelle remplie de charbons allumés. Cette précaution auroit rendu la rigueur du climat ſupportable, ſi le danger qui les menaçoit d'être entraînés dans les précipices ne les avoit obligés de ſe lever toutes les fois qu'il tomboit de la neige, & de s'expoſer à la rigueur de l'air extérieur, pour dégager avec des pelles le toit de leur cabane, des maſſes de neige qui s'y amaſſoient, autrement il n'auroit pu en ſupporter le poids. Ils avoient à la vérité des domeſtiques & des Indiens, mais tellement engourdis par le froid, qu'il étoit très difficile de les faire ſortir d'une petite tente, où ils entretenoient un

ULLOA.
Chap. IX.

An. 1737.

feu continuel. Tout ce que les Européens en pouvoient obtenir étoit de partager leur travail, encore ne le faisoient-ils qu'à contre-cœur, & par conséquent avec beaucoup de lenteur & de paresse.

Il est aisé d'imaginer tout ce que nos Astronomes eurent à souffrir de la dureté d'un tel climat. Leurs pieds s'enflerent, & devinrent si tendres qu'ils ne purent plus supporter la chaleur, & ils ne marchoient qu'avec la plus grande difficulté. Leurs mains étoient couvertes d'engelures, leurs levres enflées & fendues, ensorte qu'il en sortoit du sang toutes les fois qu'ils vouloient parler, ou faire quelqu'autre mouvement. Ils étoient donc forcés de garder le silence, & la faculté de rire leur étoit absolument interdite, parce qu'en occasionnant l'extension des levres, cette action leur causoit de tels déchirements qu'ils en étoient incommodés pendant deux ou trois jours.

Leur nourriture.

Leur nourriture ordinaire étoit un peu de riz, bouilli avec de la viande ou des oiseaux qu'on leur apportoit de Quito : au lieu d'eau fluide, ils remplissoient leur pot de glace, & n'a-

voient que la même reſſource pour boire. Pendant qu'ils mangeoient, chacun étoit obligé de tenir ſon plat ſur un réchaud de feu, pour l'empêcher de geler; ils en faiſoient de même pour l'eau qu'ils buvoient. Ils crurent d'abord que l'uſage des liqueurs fortes répandroit une chaleur favorable dans toutes les parties de leurs corps, ce qui les rendroit moins ſenſibles à la rigueur du froid; mais ils reconnurent avec étonnement qu'ils ne trouvoient aucune force dans les liqueurs ſpiritueuſes, & qu'elles ne les garantiſſoient pas plus des impreſſions du froid que ne faiſoit l'eau commune.

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

Une partie de leurs domeſtiques les abandonne.

Ils ſe trouverent en même temps dans l'embarras de ne pouvoir laiſſer leurs Indiens tous enſemble. Auſſi-tôt qu'ils commencerent à éprouver la rigueur du climat, ils formerent le projet d'abandonner leurs maîtres. La premiere déſertion étoit ſi peu prévue qu'elle auroit pu avoir des ſuites très fâcheuſes, ſi l'un d'entre eux n'avoit eu de meilleures diſpoſitions, n'étoit reſté, & n'avoit donné avis de ce qui ſe paſſoit. Comme il n'y avoit ſur le rocher aucun endroit où l'on pût placer une tente pour

ULLOA.
Chap. IX.
An. 1737.

les Indiens, ils ſe retiroient tous les ſoirs dans une cave au pied de la montagne, où le froid étoit moins vif, & où ils entretenoient un feu continuel, ce qui rendoit leur ſituation beaucoup plus ſupportable que celle de leurs maîtres. Tous les jours avant de ſe retirer, ils fermoient en dehors la porte de la hutte des Aſtronomes, laquelle étoit ſi baſſe qu'on ne pouvoit y paſſer ſans ſe baiſſer : mais comme la neige & la grêle qui tomboient toutes les nuits formoit un mur contre la porte, un ou deux Indiens étoient chargés de venir le matin la débarraſſer. Il y avoit bien quelques domeſtiques Négres qui logeoient dans une petite tente, mais leurs mains & leurs pieds étoient tellement couverts d'engelures, qu'on les auroit plutôt tués que de les faire travailler. Les Indiens venoient donc réguliérement tous les matins dégager la porte entre neuf & dix heures : mais à peine l'eurent-ils fait quatre ou cinq fois, que les Aſtronomes ſe trouverent un jour fort allarmés de voir paſſer dix heures, onze heures & midi ſans qu'ils arrivaſſent. Ils furent enfin délivrés par leur fidéle Indien qui n'avoit pas

voulu se prêter à la séduction de ses compatriotes, & qui informa ses maîtres de la désertion des quatre autres. Aussi-tôt que la neige fut ôtée de devant la porte, ils envoyerent l'Indien au Corrégidor de Quito, qui leur en envoya de nouveaux avec la plus grande diligence, menaçant de punir séverement ceux qui manqueroient à leur devoir.

La crainte du châtiment ne put les engager à supporter la rigueur de leur situation, & ils déserterent deux jours après, ce qui détermina le Corrégidor, pour prévenir tous les inconvénients, à envoyer quatre Indiens sous les ordres d'un Alcalde, & à les relever tous les quatre jours.

Ils changent d'habitation.

Les Astronomes passerent vingt-trois jours très ennuyeux sur ce rocher, c'est-à-dire, jusqu'au 6 de Septembre, sans qu'il leur fût possible de terminer leurs observations des angles : quand le temps étoit clair & serein près de leur habitation, les montagnes sur les sommets desquelles étoient les signaux qui formoient les triangles pour mesurer les dégrés du méridien, leur paroissoient enveloppées dans les nuages, & quand elles

ULLOA.
Chap. IX.
An. 1737.

étoient découvertes, Pichincha étoit environné de brouillards. Ils jugerent donc néceſſaire d'élever les ſignaux dans des endroits plus bas, & dans une région plus favorable. Cette réſolution ne leur fit changer d'habitation qu'au commencement de Décembre, lorſqu'ils eurent fini les obſervations qui concernoient particuliérement Pichincha, & qu'ils en commencerent de nouvelles. Ils ne trouverent aucune diminution d'inconvénients, de froid, ni de fatigue, parce que les endroits où ils faiſoient ces obſervations étoient toujours néceſſairement dans la partie la plus élevée des déſerts; enſorte que le ſeul relâche qui leur pouvoit procurer quelque ſoulagement, n'étoit que dans le court intervale de paſſer d'un lieu à un autre.

Incommodités de leurs différentes ſtations.

Dans toutes les ſtations qui ſuccéderent à celle de Pichincha, pour parvenir à la meſure fatiguante des dégrés du méridien, chaque compagnie logea ſous une tente, qui étoit fort petite, mais où ils trouvoient cependant moins d'inconvénients que dans leur premiere hutte, quoiqu'ils y euſſent encore plus de peine, puiſ-

qu'ils étoient obligés de la nétoyer plus fréquemment des neiges qui la couvroient, crainte qu'elle ne fût renversée par leur poids. Ils placerent d'abord ces tentes en des endroits moins exposés; mais ayant pris ensuite la résolution de les faire servir de signaux pour prévenir l'inconvénient d'en avoir de bois, ils les transporterent aux lieux les plus visibles, où l'impétuosité des vents arracha quelquefois les piquets, & renversa même les tentes.

Il suit de ce que nous avons rapporté jusqu'à présent que pour former un jugement exact sur la température de Quito, l'expérience doit corriger les erreurs qui seroient la suite de la seule spéculation. Sans le secours de ce guide infaillible, & sans les lumieres que nous donne l'histoire, pourroit-on croire qu'au milieu de la Zone Torride, ou plutôt sous l'Equateur, non-seulement la chaleur fût supportable, mais qu'en quelques endroits le froid y fût très rigoureux; & que sous le même climat, d'autres endroits jouiroient des douceurs & des avantages d'un printemps perpétuel; que leurs champs seroient tou-

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

jours couverts de verdure, & émaillés des fleurs les plus éclatantes? Cependant la douceur de l'air, toujours exempt des extrémités du froid & du chaud, & l'égalité constante des jours & des nuits rendent aussi agréables que fertiles ces cantons que le raisonnement mal informé jugeroit inhabitables par leur situation. La nature y a répandu ses dons avec une main si libérale, que les endroits dont nous parlons sont beaucoup plus fortunés que ceux des Zones tempérées, où les vicissitudes de l'hyver & de l'été, & les variations du chaud au froid font sentir avec plus de désagrement ces deux extrêmes.

Variétés étonnantes sous le même climat.

Les moyens que la nature a employés pour faire d'une partie de ce pays une habitation délicieuse, consistent en un assemblage de circonstances si bien combinées, que s'il en manquoit une seule, ces cantons seroient entiérement inhabitables, ou au moins sujets à de grands inconvénients. Ce concours singulier est si favorable qu'il corrige l'ardeur des rayons du soleil, & modére la chaleur de cette brillante planete. La principale de ces circonstances est

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

l'élévation du terrein au-dessus de la surface de la mer, ou plutôt au-dessus de la surface de tout le globe, ce qui non-seulement diminue la réflexion du soleil, mais encore rend l'air plus subtil, facilite la congélation, & ôte toute l'incommodité du chaud. Ces effets naturels doivent incontestablement être attribués à la situation du pays, & cette unique circonstance suffit pour produire les singularités étonnantes qu'on y observe. D'un côté l'on voit des montagnes d'une hauteur & d'une étendue prodigieuse, dont les sommets sont couverts de neige; de l'autre sont des volcans, dont l'intérieur est rempli de feux dévorants pendant que le sommet, les coupures & les cavités sont ensevelies sous les glaces. Les plaines jouissent d'une agréable température; mais les profondeurs & les vallées éprouvent toute l'ardeur d'une chaleur excessive : enfin suivant la disposition des lieux & les situations hautes ou basses, on trouve toutes les variétés possibles, comprises entre les deux extrêmes du plus grand chaud & du plus grand froid.

Fertilité du pays.

Si l'on donnoit une description dé-

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

taillée de la fertilité du pays, elle pourroit paroître hors de toute croyance : mais on en connoîtra la possibilité, en considérant l'égalité & la bénignité du climat. Les dégrés du chaud & du froid sont si heureusement reglés, que l'humidité nécessaire est toujours entretenue, & qu'il est très rare qu'il se passe un jour sans que la terre soit favorisée de quelques rayons bienfaisans du soleil. Il n'est donc pas surprenant que ce pays jouisse d'une plus grande fertilité que ceux où les mêmes causes ne se trouvent pas réunies, surtout en remarquant qu'il n'y a aucune différence sensible dans tout le cours de l'année ; ensorte qu'on voit ici les fleurs & les fruits des diverses saisons précisément dans le même temps. Un Européen curieux y observe avec un plaisir mêlé d'admiration, des plantes qui jaunissent & se desséchent dans un champ, pendant que d'autres de la même espece ne font que commencer à pousser ; & des fleurs qui perdent leur éclat lorsque d'autres commencent à s'ouvrir, comme pour entretenir perpétuellement le même émail dans les campagnes. Sur un même arbre, on voit des fruits

parvenus à leur maturité, & des feuilles changer de couleur, pendant qu'il en pousse de nouvelles, & que d'autres parties se couvrent de fleurs & de fruits dans toutes les gradations possibles.

On remarque la même fertilité dans le bled, & l'on fait la moisson dans un champ pendant qu'on le séme dans le champ voisin. On en voit de nouvellement semé, qui commence à sortir de terre : d'autre qui est en épics, & d'autre encore plus avancé qui est déja couvert de fleurs, ensorte que le penchant des montagnes présente en même temps toutes les beautés & toutes les richesses des différentes saisons de l'année.

Variétés qu'elle occasionne.

Tout ce que nous venons de dire est en général; cependant il y a un temps déterminé pour la grande moisson. Il arrive aussi que la saison la plus favorable pour sémer dans un endroit est un mois ou deux après celle qui convient à un autre, quoiqu'ils ne soient éloignés que de trois ou quatre lieues, & que le temps convenable pour une terre qui est à une semblable distance ne soit pas encore arrivé. Ainsi en différents cantons, & quelquefois

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

dans le même, la sémence & la récolte occupent toute l'année, & l'avancement ou le retard sont naturellement occasionnés par la diversité des situations, selon que le terrein est en montagnes, en coteaux, en plaines, en vallées, ou en coupures. Toutes ces différentes positions sont autant de températures particulieres; ce qui diversifie de même les temps des opérations de la campagne: mais cette diversité ne contredit en rien ce que nous avons dit en général sur la fertilité & l'abondance de ce pays fortuné.

Bas prix des vivres à Quito.

Cette fécondité remarquable du terrein lui fait produire naturellement une quantité prodigieuse de fruits & de grains de toute espece, & contribue également à leur donner une qualité excellente, qui s'étend sur les animaux, comme on en peut juger par la délicatesse du bœuf, du veau, du mouton, du porc & de la volaille qu'on mange à Quito. Le pain de froment y est en abondance; mais les femmes Indiennes qu'on charge du soin de le faire ignorent également la bonne façon de le pétrir & de le cuire, quoique le bled soit par-

fait : cependant le pain qu'on mange dans les maifons particulieres eft auffi bon que le meilleur pain d'Europe. Le bœuf, auffi parfait que celui de nos contrées, eft vendu par quartier de cent livres pefant, pour quatre réales de l'argent du pays, & l'acheteur a la liberté de choifir le morceau qui lui plaît le mieux. Le mouton fe vend auffi par moitié ou quartier de l'animal, & dans la primeur, quand il eft bien engraiffé, on le donne entier pour cinq ou fix réales. Les autres efpeces de provifions font vendues en bloc fans poids ni mefure, & le prix en eft reglé par l'ufage.

Productions du pays.

Les plantations voifines du fommet des montagnes produifent du froment, de l'orge, des légumes de toute efpece, & des pommes de terre, felon la variété des températures. Au-deffous de ces plantations, on voit paître de nombreux troupeaux de moutons & de brebis, dont la laine employée à différents ufages, fournit de l'occupation à une infinité de perfonnes. Quelques fermiers ne s'attachent qu'à nourrir des vaches, particuliérement pour l'avantage qu'ils retirent de leur lait, dont ils

ULLOA.
Chap. IX.
An. 1737.

font du beurre & du fromage. En d'autres fermes, on s'occupe en même temps à différents travaux, tels que le ſoin des troupeaux, l'agriculture, & les manufactures, principalement celles de drap, de bayes & de ſerges.

Températrure toujours égale.

On voit par tout ce que nous venons de rapporter, qu'aucune juriſdiction n'a une température égale dans toute ſon étendue, parce que les différents dégrés de chaud & de froid dépendent de la ſituation de chaque canton. C'eſt à cette différence qu'on doit la bonté & la variété des eſpeces de grains & de fruits que le pays produit, & dont chacun trouve en quelque endroit la température la plus convenable à ſon eſpece. Auſſi en voyageant ſeulement une demi-journée, on paſſe d'un climat dont la chaleur fait ſentir qu'on eſt ſous la Zone torride, à un autre où l'on reſſent toutes les rigueurs de l'hiver. Il faut encore remarquer, ce qu'on peut regarder comme un nouvel avantage, c'eſt que chacun de ces endroits n'éprouve point de viciſſitudes dans le cours de l'année, de même que les parties tempérées n'y

ULLOA. Chap. IX. An. 1737.

reſſentent nulle variation du chaud au froid. Cependant cette regle ſouffre des exceptions pour les parties montagneuſes, où le froid augmente par la violence des vents, ou par le changement de temps qu'on appelle *Tiempo de paramos*, qui arrive quand les nuages enveloppent la plus grande partie des montagnes, & ſe précipitent en pluie & en neige. Alors le froid devient inſuportable; mais quand ces nuages nébuleux ſont diſperſés, & quand le vent eſt appaiſé, les rayons du ſoleil ſe répandent ſur la terre, & y communique une douce chaleur.

Des villages.

Preſque tous les villages bâtis ſur le penchant des montagnes, ſont conſtruits avec beaucoup d'irrégularité. La principale partie eſt l'Egliſe & le presbytere, qu'on nomme en ce pays le Couvent, parce que tous les prêtres étoient dans les commencements des religieux. Ces bâtiments ont quelque apparence de décence, mais le reſte des villages n'eſt compoſé que de huttes, avec des murs de terre, diſperſées dans toute la campagne, où chacun a ſa portion de terrein, qu'il cultive pour ſa ſubſiſtance. La

plus grande partie des habitants ſont des Indiens, & il y a des villages qui en ſont entiérement compoſés : en d'autres on trouve auſſi des Métifs, & quelques familles Eſpagnoles ; mais tous ſont également dans la plus grande miſere.

CHAPITRE X.

Les Aſtronomes ſont obligés de partir pour Lima : Ils ſe rendent à Machala : Endroit nommé le Saut : Danger des Tigres dans ce pays : Les Aſtronomes arrivent à Tumbez : Deſcription de Tumbez : Secheresſe exceſſive de ce pays : Arbre nommé Algarrobale : Route de Tumbez à Amotape : Deſcription d'Amotape : Suite de la route juſqu'à Piura : Deſcription de cette ville : Chaleur & ſécheresſe du climat : Productions & commerce de Piura : Suite du voyage : Deſcription de Séchura : Habillement des femmes : Déſert où l'on eſt obligé de porter de l'eau : Difficultés pour traverſer ce déſert : Deſcription de Monope : Deſcription de Lambayeque.

PENDANT que les Aſtronomes Eſpagnols étoient occupés à meſurer un arc du méridien dans la province de Quito, ils reçurent une lettre du Viceroi du Pérou, qui leur ordonnoit de ſe rendre ſans perdre de temps à Lima, où il jugeoit leur préſence néceſſaire, pour s'oppoſer à quelques projets des Anglois, qu'on craignoit de voir inceſſamment dans la mer du Sud.

ULLOA. Chap. X.

An. 1740.

Les Aſtronomes ſont obligés de partir pour Lima.

Ils obéirent auſſi-tôt aux ordres du Viceroi, & après s'être munis de tout ce qui leur étoit néceſſaire à Quito, ils partirent de cette ville le 30 d'Octobre 1740, & ſe déterminerent à prendre la route de Guaranda & de Guiaquil. Il y a une autre route de terre par Cuença & Loja; mais ils préfererent la premiere, parce qu'ils jugerent qu'ils feroient plus de diligence, d'autant que les chemins y ſont moins mauvais, & qu'on a moins de peine à y trouver les mulets & les autres bêtes pour le bagage. Ils jugerent auſſi qu'ils ſeroient moins expoſés à demeurer long-temps dans les villages, comme on y eſt ſouvent obligé par l'autre

ULLOA. Chap. X.

An. 1740.

route, à cauſe des inondations, des rivieres, & des précipices.

Ils ſe rendent à Machala.

Le 30 d'Octobre, ils arriverent aux Bodegas ou magaſins de Babahoyo, où ils prirent un canot; deſcendirent la riviere de Guiaquil; s'embarquerent à bord d'un petit bâtiment chargé pour Puna, & jetterent l'ancre dans le port de cette ville le 3 de Novembre. Ils y louerent un grand Balza, qui les conduiſit par le golphe à Machala. La route ordinaire eſt par le ſaut ou chute de Tumbez; mais ils furent obligés d'en ſuivre une différente, parce que leur pilote ne connoiſſoit pas bien l'entrée de l'anſe par laquelle il faut paſſer pour arriver au Saut.

Le 5, ils débarquerent le matin ſur la côte de Machala, d'où ils ſe rendirent par terre à la ville, qui n'en eſt éloignée que de deux petites lieues.

Endroit nommé le Saut.

Le ſoir du 7, ils arriverent à l'endroit nommé le Saut, qui eſt une eſpece de port pour les barques & pour les autres petits bâtiments, ſitué à la tête de pluſieurs anſes ou bras de mer, à quatorze ou quinze lieues de la côte. Il n'y a aucuns ha-

bitants, parce qu'on ne trouve point d'eau fraîche dans tout le canton adjacent, enforte que ce port ne fert que pour les marchandifes qui doivent aller à Tumbez, & qu'on y porte fur des mulets, toujours prêts pour cet ufage. Le Saut n'a aucun couvert, & toutes les marchandifes qu'on y apporte font dépofées dans une petite place; mais comme il n'y tombe prefque jamais de pluie, il y a très peu de rifque à les y laiffer jufqu'à ce qu'on les tranfporte à Tumbez.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

Danger des Tigres dans ce pays.

Dans cet endroit, de même que fur les bords des Anfes, les arbres nommés Mangles, font très épais, & ils ont leurs branches & leurs racines tellement entrelacées, qu'elles font abfolument impénétrables. Les Mofquites y fourmillent en fi grande quantité, que leurs feules piquûres fuffifent pour en écarter tous ceux qui voudroient y defcendre. Les parties plus intérieures, où la marée ne peut atteindre, font couvertes de forêts d'arbres plus petits, où il y a beaucoup de cerfs; mais elles font auffi habitées par une grande quantité de Tigres, enforte que fi les aiguillons perçants des Mofquites ôtent

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

le repos aux voyageurs, ils les empêchent aussi, en les tenant éveillés, d'être surpris par ces cruels animaux, dont la fureur a souvent eu des suites très funestes.

Les Astronomes arrivent à Tumbez.

Le 9, ils arriverent le matin à la ville de Tumbez, éloignée de sept lieues du Saut. Le chemin est par un pays absolument inculte, d'autant qu'une partie est exposée à la marée, & que le reste n'est que des sables, qui réfléchissent si fortement les rayons du soleil, qu'on est obligé de faire ce voyage durant la nuit. Sept lieues de chemin & autant de retour sans rencontrer ni eau, ni fourage, est un trop grand travail pour que les mulets le puissent faire de jour. On ne les fait jamais partir de Tumbez pour le Saut, qu'on n'ait reçu avis par un matelot envoyé exprès, des marchandises qui sont déchargées, & qu'on ne soit assuré qu'elles sont prêtes à voiturer; autrement la peine seroit perdue, parce qu'il est impossible que ces animaux puissent y faire aucun séjour.

Description de Tumbez.

Près de Tumbez est une riviere du même nom, qui se décharge dans la baye de Guiaquil, vis-à-vis l'isle de

Sainte Claire. Les barques, les chaloupes, les balzas & les canots, peuvent aller en montant & en descendant cette riviere, qui a trois brasses de profondeur, & vingt-cinq de large; mais il est dangereux de la remonter en hiver, parce que l'impétuosité du courant est alors augmentée par les torrents qui tombent des montagnes. A une petite distance des Cordillieres, sur un des bords de la riviere est la ville de Tumbez, dans une plaine sableuse, où l'on voit quelques petites éminences. Cette ville n'est composée que de soixante & dix maisons, bâties de canes & couvertes de paille; elles sont dispersées les unes des autres, sans aucun ordre ni symétrie. Ces maisons sont habitées par environ cent cinquante familles de Métifs, d'Indiens, de Mulâtres & d'Espagnols. Il y a d'autres familles qui habitent les bords de la riviere, ce qui leur donne la facilité de pouvoir arroser leurs terres, & elles s'y occupent de l'agriculture.

ULLOA. Chap X. An. 1740.

Sécheresse excessive de ce pays.

La chaleur y est excessive, & il se passe souvent plusieurs années de suite sans qu'il y tombe une goute de pluie; mais quand elle commence,

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

elle dure ordinairement tout l'hiver. Tout le pays depuis Tumbez jusqu'à Lima, entre le pied des Cordillieres & la mer, est connu par le nom de Vallées, ce qu'il est nécessaire de remarquer ici, parce que nous aurons souvent occasion d'en parler dans la suite de cette narration.

Tumbez est le lieu où les Espagnols, commandés par Dom François Pizarre, débarquerent pour la premiere fois dans cette partie de l'Amérique méridionale. Ils y eurent des conférences d'amitié avec plusieurs Princes du pays, qui étoient vassaux des Incas. Si les Indiens furent surpris à la vue des Espagnols, ceux-ci ne le furent pas moins des richesses prodigieuses qu'ils remarquerent de toutes parts, ainsi que de la grandeur & de la magnificence des palais, des châteaux & des temples : mais quoiqu'ils fussent tous bâtis de pierre, il n'en reste présentement aucun vestige.

Arbre nommé Algarrobale.

Sur les bords agréables de cette riviere, aussi loin que les eaux s'étendent quand elle est à sa plus grande hauteur, le terrein produit une grande quantité de maïz, & des autres

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

tres fruits & végétaux qui viennent dans les pays chauds. Dans les endroits plus éloignés où la riviere ne peut atteindre, on trouve une espece d'arbre légumineux, nommé Algarrobale, qui produit une féve, qu'on donne pour nourriture aux troupeaux de toute espece. Elle a quelque ressemblance avec celle d'Espagne, connue sous le nom de Valentia: la gousse est d'environ cinq ou six pouces de long, d'une couleur blanchâtre, mêlée de veines d'un jaune sale. Elle donne beaucoup de force aux bêtes de travail; on s'en sert pour engraisser celles qu'on veut tuer, & elles en acquierent un goût excellent.

Route de Tumbez à Amotape.

Les Astronomes employerent cinquante-quatre heures dans leur voyage de Tumbez à Piura, non compris le temps de leur repos, ensorte que les mulets, qui vont toujours d'un pas égal, firent plus d'une lieue par heure. Ils firent quarante-huit lieues jusqu'à la ville d'Amotape, qui est le seul endroit habité de toute la route, & le reste est entiérement désert. On laisse seulement reposer les mulets deux ou trois heures, quand ils paroissent épuisés de fatigue, ou quand

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

on ſe trouve près de quelque endroit où il y a de l'eau. En ſortant de Tumbez, on traverſe la riviere dans des Balzas; enſuite on fait environ deux lieues par des boſquets d'Algarrobale, & d'autres arbres, à la ſortie deſquels le chemin ſuit la côte juſqu'à Mancora, qui eſt à vingt-quatre lieues de Tumbez. En ſuivant cette route, il faut profiter de la baſſe-mer pour paſſer un endroit nommé Malpaſſo, environ à ſix lieues de Tumbez. C'eſt un rocher eſcarpé, & fort élevé, que la mer baigne dans le flux, & dont il eſt impoſſible de gagner le ſommet, à cauſe des coupures & des précipices, enſorte qu'il faut néceſſairement paſſer entre la mer & la baſe de ce rocher, qui a environ une demi-lieue de longueur, ce qu'on doit faire avant le retour du flot, qui couvre bien-tôt cet étroit paſſage; mais il n'y a aucun danger dans le temps du reflux. Pendant le reſte du voyage, il eſt également néceſſaire d'avoir attention à la marée, parce que le pays étant rempli de ſables, ſi les mulets y entroient trop profondément, ils ſeroient fatigués après une heure ou deux de marche:

c'eſt pourquoi les voyageurs ſuivent en général le rivage, qui eſt battu par les vagues, ce qui le rend plus ferme, plus ſolide, & par conſéquent plus facile pour ces animaux. En hiver, il paſſe par Mancora un petit ruiſſeau d'eau fraîche, qui eſt d'un grand ſoulagement pour les mulets; mais en été, le peu d'eau qui y reſte eſt ſi mauvaiſe, qu'il n'y a que le plus grand beſoin qui puiſſe la rendre ſupportable. Les bords de ce ruiſſeau ſont tellement fertiliſés par ſes eaux, qu'ils produiſent des Algarrobales, aſſez gros & en aſſez grande quantité pour former une épaiſſe forêt.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

Après Mancora, dans l'eſpace de quatorze lieues, le chemin eſt entre des montagnes arides, à quelque diſtance de la côte, avec des montées & des deſcentes très rapides juſqu'à la brèche de Pazinnas, où il faut prendre les mêmes précautions qu'à Mancora: c'eſt où l'on fait la ſeconde pauſe. Le reſte de la route eſt une plaine ſableuſe de dix lieues de longueur, juſqu'à la ville d'Amotape, & à quelque diſtance de la côte.

Deſcription d'Amotape.

Cette ville, ſituée à 4 dégrés, 51 minutes, 43 ſecondes de latitude mé-

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

ridionale, eſt une annexe de la paroiſſe de Tumbez, dépend de la même Lieutenance, & eſt dans la juriſdiction de Piura. Il y a environ trente maiſons, conſtruites des mêmes matériaux que celles de Tumbez, mais on n'y trouve d'autres habitants que des Indiens & des Métifs. A un quart de lieue de la ville paſſe une riviere de même nom, dont les eaux ſont de la plus grande utilité pour la campagne. Ce canton eſt cultivé dans toutes ſes parties, & partagé en différents champs, qui produiſent des grains de diverſes eſpeces dans la plus grande abondance, ainſi que de tous les fruits & de tous les végétaux excellents qui croiſſent dans les pays chauds, mais ces campagnes, ainſi que Tumbez, ſont infeſtés d'une multitude prodigieuſe de moſquites. On paſſe à gué cette riviere pendant l'été, mais en hiver, quand les torrents tombent des montagnes, on la traverſe dans un Balza, parce que la rapidité du courant eſt alors conſidérablement augmentée. On ne peut ſe diſpenſer de la traverſer pour aller à Piura, & le chemin eſt enſuite l'eſpace de quatre lieues par des bois de grands Algarrobales.

Ces bois conduisent à une plaine aride, où les conducteurs & les Indiens qui connoissent le mieux le pays, perdent quelquefois leur route, parce que le vent applanit les hauteurs de sable qui servoient de guide, & efface toutes les traces de chemin; ensorte qu'avec cet horison terrestre, on est obligé de se guider le jour par le soleil, & la nuit par les étoiles: mais comme les Indiens connoissent peu la position des astres, ils sont souvent embarrassés, & exposés à beaucoup de fatigues avant de retrouver leur chemin.

Suite de la route jusqu'à Piura.

On peut juger par tout ce que nous avons dit, des peines que les voyageurs éprouvent dans cette route. De plus, jusqu'à Amotape, il faut porter non-seulement des provisions, mais même de l'eau, & tout ce qui est nécessaire pour allumer du feu, à moins qu'on ne se contente de manger des viandes froides. A cette derniere pause est une mine de cuivre, & une espece de goudron minéral, dont on transporte une grande quantité à Callao, & en d'autres endroits, où l'on s'en sert pour calfater les vaisseaux, mais il a le défaut de brû-

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

ler les cordages. Cependant, comme il eſt à très bas prix, on en fait uſage en le mêlant avec le bray ordinaire.

Deſcription de cette ville.

La ville de Piura, qui eſt à préſent la capitale de la Juriſdiction de même nom, a été le premier établiſſement des Eſpagnols dans le Pérou. Elle fut fondée en 1531, par Dom François Pizarre, qui y bâtit auſſi la premiere Egliſe du pays. Cette ville, anciennement nommée San-Miguel de Piura, fut d'abord établie dans la vallée de Targaſala; mais comme l'air y étoit très mauvais, on l'a depuis tranſferée dans ſa ſituation actuelle, qui eſt au milieu d'une plaine de ſable. Elle eſt à la latitude méridionale de 5 dégrés, 11 minutes, une ſeconde. Les maiſons ſont conſtruites de briques cuites au ſoleil, ou d'une eſpece de roſeaux, nommés Quinchas, & il y en a peu qui ayent un étage audeſſus du raiz-de-chauſſée. C'eſt où réſide le Corrégidor, dont la juriſdiction s'étend d'un côté ſur le pays nommé Vallée, & de l'autre dans les montagnes. Il y a auſſi un bureau pour la recette des deniers royaux, ſous la direction d'un Tréſorier ou Receveur, qui change tous les ſix

mois de résidence avec un autre, qui demeure au port de Paita, & vient prendre la place de celui de Piura. Les fonctions du premier sont de recevoir les droits sur les marchandises d'importation qu'on y décharge, & d'empêcher le commerce de contrebande : celles du second sont de recevoir ce qui est imposé sur les marchandises qui vont des montagnes à Loja, & de Tumbez à Lima.

Chaleur & sécheresse du climat.

Cette ville contient près de quinze mille habitants, entre lesquels il y a plusieurs familles distinguées, outre les Espagnols, les Métifs, les Indiens & les Mulâtres. Le climat est chaud & fort sec; la pluie y tombe encore plus rarement qu'à Tumbez, & cependant l'air y est très sain. Il y a une riviere très avantageuse pour les habitants, ainsi que pour le pays circonvoisin, dont le terroir sableux est aisément pénétré par les eaux; & comme il est fort uni, on les fait passer en différents cantons par le moyen des canaux. En Eté cette riviere manque absolument d'eau : le peu qui descend de la montagne est absorbé, avant d'avoir atteint la ville,

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

ensorte que les habitants n'ont d'autre moyen pour s'en procurer, que celui de creuser dans le lit de la riviere des puits, dont la profondeur est proportionnée à la longueur du temps que dure la sécheresse.

Il y a un hôpital à Piura, sous l'administration des Peres de Bethléem. On y reçoit des gens affectés de toutes sortes de maladies, mais il est particuliérement renommé pour la guérison de celles qui sont les suites de la débauche, & qui sont très communes en ce pays, à cause de la chaleur du climat. Il y vient par cette raison un grand nombre de personnes infectées de ces maladies infâmes, & ils y recouvrent la santé avec moins de remedes que dans les autres pays, comme aussi avec moins de fatigue & plus de diligence.

Productions & commerce de Piura.

Comme tout le territoire de cette Jurisdiction, au-dedans du pays des Vallées, produit seulement des Algarrobales, du maïz, du coton, des grains, quelques fruits, & plusieurs végétaux nourrissants, la plus grande partie des habitants s'attachent à élever des chevres, dont on vend continuellement une grande quantité pour

An. 1740.

les tuer, parce que leur graiſſe ſert à faire du ſavon, qui eſt d'un débit sûr à Lima, à Quito, & à Panama. Leurs peaux apprêtées ſervent à faire le cuir qu'on nomme Cordouan, qui eſt auſſi fort recherché dans les mêmes villes. Une autre branche de commerce eſt le Cabuya ou Pita, eſpece de plante d'où l'on tire du fil très fort & très fin : on en trouve abondamment dans les parties montagneuſes de la juriſdiction de Piura. Ce pays tire encore un grand avantage des mulets, d'autant que toutes les marchandiſes qui vont de Quito à Lima, comme auſſi celles qu'on apporte, & qu'on débarque au port de Paita, ne peuvent être tranſportées aux endroits pour leſquels elles ſont deſtinées, autrement que par les mulets de cette province. La quantité prodigieuſe de marchandiſes qui y viennent de toutes parts, doit faire juger de la multitude des animaux employés à ce tranſport, qui dure plus ou moins de temps dans le cours de l'année; mais qui eſt toujours étonnant tant que les rivieres ſont baſſes.

Suite du voyage.

Le 21, nos Européens continuerent leur voyage, & le lendemain

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

ils arriverent à la ville de Séchura, éloignée de dix lieues de Piura. Tout le pays entre ces deux places eſt un déſert de ſable très uni, & très fatiguant pour les mulets.

Quoique les mauvais chemins, & le danger des routes du Pérou, permettent rarement de ſe ſervir d'autres voitures que les mulets, cependant de Piura à Lima, on a l'avantage de pouvoir aller en litieres. Au lieu de bâtons, elles ſont ſuſpendues ſur deux longues cannes, & diſpoſées de façon qu'elles ne peuvent toucher l'eau dans le paſſage des rivieres qu'on traverſe à gué, ni ſe heurter contre les rochers dans les montées & les deſcentes, aux endroits difficiles de la route.

Comme les mulets qu'on loue à Piura font tout le voyage juſqu'à Lima, ſans aucun relais, & que dans ce long eſpace de chemin, il ſe trouve pluſieurs grands déſerts à traverſer, la fatigue que cauſe naturellement la longueur de la route, augmentée par la difficulté des ſables qu'on eſt obligé de paſſer, force les voyageurs à prendre néceſſairement quelque repos, particuliérement à Séchura,

parce qu'au ſortir de cette ville, on entre dans le vaſte déſert qui porte le même nom.

Déſcription de Séchura.

Séchura étoit anciennement contigue à la mer, à une petite diſtance d'une pointe nommée Aguja ; mais la ville ayant été détruite par une inondation, on jugea plus à propos de la rebâtir à une lieue environ de la côte, près d'une riviere de même nom, & qui eſt ſujette aux mêmes variations que celle de Piura. Dans le temps où nos Aſtronomes la traverſerent, ils la trouverent entiérement à ſec, au lieu que depuis le mois de Février ou Mars, juſqu'en ceux d'Août ou de Septembre, l'eau eſt ſi profonde, & le courant ſi rapide, qu'on ne peut la traverſer que dans des Balzas. Quand la riviere eſt à ſec, les habitants ont auſſi recours à l'expédient d'y creuſer des puits, où ils trouvent à la vérité de l'eau, mais fort épaiſſe & très mauvaiſe. Séchura contient environ deux cents maiſons de Cane, avec une grande & belle Egliſe de brique. Les habitants ſont tous Indiens, & compoſent près de quatre cents familles, qui ſont toutes occupées aux emplois

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

de conduire les mulets, ou à la pêche. Les maisons de toutes ces villes sont très simples : les murs ne sont autre chose que des canes ordinaires & des roseaux, qu'on enfonce un peu en terre, avec des toits plats de même nature, parce que les pluies y sont excessivement rares. Les habitants trouvent assez de lumiere & d'air dans ces maisons, où les rayons du soleil & le vent se font aisément des passages.

Habillement des femmes.

L'habillement des femmes Indiennes dans ces cantons ressemble beaucoup à celui que les femmes de Quito nomment Anaco, mais avec quelque différence : en marchant, elles le levent un peu, & le portent sous le bras. Leur coeffure est de mousseline, garnie de dentelle, ou brodée de diverses couleurs ; mais les veuves les portent noires. On connoît l'état de chacune par la maniere dont elles arrangent leurs cheveux : les filles & les veuves les partagent en deux tresses plattes, dont il en tombe une sur chaque épaule, au lieu que les femmes mariées les réunissent en une seule. Elles sont très adroites, & s'occupent ordinairement à faire des napes & des serviettes de toile de coton,

ou à d'autres ouvrages ſemblables. Les hommes ſont habillés à l'Eſpagnole, & par conſéquent portent des ſouliers; mais les femmes n'en ont point. Ils ont en général de l'eſprit, & réuſſiſſent à tout ce qu'ils veulent s'appliquer. Il eſt certain que tous les Indiens des Vallées depuis Tumbez juſqu'à Lima ſont induſtrieux, intelligents & civiliſés au-delà de ce qu'on les croit ordinairement.

ULLOA.
Chap. X.
An. 1740.

La ville de Séchura eſt la derniere de la Juriſdiction de Panama: les habitants, non-ſeulement refuſent de fournir des mulets aux voyageurs qui ne ſont pas munis d'un paſſeport du Corrégidor; mais ils ne leur permettent pas même de continuer leur route, de quelque rang qu'ils ſoient. L'objet de cette exactitude eſt d'empêcher les abus dans le commerce, d'autant qu'il n'y a d'autre chemin que celui qui conduit par le déſert, & un autre, nommé Rodeo; enſorte qu'il faut néceſſairement prendre l'un des deux. Si l'on ſuit celui du déſert, on eſt obligé de louer à Séchura des mulets pour porter l'eau, dont on abreuve ceux qui ſont chargés, quand ils ont fait la moitié du chemin. On met cette

Déſert où l'on eſt obligé de porter de l'eau.

Ulloa. Chap. X. An. 1740.

eau dans de grosses callebasses, ou dans des peaux, & pour quatre mulets chargés, il en faut un cinquieme qui porte l'eau; mais on en met un pour les deux qui portent une litiere. Quand on fait le voyage à cheval, les cavaliers portent leur eau dans de grands sacs, ou outres de cuir destinés à cet usage. Chacun des voyageurs, soit en litiere, soit à cheval ne peut se dispenser d'en porter la quantité suffisante, parce que dans tout le voyage, on ne trouve que du sable, que le vent rassemble en petites éminences, & des masses de sel d'espace en espace, sans aucun arbrisseau, ni herbe, ni fleur, ni verdure.

Difficultés pour traverser ce désert.

Le 24, les Européens partirent de Séchura, & traverserent le désert, où ils ne firent que quelques pauses courtes pour reposer leurs bêtes de charge. Le lendemain à cinq heures du soir, ils arriverent à la ville de Monope, qui est éloignée de vingt-huit ou trente lieues de Séchura, quoique les naturels en comptent davantage par erreur. L'étendue & l'uniformité de la plaine, où le mouvement continuel du sable efface tou-

te trace de chemin, trompe ſouvent les guides les plus expérimentés; mais ils ont bientôt l'adreſſe de retrouver leur route, & ont deux moyens d'y réuſſir. Le premier eſt d'aller toujours directement contre le vent, & de l'avoir également derriere eux quand ils reviennent, parce que le vent du Sud ſouffle régulierement en tout temps dans ce déſert; ce qui rend cette regle infaillible. Le ſecond moyen eſt de prendre de temps en temps une poignée de ſable & de le ſentir, d'autant que la fiente des mulets imprégne plus ou moins ce ſable d'une odeur forte; ce qui ſert à leur faire reconnoître la vraie route. Ceux qui ne connoiſſent pas bien ce pays, s'expoſent à de grands dangers s'ils s'arrêtent pour ſe repoſer ou pour dormir; quand ils ſe remettent en route, ils ſe trouvent preſque toujours hors d'état de reconnoître le vrai chemin; & c'eſt par une grace particuliere de la Providence quand ils ne périſſent pas de fatigue ou de beſoin, comme il n'arrive que trop fréquemment.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

La villle de Monope eſt compoſée de ſoixante & dix ou quatre-vingt

Deſcription de Monope.

ULLOA. Chap. X. An. 1740.

maiſons, bâties comme celles des autres villes dont nous avons parlé, & habitées par environ cent ſoixante familles, toutes d'Indiens. Près de cette ville coule une riviere, nommée Pozuelos, ſujette aux mêmes viciſſitudes que les précédentes; mais les bords n'en ſont point cultivés ni ornés d'arbres. L'inſtinct des animaux habitués à ſuivre cette route eſt des plus étonnantes : ils ſentent l'eau à quatre lieues de diſtance; & marquent tant d'impatience d'y arriver, qu'il eſt difficile de les arrêter : auſſi prennent-ils alors le chemin le plus court, & achevent le reſte du voyage avec la plus grande activité.

Deſcription de Lambayeque.

Le 26, les Mathématiciens partirent de Monope, & arriverent à Lambayeque, qui en eſt éloignée de quatre lieues : ils y demeurerent le 27. Cette ville eſt compoſée d'environ quinze cents maiſons, conſtruites de différents matériaux ; il y en a quelques-unes de brique, & d'autres de bajareques : le milieu des murs eſt de cannes, couvertes de terre glaiſe en dedans & en dehors : les moindres de toutes ne ſont que de cannes, & c'eſt où demeurent

les Indiens. Le nombre des habitants eſt d'environ trois mille, entre leſquels il y a pluſieurs familles opulentes; mais en général ce ne ſont que de pauvres Eſpagnols, des Mulâtres, des Métifs & des Indiens. L'Egliſe paroiſſiale conſtruite en pierre eſt grande & belle, avec de magnifiques ornements. Il y a quatre chapelles qu'on nomme Ramos; elles ſont deſſervies par autant de Prêtres, qui prennent ſoin de la conduite ſpirituelle des Indiens, ainſi que des autres habitants.

Cette ville n'eſt devenue auſſi peuplée que depuis 1685, quand Edouard Davis, corſaire Anglois pilla & s'accagea celle de Sana, dont les habitants ſe retirerent à Lambayeque. Ils y furent encore forcés par une inondation de la riviere de Sana, qui détruiſit tout ce qui avoit échappé à la fureur des Anglois. Il y a un Corrégidor, dont la juriſdiction s'étend ſur pluſieurs autres villes, entre autres ſur celle de Monope. Il y demeure auſſi l'un des deux Officiers des revenus de Truxillo. La ville eſt arroſée par une riviere, auſſi nommée Lambayeque, qu'on traverſe ſur un

Ulloa. Chap. X. An. 1740.

pont de bois quand les eaux ſont hautes ; mais dans les autres temps, on la paſſe à gué, & quelquefois elle eſt entiérement à ſec.

Le voiſinage de Lambayeque, auſſi loin qu'il a pu être cultivé par l'induſtrie des habitants, qui y conduiſent l'eau par des canaux, abonde en différentes ſortes de végétaux. Il y en a de pluſieurs eſpeces connues en Europe ; d'autres qu'on peut appeller Créoles, parce qu'ils tirent leur origine d'Europe, & que le climat y a cauſé de grands changemens. On trouve des eſpaliers juſqu'à dix lieues de la ville, & le raiſin qu'on y recueille ſert à faire du vin ; mais il n'a pas la qualité de celui des autres parties du Pérou, & il ne rapporte pas la même quantité. Les gens mal-aiſés du pays s'occupent à travailler en ouvrages de coton, à broder des mouchoirs, à faire des mantes, piquer des couvertures, & autres travaux ſemblables.



CHAPITRE XI.

Suite du voyage des Astronomes : Description de San-Pedro : Ils arrivent à Chocope : Description de cette ville : Ils arrivent à Truxillo : Température du climat : Description de Biru : De la riviere Santa : Description de Santa-Maria-de-la-Parrilla : Tambo, ou hôtellerie bâtie par les Incas : Ils arrivent à Pativirca : Description de cette ville : Ils arrivent à Guaura : Monuments des Incas : Ils arrivent à Chançay : Ils arrivent à Lima : Canaux construits du temps des Incas.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Suite du voyage des Astronomes.

LE 28, les Astronomes partirent de Lambayeque ; & après avoir passé la ville de Monsefu, qui en est éloignée de quatre ou cinq lieues, ils s'arrêterent près de la côte de la mer, à un endroit nommé Los-Lagunas, ou les Marais.

Le 29, ils passerent à gué la riviere Xequetepeque, à un quart de lieue de la ville de même nom, & le soir

ULLOA.
Chap. XI.
An. 1740.

ils arriverent à la ville de San-Pedro, qui est à vingt lieues de Lambayeque, & la derniere de cette jurisdiction.

Description de San-Pedro.

San-Pedro est composée d'environ cent trente maisons, ou baraques, habitées par cent vingt familles Indiennes, trente de blancs, ou Métifs, & douze de Mulâtres. Il y a un couvent d'Augustins, mais qui n'est ordinairement composé que de trois sujets, le Prieur, le Curé & son Vicaire. La riviere qui passe à San-Pedro est nommée Pacasmayo; & tout le territoire produit du grain & des fruits en abondance. Une grande partie de la route de Lambayeque à San-Pedro est sur le bord de la mer, mais à quelque distance, qui n'est pas toujours la même.

Ils arrivent à Chocope.

Le 30 de Novembre, ils traverserent la ville de Payjan, qui est la premiere qu'on trouve dans la jurisdiction de Truxillo; & le premier de Décembre, ils arriverent à celle de Chocope, éloignée de treize ou quatorze lieues de San-Pedro. Le pays voisin est arrosé par la riviere, nommée Chicama, qu'on distribue en canaux, & il produit en grande quantité des cannes de sucre, des raisins,

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

des fruits de diverſes eſpeces, Européens & Créoles, mais particuliérement du maïz, qui eſt le grain dont on fait le plus d'uſage dans toute la vallée. Depuis les bords de la riviere de Lambayeque juſqu'à celle dont nous parlons, on trouve des cannes de ſucre près de toutes celles qu'on rencontre; mais pour la bonté & pour la quantité les cannes de la Chicama ſont préférables à toutes les autres.

Deſcription de cette ville.

Chocope eſt compoſée de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix maiſons, couvertes de terre. Les habitants ſont au nombre de ſoixante ou ſoixante & dix familles, principalement d'Eſpagnols, avec quelques-unes des autres caſtes; mais il n'y en a que vingt ou vingt-cinq d'Indiens. L'Egliſe eſt bâtie de brique, grande, & ornée avec décence. On rapporte comme un événement remarquable qu'en 1726, il plut pendant quarante nuits continuellement, l'eau commençant à tomber réguliérement à quatre ou cinq heures du ſoir, & ceſſant à la même heure du matin; tout le reſte du jour étant très clair & très ſérein. Ce Phénomene ruina abſolument tou-

Ulloa. Chap. XI. An. 1740.

tes les maisons, & même l'Eglise de brique, dont il ne resta que quelques fragments de murs. Les habitants en furent d'autant plus étonnés, que durant tout ce temps, le vent du Sud continua à souffler comme à l'ordinaire, & même avec une si grande violence, qu'il enlevoit le sable quoique très mouillé. Il en arriva de même deux ans après pendant onze ou douze jours; mais la pluie ne fut pas aussi violente, ni aussi destructive que la précédente. Depuis ce temps on n'a rien remarqué de semblable; & l'on n'a pas de souvenir d'un pareil événement dans les années précédentes.

Ils arrivent à Truxillo.

Les Officiers Espagnols ne demeurerent à Chocope que le temps nécessaire pour faire reposer leurs mulets : ils continuerent ensuite leur voyage, & arriverent à Truxillo, qui en est éloigné de onze lieues. Cette ville fut bâtie en 1535 par Dom François Pizarre, dans la vallée de Chimo. La situation en est très agréable, quoique le terrein soit sableux, comme sont les environs de toutes les villes de la vallée. Elle est entourée d'un mur de brique; & par sa gran-

deur, elle mérite d'être mise au rang des villes de la troisieme classe. La mer est à une demi-lieue de cette ville ; & deux lieues plus au Nord, on trouve le port de Guanchaco, où se fait tout le commerce maritime. Les maisons sont d'une assez belle apparence : la plus grande partie sont de briques, décorées de balcons & de superbes portiques ; mais les autres ne sont que des baraques. On les fait toutes basses, à cause des fréquents tremblements de terre ; & il y en a peu qui aient un étage au dessus du raiz de chaussée. Le Corrégidor de tout le département y réside, ainsi que l'Evêque, & le Chapitre, composé de trois dignitaires, qui sont le Doyen, l'Archidiacre & le Grand-Chantre, avec quatre Chanoines & les Prébendaires. Il y a aussi un Bureau des revenus, dirigé par un Receveur & un Trésorier, dont un des deux réside à Lambayeque. Il y a des couvents de différents Ordres, un College de Jésuites, un Hôpital de Notre-Dame de Bethléem, & deux Monasteres de filles des ordres de Sainte-Claire & de Sainte-Thérese.

Les habitants sont composés d'Es-

Ulloa. Chap. XI. An. 1740.

pagnols, dont il y a plusieurs familles très riches & de distinction, d'Indiens, & de toutes les autres Castes : en général, ils sont tous polis, doux, & d'une conduite réguliere.

Température du climat.

Dans ce climat, la différence est très sensible entre l'hiver & l'été : le premier est excessivement froid & le dernier est accompagné de chaleurs insupportables. Toute la vallée est très fertile, & abonde en cannes de sucre, en maïz, en fruits, en légumes, en vergers, & en plans d'oliviers. La partie du pays voisine des montagnes produit beaucoup de froment, d'orge, & d'autres grains; ensorte que les habitants, non-seulement jouissent d'une grande quantité de provisions, mais qu'ils en transportent considérablement à Panama, particuliérement du bled & du sucre. Cette fertilité contribue beaucoup à l'embélissement du pays, la ville étant environnée d'agréables bosquets & d'allées d'arbres, qui en rendent l'abord charmant. Les jardins sont aussi très bien cultivés, & présentent l'aspect le plus riant ; ce qui, joint à un ciel sérein, est aussi agréable aux voyageurs qu'aux habitants.

Environ

Ulloa. Chap. XI. An. 1740.

Environ à une lieue de la ville est une riviere, dont les eaux sont conduites par différents canaux dans les diverses parties de ce pays délicieux. Les Astronomes la traverserent le 4 en sortant de Truxillo ; & le 5, après avoir passé Moche, ils arriverent à Biru, éloigné de dix lieues de Truxillo.

Description de Biru.

Biru est composé de cinquante maisons ou huttes, habitées par soixante & dix familles d'Espagnols, d'Indiens, de Mulâtres, & de Métifs. Environ une demi-lieue au Nord, on trouve un petit ruisseau, d'où l'on tire de l'eau par différentes tranchées pour arroser le terrein. Cette précaution rend les terres aussi fertiles que celles de Truxillo ; & l'on en peut dire de même de tous les établissements qu'on trouve en remontant la riviere. Les Européens en partirent le même jour, & continuerent leur voyage en côtoyant toujours le rivage, mais à quelque distance, sans s'en écarter de plus d'une lieue ou deux.

Le 6, ils firent halte dans un endroit désert, nommé Tambo-de-Chao, & se rendirent ensuite sur les bords de la riviere Santa : ils la traverse-

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

rent avec le ſecours des Chimbadores & entrerent dans la ville de même nom, qui en eſt éloignée d'environ un quart de lieue, & à quinze de Biru. Le chemin entre ces deux villes n'eſt preſque que des plaines de ſable qui paſſent entre les montagnes.

De la riviere Santa.

La riviere Santa, dans l'endroit où l'on a coutume de la traverſer, a près d'un quart de lieue de largeur, étant partagée en cinq canaux, qui coulent toute l'année avec beaucoup de rapidité. On la paſſe en tout temps à gué; & il y a des gens qui font leur métier de demeurer ſur le bord avec de grands chevaux accoutumés à vaincre le courant, qui eſt toujours très fort. Ce ſont eux qu'on nomme Chimbadores; & il faut qu'ils connoiſſent parfaitement le gué, pour guider les mulets chargés dans leur paſſage, autrement il ſeroit preſque impoſſible de traverſer cette riviere, dont les vagues changent ſouvent le lit. Les Chimbadores mêmes ne ſont pas toujours bien ſûrs, parce que le gué ayant changé de place dans quelqu'un des canaux, ils ſont quelquefois entraînés par le courant, & leur perte eſt inévitable. En hiver, il arrive ſouvent

que l'eau qui vient des montagnes enfle tellement la riviere, qu'elle cesse d'être guéable pendant plusieurs jours : alors les voyageurs sont obligés d'attendre que ces eaux soient écoulées, particuliérement quand ils ont avec eux des marchandises. Ceux qui vont sans bagage, remontent six ou huit lieues au dessus de la ville, & passent la riviere dans des balzas faits de callebasses; mais c'est toujours avec danger, d'autant que si le balza rencontre un courant trop rapide, il en est entraîné, & emporté jusque dans la mer.

Description de Santa Maria de la Parrilla.

La ville, nommée Santa-Maria-de-la-Parrilla, fut premierement bâtie sur le bord de la mer; mais elle en est actuellement environ à une demi-lieue. Elle étoit anciennement grande, peuplée, la résidence d'un Corrégidor, & avoit plusieurs couvents; mais ayant été pillée en 1685 par un aventurier Anglois, les habitants l'abandonnerent; & pour se mettre plus en sûreté, ils la transporterent où elle est à présent. Cette nouvelle ville n'a pas plus de trente maisons; les meilleures ne sont que des cabanes, & les autres de paille. Elles sont habi-

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

tées par cinquante pauvres familles, composées d'Indiens, de Mulâtres, & de Métifs.

La ville & le voisinage sont infestés d'une multitude prodigieuse de mosquittes. Leur nombre diminue quelquefois en certaines saisons, & quelquefois, mais très rarement, il n'en reste aucun; mais pour l'ordinaire on en est tourmenté pendant tout le cours de l'année. A Piura, & au dessus on n'est point incommodé de ce pernicieux insecte, excepté dans quelque villes voisines des rivieres; mais il n'y a aucun endroit où ils soient plus insupportables qu'à Santa.

Tambo ou hôtellerie bâtie par les Incas.

Les Astronomes partirent le 8 de cette ville, & arriverent à une plantation nommée Guaca-Tambo, qui en est éloignée de huit lieues, & auprès de laquelle ils trouverent le Tambo, ou Hôtellerie bâtie par les Incas pour l'usage des voyageurs. Il y a un apentis pour les mettre à couvert, & un ruisseau qui passe à côté.

Le 9 ils firent huit lieues, & arriverent à une autre plantation, connue sous le nom de Manchan; mais une lieue avant d'y arriver, ils passerent par un village, nommé Casma-

ULLOA. Chap. XI.

An. 1740.

la-Baxa, qui n'eſt compoſé que d'une Egliſe, & de dix ou douze maiſons. Entre ce village & Manchan on trouve un petit ruiſſeau. Ils partirent le 10 de Manchan, paſſerent des montagnes remplies de pierres qu'on appelle les Culebras, qui forment une route très incommode, particuliérement pour les litieres; & le lendemain ils arriverent à Guarmey à ſeize lieues de Manchan : ils firent encore trois lieues juſqu'à Paſcana, où il y a une pauſe, élevée pour ſervir de Tambo, ou Hôtellerie, & nommée Tambo de Culebras. La ville de Guarmey eſt petite & de peu d'importance, compoſée ſeulement de quarante maiſons, pareilles à celles dont nous avons déja parlé : elles ſont habitées par environ ſoixante & dix familles, dont il y en a très peu d'Eſpagnoles. Le Corrégidor a obtenu la permiſſion de demeurer toujours en cette ville, vraiſemblablement pour être à couvert de la plaie inſupportable des moſquittes de Santa, où il faiſoit anciennement ſa réſidence.

Ils arrivent à Pativirca.

Le 13, ils trouverent un endroit nommé Callejones, après avoir fait treize lieues par des plaines remplies

ULLOA.
Chap XI.

An. 1740.

de rocailles, & par des hauteurs assez escarpées. Ils en rencontrerent entr'autres une très dangereuse, nommée Salto-del-Frayle, ou le Saut-du-Moine. C'est un rocher très élevé, & presque perpendiculaire du côté de la mer. Cependant il n'y a pas d'autres chemins, quoiqu'on ne puisse voir le précipice sans trembler : Il semble même que les mulets en soient effrayés, par la précaution qu'ils prennent à assurer leurs pas. Le lendemain, ils arriverent à Guamanmayo, hameau à quelque distance de la riviere Barranca, & dépendant de la ville de Pativirca, environ à huit lieues de Callejones. Cette ville est la derniere de la Jurisdiction de Santa, ou de Guarmey.

Description de cette ville.

Pativirca n'est composé que de quarante ou cinquante maisons, avec un nombre proportionné d'habitants, entre lesquels il y a quelques familles d'Espagnols, & quelques Indiens. Près de la côte de la mer, qui est environ à trois quarts de lieue de Guamanmayo, on voit quelques gros murs de briques non cuites, qui sont les restes d'un ancien édifice Indien. La grandeur de ces ruines confirme

la tradition des naturels, qui disent que c'étoit le palais d'un de leurs Caciques ou Princes; & il est certain que la situation y convenoit parfaitement, puisqu'il y a d'un côté une campagne fertile & très agréable, & que de l'autre il jouissoit de la vue & de la fraîcheur de la mer.

Ils arrivent à Guaura.

Le 15, ils suivirent les bords de la riviere Barranca, qu'ils traverserent aisément, guidés par les Chimbadores. Il est vrai qu'elle étoit très basse, & partagée en trois branches; mais comme elle est remplie de pierres, le gué est toujours dangereux. Environ à une lieue, ils trouverent la ville de Barranca, où commence la Jurisdiction de Guaura. La ville est peuplée; & plusieurs des habitants sont Espagnols, quoiqu'il n'y ait pas plus de soixante, ou soixante & dix maisons. Le même jour, ils arriverent à Guaura, éloigné de neuf lieues de Guamanmayo.

Cette ville n'a qu'une rue, d'environ un quart de lieue de longueur, & contient cent cinquante ou deux cents maisons : quelques-unes sont bâties de briques, d'autres ne sont que des baraques; & l'on y voit aussi

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

quelques huttes d'Indiens. Il y a une Eglise paroissiale, & un couvent de Franciscains. Un peu plus loin, on trouve une plantation, qui s'étend environ à une lieue de part & d'autre du chemin, qui est très agréable dans toutes ses parties. Celle de l'Est, aussi loin que la vue se peut étendre, est couverte de cannes de sucre; & celle de l'Ouest est partagée en champs de bled, de maïz, & d'autres especes de grains. Cette abondance n'est pas bornée au voisinage de la ville, toute la vallée, qui est très grande présente un aspect aussi riant.

Dans la partie méridionale de la ville de Guaura est une grosse tour avec une porte, & au dessus une espece de redoute. Cette tour est élevée à la tête d'un pont de pierre, sous lequel coule la riviere de Guaura, qui passe si près de la ville, qu'elle baigne les fondements des maisons, mais sans leur causer aucun dommage, parce qu'elles sont bâties sur le roc. Au-delà de la riviere est un fauxbourg qui s'étend environ à une demi-lieue; mais les maisons ne sont pas contigues, & les boccages & les jardins qui les séparent font un nouvel

agrément pour les voyageurs. Le ciel y eſt ſerein, la température de l'air ſaine & réguliere, quoiqu'il y ait une différence ſenſible entre les ſaiſons; mais le froid de l'hiver, & les chaleurs de l'été ſont également ſupportables.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Monumens des Incas.

En continuant leur chemin après Guarmey, les Officiers trouverent beaucoup de reſtes des édifices des Incas. En quelques endroits, ils virent des murs de palais, en d'autres de larges foſſés, qui bordoient de grandes routes très ſpacieuſes, en d'autres des forterreſſes & des châteaux ſitués convenablement pour arrêter des incurſions d'ennemis. Un de ces derniers monuments ſe voit à deux ou trois lieues au Nord de Pativirca, aſſez près de la riviere. Ce ſont les ruines d'un fort, ſitué au ſommet d'une éminence, à une petite diſtance de la mer; mais il ne reſte que les veſtiges des murailles.

Ils paſſent à Chançay.

De Guaura, ils ſe rendirent à la ville de Chançay; & quoique la diſtance de l'une à l'autre ne paſſe que pour douze lieues, ils jugerent par la longueur du temps qu'ils y avoient employé qu'elle eſt au moins de qua-

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

torze. Cette ville composée d'environ trois cents maisons & huttes d'Indiens est très peuplée; & entr'autres habitants, il y a plusieurs familles d'Espagnols, dont quelques-unes sont d'un rang distingué. Outre l'Eglise paroissiale, il y a un couvent de Franciscains, & un hôpital entretenu particuliérement par les charités des habitants. Chançay est la capitale d'une Jurisdiction de même nom, quoiqu'elle dépende de Guaura. Le pays voisin est naturellement très fertile, & arrosé de toutes parts, au moyen des canaux, qui y conduisent les eaux de la riviere de Passamayo, qui coule environ à une lieue & demie au Sud de la ville. Tout ce canton est semé de maïz, pour engraisser des porcs, parce qu'on y fait un commerce considérable de ces animaux, & que c'est cet endroit qui en fournit la ville de Lima.

Le même jour qu'ils arriverent à Chançay, ils firent encore une lieue au-delà de la riviere Passamayo jusqu'au Tambo de même nom, situé au pied d'une montagne de sable très fatigante par sa longueur, par son escarpement, & par la difficulté d'y

marcher ; ce qui fait qu'on la passe ordinairement de nuit, parce que le terrein est alors moins fatigant.

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Ils arrivent à Lima.

Ils trouverent ensuite le Tambo des Incas ; & après avoir fait douze lieues depuis qu'ils étoient sortis de Chançai, ils eurent enfin la satisfaction d'entrer dans la ville de Lima.

Par la distance qu'ils remarquerent très exactement dans le cours de leur voyage, ils jugerent, que de Tumbez à Piura il y a soixante & deux lieues ; de Piura à Truxillo, quatre-vingt-neuf; & de Truxillo à Lima, cent treize ; ce qui fait en tout deux cents soixante & quatre lieues. La plus grande partie de ce long voyage se fait ordinairement de nuit, parce que tout le pays n'étant qu'un sable continuel, la réflexion des rayons du soleil est si violente, que les mulets seroient accablés par la chaleur, ainsi que par le manque d'eau, d'herbage, & d'autres fourrages. Aussi l'on reconnoît toute cette route, plutôt par les os des mulets, qui ont succombé sous le fardeau, que par leurs autres traces. Il en passe & repasse cependant continuellement durant tout le cours de l'année ; mais le vent es-

ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

face bientôt les empreintes de leurs pieds. Le pays est aussi tellement inculte, que lorsqu'on y découvre quelques herbes ou quelques arbrisseaux, on est assuré d'être dans le voisinage de quelques maisons. Elles sont toujours près des rivieres, dont l'humidité fertilise ces terreins arides, & fait pousser cette verdure, qu'on ne trouve pas dans les endroits inhabités, qui ne sont tels que par le manque d'eau, sans quoi les animaux ne peuvent subsister, ni la terre donner aucun produit.

Canaux construits du temps des Incas.

La distribution des eaux par le moyen des canaux, qui étendent les avantages qu'on tire des rivieres à des endroits qui en sont assez éloignés, doit son origine au soin, & à l'attention royale des Incas. Entr'autres preuves de leur zele pour rendre leurs sujets heureux, ils leur ont donné par ce secours les moyens de tirer de la terre tout ce qui étoit nécessaire pour leur procurer la subsistance, & l'agrément. Entre ces rivieres, il y en a plusieurs qui sont entiérement à sec, ou au moins très basses quand les eaux cessent de couler des montagnes; mais d'autres comme celles de Santa, de

Barranca, de Paſſamayo, &c. ſont toujours pleines, même dans la plus grande ſécheresse. ULLOA. Chap. XI. An. 1740.

Des ſaiſons dans ce pays.

Le temps où les eaux commencent à croître dans ces rivieres, eſt au commencement de Janvier ou de Février ; & elles continuent juſqu'au mois de Juin ; ce qui fait la ſaiſon de l'hiver dans les montagnes, au lieu qu'on jouit alors de l'été dans la vallée. La pluie tombe en abondance ſur les hauteurs, pendant que l'ardeur du ſoleil occaſionne une chaleur exceſſive ſur la côte, & qu'on n'y reſſent preſque aucun vent rafraîchiſſant. Depuis le mois de Juin l'eau commence à décroître ; & au mois de Novembre & de Décembre les rivieres ſont à leur état le plus bas, ou entiérement à ſec : c'eſt alors qu'on a l'hiver dans la vallée & l'été ſur les montagnes. Quoique la diſtance ſoit peu conſidérable, la température de l'air y eſt totalement différente.



CHAPITRE XII.

Situation de la ville de Lima : Hauteur des montagnes voisines : Grande place de Lima : Etendue de la ville : Fauxbourg San Lazaro : Des Bâtiments : Magnificence des Eglises : Des vases sacrés : Des Couvents : Des tours & des cloches : Fréquents tremblements de terre à Lima : Phénomenes qui les précedent : Tremblement de 1687. Tremblement de 1745. Inondation dont il est accompagné à Callao : Nombre d'habitants qui y périrent : Volcans qui vomissent des torrents d'eau : Fertilité des environs de Lima.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740. Situation de la ville de Lima.

LA ville de Lima, aussi nommée la ville des Rois, a été fondée, suivant Garcilasso, dans son Histoire des Incas, par Dom François Pizarre, le jour de la fête de l'Epiphanie en 1535. Quelques autres prétendent que la premiere pierre ne fut posée que le 18 de Janvier de la même année, ce qui paroît confirmé par l'acte

même de fondation, conservé jusqu'à présent dans les archives de cette ville. Elle est située dans la vallée spacieuse & agréable de Rimac, mot Indien, qui est le vrai nom de la ville, d'où les Espagnols par corruption ont tiré celui de Lima : mais le nom de Rimac s'est conservé pour celui de la vallée & de la riviere. Ce mot doit son origine au culte d'une idole à laquelle les Indiens naturels avoient coutume d'offrir des sacrifices, comme le firent aussi les Incas, quand ils eurent étendu leur empire jusqu'en cet endroit. On disoit qu'elle répondoit en ce lieu aux prieres que ses adorateurs lui adressoient ; & par honneur, ils lui donnerent le nom de Rimac, qui signifie, celui qui parle. Conformément à plusieurs observations que firent nos Astronomes, Lima est situé à 12 dégrés 2 minutes 31 secondes de latitude méridionale, & à 299 dégrés 27 minutes, près de 8 secondes de longitude, à compter du Pic de Teneriffe.

Hauteur des montagnes voisines.

La situation de cette ville est la plus avantageuse qu'on puisse imaginer, parce qu'étant au centre de cette grande vallée, elle la commande tou-

ULLOA.
Chap. XII.
An. 1740.

te. Du côté du nord, mais à une distance considérable, sont les Cordillieres ou chaîne des Andes, d'où quelques collines s'étendent dans la vallée : les plus proches de la ville sont celles de S. Christophe & d'Amancaes. La hauteur perpendiculaire de la premiere, suivant les mesures prises géométriquement par Dom Georges Juan & par M. de la Condamine en 1737 est de 134 toises, mais le pere Feuillée l'établit de 136 toises 1 pied, différence qui vient sans doute de ce que la base sur laquelle les uns & les autres ont établi leurs opérations, n'a pas été mesurée avec la même exactitude. La hauteur d'Amancaes est un peu moindre, & la situation de cette colline est environ à un quart de lieue de la ville.

Grande place de Lima.

La riviere qui porte le même nom que la vallée, baigne les murs de Lima, & on la passe aisément à gué, quand elle n'est point enflée par les torrents qui tombent des montagnes. Dans les autres temps, il seroit impossible de la passer ainsi, tant à cause de sa largeur, que par par rapport à la profondeur, & à la rapidité du courant. Pour rémédier à cet incon-

rénient, on y a élevé un pont de
pierre très large & très beau, avec
une porte à l'extrémité, dont l'archi-
tecture répond à la majesté de l'ou-
vrage. Cette porte donne entrée dans
la ville, & conduit à la grande place,
qui est fort étendue & très ornée.
Au centre, on voit une fontaine,
également remarquable par sa hau-
teur & par sa grandeur. Au milieu
est une statue de bronze, qui repré-
sente la renommée, avec quatre petits
bassins aux angles. L'eau jaillit de la
trompette de la statue, outre celle qui
sort des bouches de huit lions, dont
elle est environnée, ce qui contribue
beaucoup à la magnificence de tout
l'ouvrage. La partie orientale de la
place est terminée par la Cathédrale
& par le palais Archiepiscopal, plus
élevé que tous les autres bâtiments
de la ville. Les principaux fondements,
ainsi que les bases des colomnes &
des pilastres, & la façade tournée à
l'ouest sont de pierre de taille; le de-
dans ressemble à la Cathédrale de Se-
ville, mais celle de Lima n'est pas si
grande. L'extérieur est orné d'une su-
perbe façade ou frontispice, qui s'é-
leve entre deux tours majestueuses,

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

& au milieu eſt le grand portail. Autour regne une grande gallerie, avec une baluſtrade de bois, qui par la couleur ſemble être de bronze; & de diſtance en diſtance, il y a pluſieurs pyramides, qui augmentent beaucoup la magnificence de l'édifice. Au nord de la place eſt le palais du Viceroi, où l'on tient pluſieurs Cours de juſtice, ainſi que les bureaux des revenus, avec la priſon d'Etat. Ce bâtiment étoit autrefois auſſi remarquable par ſa grandeur que par la beauté de l'architecture: mais depuis l'affreux tremblement de terre que cette ville a éprouvé le 20 d'Octobre 1687, il n'eſt plus composé que de quelques appartements bas, avec une terraſſe, & c'eſt où le Viceroi fait ſa réſidence, de même que toute ſa famille.

Dans la partie occidentale, qui fait face à la Cathédrale, eſt la maiſon du Conſeil & la priſon de la ville: le côté méridional eſt occupé par des maiſons particulieres, qui n'ont qu'un étage, de même que les autres bâtiments, mais avec des façades de pierre, qui, par leur uniformité & par l'élégance des portiques, embelliſſent beaucoup cette place, dont

Ulloa. Chap. XII. An. 1740.

haque côté a quatre-vingt toiſes.

La ville a la forme d'un triangle, lont la baſe ou le plus grand côté ;'étend ſur les bords de la riviere. Sa longueur eſt de 1920 toiſes, qui ſont deux tiers de lieue. La plus grande largeur du nord au ſud, c'eſt-à-dire, depuis le pont juſqu'à l'angle oppoſé à la baſe eſt de 1080 toiſes, ou de deux cinquiémes de lieue. Elle eſt environnée d'un mur de brique, qui ſuffit pour l'uſage auquel il a été deſtiné, mais il n'a aucune régularité. Cet ouvrage fut commencé & fini par le Duc de la Palata en 1685. Il eſt flanqué de 34 baſtions, mais ſans plateforme ni embraſures; n'ayant été fait que pour enclorre la ville, & pour la mettre en état de ſoutenir les attaques imprévues des Indiens. La ville a ſept portes & trois poternes dans ſa circonférence.

Etendue de la ville.

De l'autre côté de la riviere, vis-à-vis de la ville eſt un fauxbourg, nommé San-Lazaro, qu'on a augmenté conſidérablement depuis quelques années. Toutes les rues de ce fauxbourg, de même que celles de la ville, ſont larges, paralleles, & ſe coupent à angles droits. Quelques-

Fauxbourg San Lazaro.

ULLOA.
Chap. XII.
An. 1740.

unes vont du nord au ſud, & les autres de l'eſt à l'oueſt, ce qui forme des quarrés de maiſons de ſoixante & quinze toiſes de front, qui eſt l'étendue ordinaire de tous les quarrés ou places dans ce pays, à l'exception de Quito, où ils ne ſont que de cinquante toiſes. Les rues ſont pavées, & il y coule des ruiſſeaux de l'eau qui vient d'une riviere un peu au-deſſus de la ville. Elle paſſe par des conduits voûtés, ce qui contribue beaucoup à la netteté de Lima, ſans qu'il en naiſſe aucun inconvénient.

Des Bâtiments.

Quoique la plus grande partie des maiſons ſoient baſſes, elles ſont cependant commodes, & ont en général une aſſés belle apparence. Elles ſont toutes de Baxareque ou de Quincha: mais il ſemble qu'elles ſoient conſtruites de matériaux plus ſolides, tant à cauſe de l'épaiſſeur des principales murailles, que par rapport à l'imitation des corniches. Pour les mettre mieux en état de ſoutenir les ſecouſſes des tremblements de terre, dont cette ville a éprouvé de terribles boulverſements, les principales parties ſont de bois, ajuſtés avec des mortoiſes dans les ſoliveaux du plancher, &

les poteaux qui servent pour les murs sont attachés en dehors & en dedans avec des canes sauvages, & des chagllas ou osiers, qui renferment totalement tout ce qui est en bois. Ces osiers sont enduits de terre glaise, blanchie par-dessus, & les façades sont peintes en façon de pierre de taille. On y ajoute des corniches & des portiques, qu'on peint également en couleur de pierre; ainsi tout le front des bâtiments en impose à la vue, & les étrangers croyent qu'ils sont construits avec les matériaux qu'on a seulement imités. Les toîts sont plats, & on n'y met des couvertures que ce qui est nécessaire pour garantir du vent, & pour intercepter les rayons du soleil. Les pieces de bois dont ces toîts sont formés, & qui en dedans sont décorés de moulures & d'autres ornements, sont aussi couverts de terre glaise, pour les garantir du soleil; & cette légere couverture suffit dans un pays où il n'y a jamais de pluie violente. Par cette construction, les maisons sont moins en danger que si elles étoient bâties de matériaux plus solides: tout l'édifice se prête aux mouvements qui lui sont

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

communiqués par les tremblements de terre, & les fondements étant liés avec les différentes parties du bâtiment suivent aussi les mêmes mouvements, ensorte qu'en souffrant le choc, elles peuvent bien être endommagées, mais il est difficile qu'elles soient renversées.

Les cannes sauvages, dont on se sert pour les parties intérieures des murs, ressemblent par la longueur & par la grosseur à celles que nous connoissons en Europe, mais elles n'ont aucune cavité. Le bois en est très solide, & ne pourit que difficilement. Le chagllas est aussi une espece d'arbrisseau sauvage qui croît dans les forêts, & sur les bords des rivieres : il est fort, & fléxible comme l'osier. C'est de ces matériaux que sont bâties toutes les villes dans la Vallée dont nous avons parlé.

A l'est & à l'ouest de la ville, hors des murs, il y a beaucoup de jardins fruitiers & de potagers : la plus grande partie des maisons ont aussi des jardins d'ornement, continuellement arrosés par les eaux que des canaux y conduisent.

Magnificence des Eglises.

Toutes les Eglises, tant celles des

couvents que les paroiſſes, ainſi que les chapelles, ſont grandes, conſtruites en pierre pour la plus grande partie, & embellies de peintures, & d'autres ornements de grand prix, particuliérement la Cathédrale, les Egliſes de S. Dominique, de S. François, de S. Auguſtin, des Peres de la Merci & des Jéſuites. Elles ſont décorées avec tant de magnificence qu'on ne peut en donner la deſcription, & qu'il faut les voir pour s'en former une idée. On eſt étonné de la pompe & des richeſſes de cette ville, particuliérement dans les fêtes ſolemnelles. Les autels, depuis le pied juſqu'aux bordures des tableaux ſont couverts d'argent maſſif, travaillé en diverſes ſortes d'ornements : les murs de ces Egliſes ſont auſſi couverts de velours, ou de tapiſſeries d'auſſi grand prix, avec de ſuperbes franges d'or ou d'argent, quoique ces étoffes ſoient d'une cherté exceſſive dans ce pays, & l'on met encore deſſus des pieces d'argenterie, qui repréſentent diverſes figures. Quand les yeux parcourent les piliers, les murs & les plafonds, ils ſont également éblouis par les objets les plus éclatants, qui ſe pré-

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

ſentent de toutes parts : on y remarque des candelabres d'argent maſſi de ſix ou ſept pieds de haut, qui forment deux rangs dans la nef de l'Egliſe; des tables relevées en boſſes du même métal, pour ſoutenir d'autres chandeliers plus petits, & dans ces intervales ſont placées des ſtatues d'anges ſur des pié-d'eſtaux : enfin tout l'intérieur de ces Egliſes eſt couvert d'argenterie, ou d'autres effets d'auſſi grande valeur; enſorte que le ſervice Divin eſt célébré avec une magnificence difficile à imaginer, & que même dans les jours ordinaires, les ornements, par la quantité & par la richeſſe, ſurpaſſent ceux qu'on expoſe avec oſtentation les jours les plus ſolemnels dans beaucoup de villes de l'Europe.

Des vaſes ſacrés.

Si l'on a peine à concevoir l'immenſité des richeſſes répandues dans l'intérieur des Egliſes, comment l'imagination pourra-t-elle ſe repréſenter ce qui ſert immédiatement au ſervice Divin, comme les vaſes ſacrés, les calices & les oſtenſoires ou expoſitions, dont la ſplendeur fait naître une eſpece d'émulation entre les différentes Egliſes. Dans toutes ces pieces,

l'or

l'or eſt couvert de tant de pierres précieuſes que les yeux ont peine à en ſoutenir l'éclat. Les étoffes d'or & d'argent pour les habillements ſacerdotaux & pour les autres ornements, ſont toujours les plus riches & les plus cheres de celles qu'on enregiſtre dans les vaiſſeaux, & il en eſt de même des franges & des dentelles. En général ce qui ſert à orner les Egliſes, eſt dans chaque eſpece ce qu'on peut trouver de plus grand prix & de plus précieux.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

Des Couvents.

Les principaux couvents ſont grands, avec les appartements en bon air, & bien diſtribués. Quelques parties, comme les murs extérieurs qui les environnent ſont de briques non cuites, mais les bâtiments en eux-mêmes ſont de quinchas ou de baxareques. Pluſieurs Egliſes ſont voûtées en briques, d'autres ſeulement en quinchas; mais la beauté de l'architecture empêche de faire attention aux matériaux qui les compoſent. Les frontiſpices & les principales portes ont l'apparence la plus majeſtueuſe: les colomnes, les friſes, les ſtatues & les corniches ſont de bois très bien ſculptées, & elles imitent ſi bien la couleur de la pierre,

Ulloa. Chap. XII An. 1740.

qu'il faut les toucher pour en connoître la matiere. Cette ingénieuse imitation n'eſt pas l'effet de l'épargne, mais c'eſt pour les garantir le plus qu'il eſt poſſible des terribles dévaſtations occaſionnées par les tremblements de terre, qui empêchent d'employer des matériaux plus ſolides & plus peſants.

Des tours ou clochers.

Les Egliſes ſont décorées de petites coupoles très agréables, & quoiqu'elles ſoient toutes de bois, on ne peut les diſtinguer à la vue, des ouvrages en pierre. Les tours ſont de pierre depuis les fondements juſqu'à la hauteur de dix ou douze pieds: enſuite on les fait en brique juſqu'à la voûte de l'Egliſe; le reſte eſt de bois peint en couleur de pierre de taille, & elles ſont terminées par une ſtatue convenable au nom que porte l'Egliſe. On peut juger à peu près de la hauteur de ces tours par celle de Saint Dominique qu'on a trouvé en la meſurant géométriquement entre vingt-cinq & trente toiſes, ce qu'on regardera comme bas, en comparaiſon de la grandeur des bâtiments; mais on ne peut les élever davantage, tant par rapport aux tremblements de terre, que pour les mettre en état

de ſupporter les cloches, qui par le poids & le nombre l'emportent ſur celles d'Eſpagne, & dont le ſon produit une harmonie très agréable.

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

Tous les couvents ſont fournis d'eau aux dépens de la ville, non de celle des ruiſſeaux, qui coulent, comme nous l'avons remarqué, par des conduits voûtés, mais de celle qui vient d'une ſource par le moyen de différents tuyaux. Auſſi tous les couvents d'hommes & de filles ſont obligés d'entretenir une fontaine dans la rue, pour l'uſage des pauvres gens qui ne peuvent avoir d'eau dans leurs maiſons.

Fréquents tremblements de terre à Lima.

Un des plus terribles déſaſtres auquel on eſt expoſé à Lima eſt celui des tremblements de terre; ce pays y eſt ſi ſujet, que les habitants ſont dans une crainte continuelle d'être enſevelis ſous les ruines de leurs maiſons tant ils ſont fréquents & violents. Ces affreux ébranlements de la nature n'ont aucune régularité, ni pour la longueur du temps, ni pour la violence : mais il n'y a jamais aſſés d'intervale de l'un à l'autre pour qu'on ait le temps d'en oublier les effets. Il ſe paſſe rarement un mois ſans qu'on

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

en reſſente quelque ſecouſſe, mais trop peu forte pour ruiner les maiſons, & ces horribles bouleverſements ſont quelquefois près d'un ſiécle ſans ſe répéter.

Phénomenes qui les précédent.

Quelques ſubits que ſoient ces tremblements, ils ont toujours quelque ſigne qui les précede : un des principaux eſt un bruit ou murmure dans les entrailles de la terre, environ une minute avant le choc ; il ne continue pas dans le même endroit où l'on commence à l'entendre, mais il court d'un lieu à l'autre & s'étend ſous le terrein. Il eſt ſuivi des heurlements effrayants des chiens, qui ſemblent connoître les premiers le danger qui s'approche. Les bêtes de charge qui ſont dans les rues s'arrêtent, & par un inſtinct naturel écartent leurs jambes, comme pour ſe tenir plus fermes, & être moins expoſées à tomber. Les habitants effrayés par ces préſages, fuyent de leurs maiſons dans les rues avec tant de précipitation que ſi cette calamité arrive la nuit ils ſe ſauvent entiérement nuds, la crainte & la préſence du danger leur faiſant oublier toutes les regles de la modeſtie. On voit alors tant de

figures singulieres dans les rues de la ville, qu'il feroit difficile (dit l'Auteur Espagnol) de tenir son sérieux, si l'on n'étoit soi-même occupé d'autres objets dans ces terribles instants. Ce concours subit est accompagné des pleurs des enfants qu'on a enlevé de leurs lits, & des lamentations des femmes, qui en invoquant les saints avec des cris perçants, augmentent encore la frayeur publique & la confusion générale. Les hommes mêmes sont trop fortement affectés, pour ne pas faire paroître leur terreur, & toute la ville n'est qu'un théatre affreux de consternation & d'horreur. Cet effroi universel n'est pas terminé par les premieres secousses, & personne n'ose retourner dans sa maison, crainte qu'elles ne se renouvellent; en effet il arrive souvent qu'elles tombent par de nouveaux chocs, après avoir été ébranlées & affoiblies par les premiers.

Tremblement de 1687.

Un des plus affreux bouleversements de la nature que cette ville ait soufferts, arriva le 20 d'Octobre 1687. Il commença à quatre heures du matin, & fut accompagné de la destruction de plusieurs édifices publics, &

ULLOA.
Chap. XII.
An. 1740.

de beaucoup de maiſons, où il périt un grand nombre d'habitants : mais ce n'étoit pour ainſi dire qu'un eſſai de ce qui alloit ſuivre, & comme un avertiſſement pour garantir la plus grande partie de ceux qui reſtoient, d'être enſevelis ſous les ruines de la ville. Le choc recommença à ſix heures, avec des mouvements ſi impétueux, que tout ce qui avoit réſiſté au premier tomba alors en ruines. Les habitants s'eſtimerent très heureux de n'être que les ſpectateurs de la dévaſtation générale qu'ils virent des rues & des places, où ils avoient d'abord pris la fuite au premier ébranlement. Dans cette ſeconde ſecouſſe, la mer ſe retira conſidérablement, revint enſuite avec fureur, & les vagues élevées comme des montagnes engloutirent Callao, ainſi que tous les cantons voiſins, dont les habitants périrent ſous les eaux.

Tremblement de 1746.

Un autre tremblement de terre encore plus terrible arriva le 28 d'Octobre 1746, à dix heures & demie du ſoir, cinq heures trois quarts après que la lune fut entrée dans ſon plein. Les ſecouſſes commencerent avec tant

de violence, qu'en moins de trois minutes tous, ou presque tous les bâtiments grands & petits de la ville furent renversés, & ensevelirent sous leurs ruines ceux des malheureux habitants qui ne s'étoient pas retirés avec assés de diligence dans les rues & dans les places, qui sont les seuls aziles où l'on puisse avoir recours pendant ces affreuses convulsions de la nature. Les horribles effets de ce premier chôc cesserent bien-tôt, mais le calme fut de peu de durée : les secousses recommencerent, & furent si souvent répétées, que les habitants, suivant la relation qu'ils en envoyerent, en compterent deux cents dans les premieres vingt-quatre heures, & que jusqu'au 24 de Février de l'année suivante, datte de cette relation, on en observa quatre cents cinquante, dont quelques-uns, quoique plus courts que le premier, se firent sentir avec autant de violence.

Inondation dont il est accompagné à Callao.

A la même heure, le fort de Callao tomba également en ruines, mais ce que les bâtiments souffrirent du tremblement de terre malgré sa violence, ne fut pas comparable à la terrible catastrophe qui suivit l'ébranlement :

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

la mer, comme il arrive ordinairement, se retira à une grande distance; revint bien-tôt en montagnes de vagues, d'où s'élevoit une épaisse fumée, occasionnée par la violence de l'agitation, & couvrit des eaux de l'océan, Callao & tout le pays contigu. Tel fut l'effet du premier choc, mais la mer se retirant de nouveau à une plus grande distance que la premiere fois, s'élança en revenant avec une impétuosité encore plus terrible, couvrit les murs & les autres bâtiments de la place; tout ce qui avoit échapé à sa premiere invasion, fut renversé & détruit totalement par la fureur des eaux irritées, qui ne laisserent qu'un fragment des murs du fort de Sainte-Croix, comme un vestige de cette horrible dévastation. Il y avoit alors dans le port vingt-trois vaisseaux ou bâtiments grands & petits; dix-neuf furent coulés à fond en un instant, & les quatre autres, du nombre desquels étoit une frégate, nommée S. Firmin, furent emportés par la force des vagues, très avant dans le pays.

Nombre d'habitants qui y périrent.

Cette terrible inondation s'étendit aux autres ports de la côte, tels que

Cavallas & Guanape : les villes de Chançay, Guaura, la vallée de Barranca, Supe & Pativilca, éprouverent le même ſort que Lima. Le nombre de ceux qui périrent ſous les ruines de cette capitale avant le 31 du même mois d'Octobre, & dont on trouva les corps, monta à treize cents perſonnes, outre les eſtropiés & les bleſſés, dont pluſieurs moururent enſuite après avoir ſouffert des tourments horribles. A Callao, où le nombre des habitants montoit à environ quatre mille, il n'en échapa que deux cents, dont vingt-deux durent la vie au fragment de mur qui reſta ſur pied.

Volcans qui vomiſſent des torrents d'eau.

Suivant ce qu'on apprit à Lima quelque temps après ce déſaſtre, dans la province nommée Lucanas, il y eut la même nuit une éruption d'un volcan, d'où il ſortit une quantité d'eau ſi prodigieuſe que tout le pays en fut inondé ; & près de Patas, dans la montagne nommée *Converſiones de Caxamarquilla*, trois autres volcans répandirent auſſi une quantité étonnante d'eau.

Quelques jours avant ce déplorable événement, on entendit à Lima

ULLOA. Chap. XII. An. 1740.

des bruits souterreins, qui ressembloient quelquefois au mugissement des bœufs, & d'autrefois à des décharges d'artillerie. Depuis le tremblement de terre, on les a encore entendus dans le silence de la nuit, preuve convaincante que la matiere inflammable n'est pas totalement épuisée, & que les causes des secousses ne sont pas détruites.

Fertilité des environs de Lima.

En conséquence de ces terribles dévastations, & de ce qu'il ne pleut jamais, ou très rarement dans le pays, on pourroit conclure naturellement qu'il doit être stérile; mais l'expérience prouve le contraire. Lima jouit de la plus abondante fertilité; le terrein produit toutes sortes de grains, une variété prodigieuse de fruits. L'art & l'industrie suppléent à l'humidité que les nuages refusent de donner, & rendent la terre fertile, malgré la sécheresse continuelle.

CHAPITRE XIII.

Grand avantage des canaux au Pérou: Suites funestes des tremblements de terre pour la fertilité du pays : Forêts d'Oliviers: les fruits y durent toute l'année : Vignes qui rapportent sans culture : Qualités du terroir : Preuves que la mer s'est retirée de son ancien lit : Des fontaines dans ce pays : Du fumier nommé Guano : Beauté des paysages aux environs de Lima : Restes d'une ancienne ville des Incas : Danger de fonder des maisons dans ce pays : Précautions pour garantir Lima des invasions des Anglois.

ULLOA. Ch. XIII.

An. 1740.

Grand avantage des canaux au Pérou.

NOUS avons déja remarqué qu'un des principaux soins des Incas étoit de faire couper des tranchées, ou petits canaux, de la maniere la plus avantageuse, pour distribuer l'eau des rivieres, de façon à humecter les différentes parties de leurs Etats, & à rendre de vastes campagnes propres à rapporter des grains.

ULLOA. Ch. XIII.

An. 1740.

Les Eſpagnols voyant ſous leurs yeux ces ouvrages ſi utiles, ont eu ſoin de les entretenir, & par ce moyen on arroſe des champs ſpacieux de froment & d'orge, de grandes prairies, des plantations de cannes de ſucre & d'oliviers, des vergers & des jardins de toutes ſortes, qui rapportent dans la plus grande abondance. A Quito, les fruits n'ont point de ſaiſon déterminée, au lieu qu'à Lima, les campagnes produiſent les moiſſons, & les arbres perdent leurs feuilles ſuivant le cours ordinaire de la nature : mais il faut remarquer que dans les pays chauds, quoique les feuilles perdent la vivacité de leur couleur, elles ne tombent que lorſqu'elles ſont chaſſées par de nouvelles. Les fleurs ont auſſi leur temps, qui eſt ſuivi de celui des fruits, & ce pays reſſemble à cet égard aux zones tempérées, tant pour le produit & les ſaiſons du bled, des fleurs & des fruits, que par la différence de l'hiver & de l'Eté.

Suites funeſtes des tremblements de terre pour la fertilité du pays.

Avant le tremblement de terre de 1687, où cette ville ſouffrit un ſi horrible déſaſtre, les moiſſons de froment & d'orge ſuffiſoient pour four-

nir aux besoins du pays, sans qu'on fût obligé d'y en apporter d'ailleurs, particuliérement pour le froment: mais ce bouleversement de la nature a tellement alteré le terroir, que le bled se pourrit aussi-tôt qu'il est semé, ce qui est causé vraisemblablement par des nuages d'exhalaisons sulphureuses qui s'élevent des entrailles de la terre, & par la quantité prodigieuse de particules de nitre qui se sont répandues de toutes parts. Cet événement a obligé les propriétaires des campagnes de les employer à d'autres usages; ils en ont mis beaucoup en champs de Luzerne, en plantations de cannes de sucre, & en autres especes de végétaux, parce qu'on a éprouvé qu'ils n'étoient pas sujets aux mêmes inconvénients. Après quarante années de cette stérilité de grains, les laboureurs ont remarqué que le terroir s'amélioroit, & qu'il se disposoit à reprendre son premier état de fertilité. On a fait sur le froment quelques épreuves qui ont eu assez de succès, & l'on a vu peu à peu que le grain venoit comme avant le tremblement de terre. Cependant, soit à cause des autres plantes qu'on a cul-

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

tivées, ou ſoit que les laboureurs ne s'y ſoient pas employés avec la même ardeur, il eſt certain qu'on n'a pas eu autant de bled qu'on en recueilloit avant. On peut croire auſſi que le dernier événement a encore eu des effets pernicieux ſur le terrein, mais depuis qu'on a établi un commerce de grains avec le Chili, on a été moins ſenſible à ce dérangement. Dans le voiſinage de Lima, on ſeme particuliérement de la luzerne : la conſommation en eſt plus conſidérable dans ce pays qu'en tout autre ; & c'eſt la nourriture ordinaire des animaux, particuliérement des mulets & des chevaux, dont le nombre eſt prodigieux.

Les autres parties du pays ſont occupées par les diverſes plantations, dont nous avons parlé : il y a beaucoup de cannes qui produiſent une eſpece de ſucre excellente. Toutes ces campagnes & ces plantations ſont cultivées par des eſclaves Négres, qu'on achete pour cet uſage, & il en eſt de même dans les autres parties de la vallée, où les terres ſont en rapport.

Les plantations d'oliviers reſſemblent à d'épaiſſes forêts, tant par la hauteur & l'étendue des arbres, que

par la grandeur & la force des feuilles, en quoi ils l'emportent ſur tous ceux d'Eſpagne, & comme on ne les taille jamais, leurs branches deviennent tellement entrelacées que la lumiere ne peut pénétrer au travers. Ils n'ont jamais beſoin d'être labourés, & la ſeule culture qu'ils demandent eſt de nétoyer les trous qu'on fait aux pieds pour recevoir l'eau, d'entretenir les canaux qui la conduiſent, & de couper d'eſpace en eſpace les rejettons pour ſe faire des paſſages, qui ſervent à aller cueillir le fruit. Avec des ſoins auſſi légers, les habitants recueillent une grande quantité d'excellentes olives; ils les mettent ſous le preſſoir pour en faire de l'huile, ou les font mariner, à quoi elles ſont très propres par leur beauté, leur groſſeur & leur parfum. L'huile de ce pays eſt de beaucoup préférable à celle d'Eſpagne.

La campagne contigue à la ville eſt couverte de jardins, qui produiſent toutes ſortes d'herbages & de fruits comme en Eſpagne, auſſi beaux & auſſi bons que ceux d'Europe, outre ceux qui ſont particuliers à l'Amérique. Ils y viennent dans la

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

plus grande perfection, & il n'y a aucune partie du Pérou qui puisse être comparée au voisinage de Lima, où toute la terre est couverte de fruits & de végétaux propres à la nourriture de l'homme.

Les fruits y durent toute l'année.

Ce pays jouit encore d'un avantage particulier : c'est que pour l'abondance & pour la fraîcheur des fruits, il semble qu'on soit toujours en Eté durant toute l'année, parce que les saisons se succedant alternativement dans la vallée & sur les montagnes : lorsque le temps des fruits est passé dans un endroit, c'est alors qu'il commence dans un autre. Comme Lima n'est éloigné des montagnes que de vingt-cinq ou trente lieues ; on y apporte réguliérement des fruits, & il y en a toujours de toute espece, excepté des raisins, des melons, des melons d'eau, & quelques autres en petit nombre, qui ont besoin d'un climat chaud, & qui ne peuvent bien mûrir dans les montagnes.

Vignes qui rapportent sans culture.

Les raisins à Lima sont de diverses especes ; ceux qu'on appelle d'Italie, sont très gros & très délicieux : les vignes s'étendent à la surface de la terre, qui est très propre à les soutenir,

parce qu'elle eſt ou pierreuſe, ou pleine de ſable. On ſe contente de tailler ces vignes, & de leur fournir de l'eau en temps convenable; & elles viennent très bien ſans autre culture.

On ne donne pas plus de ſoin à celles dont on tire du vin : à Ica, Piſco, & Naſca, & dans les autres endroits où on les deſtine à cet uſage, on les forme ſeulement en ſeps. On ne fait pas de vin de celles qui croiſſent près de Lima; mais on en conſerve les raiſins, dont la vente eſt conſidérable.

Qualités du terroir.

Le terroir des environs de Lima eſt rempli de pierres à feu, ou de cailloux en ſi grand nombre, que de même qu'en d'autres endroits le ſol eſt entiérement de ſable, de roc ou de terre; aux environs de Lima il eſt totalement de ces ſortes de pierres; ce qui eſt très incommode pour les voyageurs, ſoit à pied, ſoit à cheval. Les terres labourables ont une eſpéce de croute de terre d'un pied ou deux d'épaiſſeur, & le deſſous eſt de mêmes pierres. Cette circonſtance, jointe à la reſſemblance de ce terrein avec celui des déſerts voiſins, & avec

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

le fond de la mer, fait juger que tout cèt eſpace a été anciennement couvert des eaux de l'Océan, à la diſtance de trois ou quatre lieues & même plus loin des bornes actuelles de la mer. On fait particuliérement cette remarque dans une baye, environ cinq lieues au Nord de Callao, nommée Marquès, où il y a tout lieu de croire que, ſans remonter beaucoup d'années, la mer couvroit environ une demi-lieue de ce qui eſt actuellement terre-ferme, dans la longueur d'une lieue & demie ſur la Côte.

Preuves que la mer s'eſt retirée de ſon ancien lit.

Dans la partie la plus intérieure de cette baye, les rochers ſont percés & polis, comme ceux qui ſont continuellement frappés par les vagues, ce qui prouve que la mer y a formé la large cavité qu'on y remarque, & que par ſes chocs continuels elle en a détaché les maſſes énormes qu'on trouve ſur le terrein. On peut donc conclure naturellement qu'il en eſt arrivé de même dans les campagnes contigues à Lima, & que les terreins où l'on ne trouve que des pierres ſemblables à celles du fond de la mer adjacente, ont été anciennement couverts par les eaux.

Des fontaines dans ce pays.

Une autre ſingularité de ce pays aride, eſt l'abondance étonnante des fontaines : on y trouve par-tout de l'eau ſans beaucoup de travail, en creuſant ſeulement quatre ou cinq pieds. On peut en aſſigner deux cauſes : l'une, c'eſt que la terre étant très ſpongieuſe de ſa nature, l'eau de la mer s'y inſinue à une grande diſtance, & eſt filtrée en paſſant par ſes pores : L'autre c'eſt qu'une grande quantité de torrents, après être tombés des montagnes s'étendent dans ces plaines, & continuent leur cours par des canaux ſouterreins, ce qui eſt d'autant plus probable, que cette qualité pierreuſe du terrein ne s'étend pas à une grande profondeur, & que le deſſous eſt très ſerré & compacte : par conſéquent l'eau ſe porte d'elle-même dans les parties les plus ſpongieuſes, où ſont toutes ces pierres, & elle y continue ſon cours, en laiſſant la ſurface à ſec.

L'abondance de ces eaux ſouterreines eſt très avantageuſe à la fertilité du pays, particuliérement pour les groſſes plantes, dont les racines ont beaucoup de profondeur, C'eſt un effet de la bienfaiſance du ſage auteur

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

de la nature, qui pour remédier à la ſtérilité où ſeroit tout ce pays, par le manque d'eau, lui en envoye des montagnes, ſoit par les rivieres découvertes, ſoit par les canaux ſouterreins.

Du fumier nommé Guano.

Les terres de la juriſdiction de Chançai, de même que celles des autres parties de la côte du Pérou ſont fumées de la fiente de certains oiſeaux de mer, qui s'y répandent en une quantité prodigieuſe. On les nomme Guanaès, & leur fiente s'appelle Guano, mot indien, qui ſignifie toute ſorte d'excrémens: ces oiſeaux, après avoir employé tout le jour à chercher leur nourriture dans la mer, viennent ſe repoſer la nuit dans les Iſles voiſines de la côte, en ſi grand nombre que le terrein en eſt entiérement couvert. Ils y laiſſent de leur fiente à proportion, la chaleur du ſoleil la deſſéche comme une croute, & il en ſurvient tous les jours de nouvelle, en ſorte que malgré la quantité de ce qu'on enleve, elle n'eſt jamais épuiſée. Quelques-uns croient que ce Guano n'eſt autre choſe que la terre même de ces Iſles, qui a la propriété d'exciter une fermentation dans le

ſol avec lequel elle eſt mêlée. Cette opinion eſt fondée ſur la quantité prodigieuſe qu'on en enleve tous les ans, & ſur les expériences qu'on a faites en creuſant, & en perçant le terrein, ce qui a fait connoître que juſqu'à une certaine profondeur, on lui trouvoit la même qualité qu'à la ſuperficie, d'où l'on a conclu que cette terre avoit naturellement la qualité échauffante de la fiente ou du Guano. Ce ſentiment ſeroit probable ſi la vûe & l'odeur ne prouvoient que ce même terrein eſt formé de ces excréments. Quoiqu'il en ſoit c'eſt le fumier qu'on employe dans les champs ſemés de Maïz, & en les arroſant convenablement, on l'a trouvé très propre à fertiliſer le terrein; on en met un peu à chaque tige, & on lui donne auſſi-tôt de l'eau. On s'en ſert auſſi pour les champs d'autres grains, excepté pour l'orge & pour le froment, ce qui en employe tous les ans une très grande quantité.

Beauté des payſages aux environs de Lima.

Outre les vergers, les champs & les jardins, dont ce pays eſt agréablement varié, il y a d'autres parties, où la nature fournit d'elle-même les plus beaux payſages pour les habi-

ULLOA. Ch. XIII An. 1740.

tans, & des pâturages excellents pour les bestiaux. On remarque particuliérement les hauteurs de saint Christophe & d'Amancaès, dont la verdure perpétuelle, diversifiée au printemps par l'émail des fleurs, semble inviter les habitans à venir jouir de plus près des beautés qu'elles présentent de loin à leur vûe. On trouve le même agrément dans les endroits qui sont jusqu'à six ou huit lieues de la ville, & plusieurs familles s'y retirent pour changer d'air, & pour se livrer aux amusements champêtres. La hauteur d'Amancaès tire son nom d'une fleur qui y croît en abondance: elle est de couleur jaune, de la forme de la Campanille, avec quatre feuilles en pointes. La couleur est extrêmement brillante, & c'est en quoi consiste la beauté de cette fleur, qui ne rend aucune odeur.

Restes d'une ancienne ville des Incas.

Les seuls monuments de l'antiquité qu'on trouve aux environs de Lima, sont les Guacas, ou sépulchres des Indiens, & quelques murs qu'on rencontre fréquemment des deux côtés des chemins dans tout le pays. A trois lieues au Nord-Est de Lima, dans une vallée, nommée Guachipa on

voit auſſi les murs d'une grande ville. Voici la deſcription que le Marquis de Valde-Lyrios, homme doué de beaucoup de talents en a donné à nos auteurs. Les rues ſont très étroites : les murs des maiſons ne ſont que de terre, & les maiſons, ſemblables à tous les bâtiments du même temps n'ont point de toit, & ſont compoſées de trois petites pieces quarrées. Les portes ſur la rue ſont en général plus baſſes que la taille ordinaire d'un homme, & la hauteur des murs n'eſt gueres que de neuf pieds. Entre toutes les maiſons qui compoſent cette grande ville, ſituée au pied d'une montagne, il y en a une dont les murs ſurpaſſent ceux de toutes les autres, ce qui fait conjecturer qu'elle étoit la demeure du Cacique ou Prince, mais elle eſt tellement ruinée qu'il eſt impoſſible d'en bien juger. Les habitants de la vallée, où l'on trouve des campagnes fertiles arroſées par la riviere Rimac, & qui ne ſont pas éloignés de ces ruines, les appellent le vieux Caxamarca, mais on n'a pu découvrir ſi cette ville portoit réellement ce nom dans le temps du paganiſme. On n'en trouve

ULLOA. Ch. XIII. An. 1740.

aucun mémoire ni aucune tradition, & il n'en eſt point parlé dans les hiſtoires de ce royaume écrites par Garcilaſſo, & par Herrera, enſorte que tout ce qu'on en peut dire eſt que l'epithéte vieux, eſt uniquement pour la diſtinguer de la ville actuelle de Caxamarca.

Une particularité ſurprenante des murs de cette ville, & de tous les autres de la vallée voiſine, eſt qu'étant bâtis ſur la ſurface de la terre, ſans aucuns fondements, ils ont ſoufferts les violents tremblements de terre qui ont renverſé Lima & d'autres grandes villes conſtruites à l'Eſpagnole. Les villes indiennes n'ont reçu d'autre domage que celui qui eſt ordinaire à toutes les villes abandonnées, ou celui qui y a été cauſé par les conducteurs qui en font un lieu de repos pour les beſtiaux qu'ils menent à Lima.

Danger de fonder des maiſons dans ce pays.

On peut juger par la conſtruction de ces maiſons que les naturels, inſtruits par une longue expérience, ont reconnu que dans les endroits ſujets aux tremblements de terre, on ne devoit pas faire de fondations pour affermir les murailles. On ſait

par

par tradition que les Indiens nouvellement ſoumis virent que les Eſpagnols creuſoient des fondements, pour faire des bâtiments élevés, ils s'en mocquerent & leur dirent, qu'ils creuſoient leurs propres ſépulchres, en leur faiſant entendre que les tremblements de terre les enſeveliroient ſous les ruines de leurs maiſons. C'eſt une triſte preuve de l'orgueil & de l'opiniâtreté, qu'ayant devant les yeux l'exemple prudent des Indiens, & la ruine totale de leur propre ville, renverſée quatre fois en moins de deux cents ans, ils ſe ſoient toujours livrés à la paſſion deſtructive d'avoir des bâtiments élevés & élégants, qui exigent néceſſairement des murs épais & élevés, auxquels il faut des fondements proportionnés à la grandeur de l'édifice, & au poids qu'ils doivent ſupporter.

ULLOA. Ch. XIII.

An. 1741.

Précautions pour garentir Lima des incurſions des Anglois.

Pendant que nos officiers furent à Lima, ils s'attacherent continuellement à mettre le pays dans le meilleur état de défenſe poſſible, s'il arrivoit que l'Eſcadre Angloiſe, commandée par le Contre-Amiral Anſon, qu'on attendoit dans la mer du Sud,

ULLOA. CH. XIII.

An. 1741.

formât quelque entreprife, afin de la rendre infructueufe.

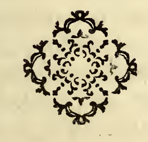
En même-temps on envoya quatre vaiffeaux de guerre, pour croifer fur la côte du Chili, & pour vifiter l'Ifle de Juan Fernandez (*) afin d'attaquer l'Efcadre Angloife, auffi-tôt qu'elle paroîtroit dans la mer du Sud. Après avoir croifé un temps affez confidérable, ces vaiffeaux revinrent à Callao, fans avoir eu connoiffance qu'aucun bâtiment étranger eût paffé dans ces mers. Le temps de l'hiver approchoit, & l'on jugea qu'il étoit abfolument impoffible que dans cette faifon les Anglois doublaffent le Cap Horn, ce qui détermina nos Officiers à retourner à Quito, où ils arriverent le 5 de Septembre 1741, & s'occuperent auffitôt à terminer leurs opérations pour mefurer l'arc du Méridien.

(*) Les Efpagnols quitterent cette ifle peu de jours avant l'arrivée du Contre-Amiral Anfon, ce qui l'empêcha de tomber entre leurs mains avec tous fes gens, qui étoient tellement incommodés du fcorbut, qu'il leur auroit été impoffible de faire aucune réfiftance : c'eft ce qu'on verra plus en détail dans l'extrait du voyage d'Anfon qu'on trouve à la fin de ce volume, & au commencement du fuivant.

Ils n'avoient pas encore fini leur travail, quand il arriva un exprès de Quito, qui leur apprit que les Anglois avoient fait plusieurs riches prises dans la mer du Sud, & qu'ils avoient aussi saccagé la ville de Payta. Sur cette nouvelle Dom Ulloa & Dom Georges Juan retournerent aussi-tôt à Lima, où on leur donna le commandement des deux frégates qu'on mit hors, pour croiser sur la côte du Chili.

ULLOA. Ch. XIII.

An. 1741.



CHAPITRE XIV.

Dom Ulloa & Dom Georges Juan vont à Juan-Fernandez : Fertilité du Chili : Commerce des Espagnols avec les Indiens d'Arauco : Funestes effets du vin qu'on vendoit à ces Indiens : Comment ils font la guerre aux Espagnols : Massacre qu'ils font des Européens : comment on fait la paix avee eux : Forme des Congrès : Présens réciproques : Renouvellement du commerce : Habillement de ces Indiens : Arrivée de plusieurs bâtiments Européens. Les Astronômes Espagnols finissent leurs observations : Leur départ de Callao sur des bâtiments françois : Ils se radoubent à la côte du Brésil.

ULLOA. Ch. XIV.

An. 1743.

Dom Ulloa & Dom Georges Juan vont à Juan Fernandez.

LES deux frégates mirent à la voile le 4 de Décembre 1742, & dirigerent leur cours à l'Isle de Juan-Fernandez, où elles arriverent le 7 de Janvier 1743, à trois heures du soir, & y demeurerent jusqu'au 22 du même mois. Les commandants

visiterent toutes les parties de l'Isle, particuliérement celle où les Anglois avoient élevé leurs tentes, pour voir s'ils n'avoient pas laissé quelque signal particulier pour l'instruction des autres vaisseaux qui pourroient y mouiller après eux. Ils ne purent rien découvrir : les frégates firent une quantité de bois & d'eau suffisante : les Espagnols remirent à la voile à trois heures du soir, & le 7 de Février, ils jetterent l'ancre dans la baye de la Conception, Port renommé dans le royaume du Chili.

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

Ce royaume est fameux par sa fertilité : les plaines, les hauteurs, les vallées, tout fournit un objet d'admiration ; & il est si abondant que chaque particule de terre semble transformée en un grain de bled. Il n'est donc pas étonnant que tous les habitants s'attachent à l'agriculture, d'autant plus qu'ils sont surs d'un bon débit dans chacun des ports de la mer du Sud. Ce royaume abonde aussi en Mines de toutes sortes, particuliérement d'or & de cuivre.

Fertilité du Chili.

La maniere dont on fait le commerce dans ce royaume est à peu près la même que parmi les autres nations,

Commerce des Espagnols avec les Indiens d'Arauco.

Ulloa. Ch. XIV. An. 1743.

mais celui des parties intérieures avec les indiens d'Arauco eſt trop remarquable pour être paſſé ſous ſilence.

Les Indiens d'Arauco, & des autres pays adjacents ne ſont pas gouvernés par des Caciques ou Curacas, comme ceux du Pérou. La ſeule ſubordination qu'ils connoiſſent eſt relative à l'âge, enſorte que le plus vieux de la famille en eſt reſpecté comme le Gouverneur. L'Eſpagnol qui veut commercer commence par offrir à ce chef un verre de vin, enſuite il déploye ſes marchandiſes, pour que l'indien puiſſe choiſir celles qui lui plaiſent le plus, & il lui fait connoître en même-temps ce qu'il ſouhaite avoir en échange. S'ils ſont d'accord, l'Eſpagnol lui préſente encore un peu de vin, & le chef indien, dit à la communauté qu'on peut trafiquer avec l'Eſpagnol, comme avec un ami. Aſſuré de ſa protection l'Européen va de hutte en hutte & ſe fait connoître en commençant d'abord par faire goûter de ſon vin au chef particulier de chaque famille. Il entre enſuite en négociation : l'indien prend tout ce qui lui convient, ſans donner alors aucun équivalent, & l'Eſpagnol va

visiter les autres huttes, qui sont dispersées dans tout le pays, jusqu'à ce qu'il ait distribué toute sa marchandise. Il revient après à la cabanne du Chef, avertit chemin faisant ceux avec lesquels il a trafiqué qu'il retourne à la maison. Alors personne ne manque d'apporter à la hutte du Chef ce qu'il est convenu de donner, & quand il a tout reçu, il prend congé de lui avec toutes les apparences d'une sincére amitié. Le Chef lui donne quelques Indiens, pour l'accompagner jusques sur la frontiére, & pour l'aider à conduire les bestiaux qu'il a reçu en échange de ses marchandises.

Funestes effets du vin qu'on vendoit aux Indiens.

Anciennement, & même jusqu'en 1724, ces marchands portoient beaucoup de vin, dont les Indiens sont très avides, ainsi que de toutes les autres liqueurs fortes : mais on a reconnu les suites fâcheuses de ce commerce : l'usage inmmodéré des liqueurs spiritueuses a occasionné des guerres & des tumultes, sans autre déclaration que le massacre des Espagnols de tout rang qui tomboient entre leurs mains, & même des marchands qui alloient dans leur

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

pays. Ce commerce a été défendu, & l'on ne permet de porter de vin dans les territoires Indiens que la quantité néceſſaire pour en donner un verre aux chefs des familles en ſigne d'amitié, & un peu pour trafiquer. On a reſſenti des deux côtés les heureux effets de cette prohibition : les Eſpagnols y ſont en ſûreté, & les Indiens demeurent en paix & tranquilles. Ils ſont d'honnêtes commerçants, ne ſe dédiſent jamais de ce qu'ils ont promis, & font leurs payements avec la plus grande exactitude. On doit être véritablement ſurpris de voir que tout un peuple, qui ne connoît aucune forme de gouvernement, qui eſt ſauvage dans ſes mœurs & livré à toutes ſortes de vices les plus énormes, ait des ſentimens aſſez délicats ſur la juſtice pour l'obſerver auſſi exactement dans ſes marchés.

Comment ils font la guerre aux Eſpagnols.

Tous les Indiens d'Arauco, Tucapel, & les autres habitants des bords méridionaux de la riviere Biobio, ainſi que tous ceux qui vivent près des Cordilieres, ont toujours réſiſté aux entrepriſes qu'on a faites pour les ſoumettre au gouvernement Eſpa-

gnol. Dans un pays, qu'on peut appeller ſans bornes, quand ils ſe trouvent trop preſſés, ils abandonnent leurs huttes, ſe retirent dans les parties les plus éloignées, où ils ſont joints par d'autres nations avec leſquelles ils reviennent en ſi grand nombre, qu'il ſeroit téméraire de leur réſiſter, & ils rentrent alors en poſſeſſion de leurs premieres habitations. Le Chili a toujours été expoſé à leurs inſultes, & s'il arrive qu'un petit nombre ſeulement veuille faire la guerre aux Eſpagnols, le feu ſe répand auſſi-tôt de toutes parts, & ils prennent leurs meſures avec tant de ſecret, que la premiere déclaration eſt le meurtre de tous ceux qui ſe trouvent au milieu d'eux & le ravage des villages voiſins. Leur premiere démarche, quand ils ont réſolu de faire la guerre, eſt d'en donner avis aux nations pour les aſſembler, ce qu'ils appellent *Correr la Fletcha* ou jetter le dard, & l'avis ſe communique de village en village avec le plus grand ſecret & la plus grande diligence. Dans ces avis, ils font ſçavoir quelle nuit ils ont choiſie pour faire leur irruption, & quoiqu'on les faſſe parvenir aux Indiens

qui résident dans les territoires Espagnols, il n'en transpire jamais rien, & il n'y a aucun exemple parmi les Indiens que de tous ceux qu'on a pris sur soupçon, aucun ait donné le moindre indice. Ils n'ont pas besoin de grands préparatifs pour cette espece de guerre, & leurs desseins demeurent impénétrables jusqu'à ce que la fureur de l'exécution en leve le voile.

Massacre qu'ils font des Européens.

Quand les Indiens des différentes nations sont assemblés, ils choisissent un Général avec le titre de Toqui, & lorsque la nuit fixée pour l'exécution de leur projet est arrivée, ceux qui vivent au milieu des Espagnols, se soulevent & les massacrent. Ensuite ils se partagent en petits partis, & détruisent les habitations, les fermes & les villages, tuant tous ceux qu'ils trouvent, sans distinction d'âge ni de sexe. Ces partis se réunissent, & forment un corps pour attaquer les grands établissements des Espagnols, assiéger les forts, & commettre toutes sortes d'hostilités. Leur grand nombre, plutôt que leur discipline, les a mis en état en différentes occasions, d'exécuter leurs entreprises avec succès, malgré toutes les précautions prises par

és Gouverneurs pour les prévenir. Il en périt une grande multitude, mais eur armée reçoit continuellement des renforts encore plus considérables. Quand il arrive que les Espagnols ont la supériorité, les Indiens se retirent à quelques lieues de distance; se tiennent cachés pendant plusieurs jours, & tombent tout-à-coup sur quelque autre endroit différent de leur premier campement. Ils font leurs efforts pour emporter la place d'assaut, à moins que par la vigilance du Commandant, elle ne soit à couvert contre toutes surprises. Alors la discipline des Espagnols leur donnant l'avantage, les Indiens sont repoussés avec grande perte.

Ces guerres Indiennes contre les Espagnols durent ordinairement plusieurs années, sans que les naturels en souffrent beaucoup, d'autant que la plus grande partie de leurs occupations, qui consistent dans la culture d'un petit espace de terrein, & dans la fabrique des étoffes pour leurs habillements, est ordinairement remplie par les femmes. Leurs huttes sont élevées en un jour ou deux, & leur nourriture n'est que des racines, du

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

maïz, ou quelque autre grain. La guerre ne les trouble donc en rien; au contraire, ils la regardent comme une occupation qui les amuse, parce-que quand ils sont en paix, tout leur temps se passe dans une molle oisiveté, dans des jeux où ils consomment beaucoup de chicha, liqueur qu'ils tirent des pommes, & dont ils font un grand usage.

Comment on fait la paix avec eux.

Ce sont ordinairement les Espagnols qui font les premieres avances des traités de paix avec les Indiens. Aussi-tôt que l'on est convenu des propositions, on tient un congrès, où le Gouverneur, le Major Général du Chili, les principaux Officiers, l'Evêque de la Conception, & les autres personnes de distinction, assistent. Du côté des Indiens, le Toqui, ou Généralissime, & les Capitaines de son armée, se rendent au congrès comme représentants des communautés. La derniere irruption que firent ces ennemis sauvages fut en 1720, pendant le gouvernement de Dom Gabriel Cano, Lieutenant Général des troupes Espagnoles, qui leur fit la guerre avec tant de vigueur & tant de succès, qu'ils furent obligés de de-

mander la paix. Leurs préliminaires furent si soumis, que le congrès ayant été tenu en 1724, le traité fut conclu, aux conditions qu'ils demeureroient en possession de tout le pays au sud de la riviere Biobio, & les Capitaines de Paz, furent supprimés. Ces Capitaines étoient des Espagnols, qui faisoient leur résidence dans les villages des Indiens convertis, & qui, par leurs exactions avoient été la principale cause de la révolte.

Outre les congrès qu'on tient avec les Indiens, pour conclure un traité de paix, on en tient aussi à l'arrivée d'un nouveau Président. Les cérémonies sont les mêmes dans l'une & dans l'autre occasion, ensorte que le récit de l'un servira également pour donner une idée de l'autre.

Forme des Congrès.

Quand on doit tenir un congrès, le Président fait avertir les Indiens des frontieres, du jour & du lieu de l'assemblée; il s'y rend avec ceux que nous avons dit, & du côté des Indiens, il y vient les chefs de leurs principales communautés: mais pour plus de splendeur, on amene de part & d'autre une escorte composée d'un nombre d'hommes dont on est con-

Ulloa. Ch. XIV. An. 1743.

venu. Le Préſident & ſa compagnie logent ſous des tentes, & les Indiens campent à une médiocre diſtance. Les anciens, ou chefs des nations voiſines, font la premiere viſite au Préſident, qui les reçoit très gracieuſement, boit à leurs ſantés avec du vin, & leur donne enſuite ſon verre pour qu'ils en faſſent de même. Cette politeſſe, qui leur eſt très agréable, eſt ſuivie d'un préſent de couteaux, de ciſeaux, & de pluſieurs autres bagatelles, auxquelles ils attachent un grand prix. On met enſuite le traité de paix ſur le tapis, & l'on regle la maniere d'en obſerver chaque article, après quoi ils retournent à leur camp, où le Préſident leur rend la viſite, en faiſant porter avec lui une quantité de vin ſuffiſante pour les enregaler modérément.

Préſents réciproques.

Tous les chefs des autres communautés, qui n'ont point été préſents à la premiere viſite, ſe joignent alors en un corps pour rendre leurs reſpects au Préſident. A la ſéparation du congrès, le Préſident leur fait à chacun préſent de vin, en petite quantité, & ils y répondent libéralement par d'autres préſents de veaux, de

bœufs, de chevaux & de volailles. Après ces marques réciproques d'amitié, ils se retirent dans leurs habitations respectives.

ULLOA. Ch. XIV. An. 1743.

Renouvellement du commerce.

Les Espagnols, pour gagner plus efficacement les cœurs des Indiens, en qui ils reconnoissent un orgueil excessif, qui ne peut être satisfait que par la douceur & la complaisance, quoiqu'ils soient dans la plus grande misere, tiennent pour maxime que le Président admet à sa table ceux qui paroissent dans les dispositions les plus favorables, & pendant les trois ou quatre jours que dure le congrès, ils ne négligent rien pour acquérir l'amitié de tout le corps. Dans ces occasions on tient une espece de foire dans les deux camps; un grand nombre d'Espagnols s'y rendent avec les marchandises qu'ils savent que les Indiens aiment, & ceux-ci de leur côté y apportent leurs habillements nommés Ponchos, & y amenent leurs troupeaux. On fait le commerce par échange, & on ne manque jamais des deux côtés de vendre tous ses effets, & d'observer dans les marchés la plus grande candeur, & la régularité la plus exacte, comme un exemple de la

ULLOA. Ch. XIV.

An. 1743.

Progrès des Missionnaires.

conduite qu'on tiendra à l'avenir dans les affaires qu'on aura à traiter.

Quelque aversion que les Indiens ayent toujours marqué à se soumettre à la domination des Monarques Espagnols, ils n'ont pas fait paroître le même éloignement pour les Missionnaires; au contraire ils leur ont toujours permis d'aller librement parmi eux, & un grand nombre de ces Indiens ont reçu le baptême avec joie. Cependant il est très difficile de les engager à quitter leur maniere de vie, dont la liberté les plonge dans toutes sortes de vices & dans une férocité, qui en général éloigne leurs esprits des préceptes de la religion Chrétienne. Avant la guerre de 1720, les Missionnaires, par un zele infatigable, avoient formé plusieurs villages, espérant par ce moyen porter les nouveaux convertis à pratiquer la doctrine de la foi en Jesus-Christ. Ces villages nommés S. Christophe, Santa-Fe, Santa-Juana, San-Pedro, & la Mocha, étoient tous dirigés par les Jésuites. Les Chapelains des forts sur les frontieres ont aussi un supplément d'honoraires pour instruire un certain nombre d'Indiens. Au temps

lu soulevement, leur férocité natu-elle reprit le dessus; tous les prosé-ites abandonnerent les Missionnaires, & se joignirent à leurs compatriotes: nais au rétablissement de la paix, ils sollicitérent les Missionnaires de re-venir au milieu d'eux, & ils ont for-mé depuis quelques communautés. Cependant elles sont encore bien éloi-gnées de leur état précédent, étant très difficile d'en réduire, même un petit nombre, à embrasser la vie so-ciale.

Habillement de ces Indiens.

Au milieu de la fureur de ces In-diens, & dans le temps de leurs plus grandes hostilités contre les Espa-gnols, ils épargnerent en général les femmes blanches; les emmenerent dans leurs huttes, & se les appro-prierent. Aussi, un grand nombre d'Indiens de ces nations ont le même teint que les Espagnols nés dans le pays. En temps de paix, il en vient beaucoup dans les territoires Euro-péens, ils se louent pendant un cer-tain temps pour travailler dans les campagnes, & à l'expiration du ter-me ils retournent dans leurs cantons, après avoir employé ce qu'ils ont gagné à acheter les marchandises qui

Ulloa. Chap. XIV. An. 1743.

ſont eſtimées parmi eux. Tous les naturels hommes & femmes portent le Poncho & la Mante qu'ils font de laine, & quoiqu'on ne puiſſe pas leur donner à juſte titre le nom d'habillement, ils ſuffiſent pour la décence, au lieu que les Indiens plus éloignés des frontieres Eſpagnoles, tels que ceux qui habitent les territoires au ſud de Valdivia, & les Chonos, qui vivent dans le continent près de Chiloe, ne portent aucune eſpece de robe. Les Indiens d'Arauco, de Tucapel & des autres cantons voiſins de la riviere Biobio, ſe plaiſent beaucoup à monter à cheval, & ils ont pluſieurs corps de cavalerie dans leurs armées. Leurs armes ſont de grandes lances, des javelots, & d'autres de la même nature, dont ils ſe ſervent avec beaucoup d'adreſſe.

Arrivée de pluſieurs Bâtiments Européens.

An. 1744.

Auſſi-tôt que Dom Ulloa & Dom Georges Juan furent arrivés dans la baye de la Conception, ils joignirent l'Eſpérance, frégate commandée par Dom Pedro de Mendinueta, qui avoit réuſſi à doubler le Cap Horn, & à gagner la même baye. Quelques jours après, ils apprirent que Dom Joſeph Pizarro étoit arrivé par terre de Bue-

os-Ayres, & avoit deſſein d'arborer on pavillon ſur l'Eſpérance. Sur cet vis, ils firent voile pour Valparaiſo, ù le Contre-Amiral monta ſur ce âtiment, & prit le commandement e l'Eſcadre. Ils trouverent dans le nême port trois bâtiments François ommés le Louis-Eraſme, Notre-Dame de la Délivrance & le Lis, quipés pour vaiſſeaux de regiſtre, ui avoient mouillé à Valparaiſo dans e deſſein d'y vendre leur cargaiſon.

Toute la flotte mit alors à la voile our l'Iſle de Juan Fernandez, d'où ls allerent à Callao, & y arriverent e 24 de Juin.

Les Aſtronomes finiſſent leurs obſervations.

Nos Aſtronomes retournerent encore à Quito, où ils finirent leurs obſervations, & revinrent à Lima, afin de s'y procurer un paſſage pour leur retour en Eſpagne. Ils trouverent à Callao les bâtiments françois la Délivrance & le Lis, qui ſe préparoient à repaſſer en Europe: ils ne voulurent pas manquer cette occaſion: Dom Georges Juan s'embarqua ſur le dernier, & Dom Antonio de Ulloa ſur le premier.

Leur départ de Callao, ſur des bâtiments François.

Ils ſortirent du Port de Callao le vingt-deux d'Octobre, & le vingt-deux de Novembre ils joignirent le Louis

ULLOA. Ch. XIV. An. 1744.

Erasme, qui avec un autre vaisseau d[e] regiſtre françois nommé le Marqui[s] d'Antin, les avoit attendus dans l[a] baye de la Conception. Cette petit[e] Escadre étant ainsi formée, ils par-tirent de la baye, mais le lendemai[n] le Lis eut une voye d'eau, & fu[t] obligé de retourner pour se radou-ber. Quoique le reste de l'Escadr[e] fût en assez mauvais état, ils conti-nuerent leur voyage & eurent l[e] bonheur de doubler le Cap Hôrn, sans éprouver ces terribles ouragants, si fréquents vers ce Cap.

Ils se radoubent à la côte du Bresil.

Année 1745.

Le 21 de Mai 1745, ils jetterent l'ancre dans la rade de Fernando de Noronna, Isle qui appartient aux Portugais sur la côte du Bresil. Ils y radouberent leurs vaisseaux, & pri-rent à bord de nouvelles provisions, du bois & de l'eau. Le 10 de Juin, à dix heures du matin, ils remirent à la voile, & continuerent leur cours au Nord, se flattant qu'ils feroient le reste de leur voyage sans aucun nouveau danger. Le 12 ils passerent l'Equateur, & continuerent leur cours sans aucune interruption.

CHAPITRE XV.

L'Escadre est attaquée par les Anglois : Forces des François : Forces des Anglois : Combat très vif entre les deux Escadres : Dom Ulloa se sauve sur la Délivrance : Ce bâtiment fait voile pour Louisbourg : Raisons qui déterminent les Officiers à prendre cette route : Ils sont trompés par de faux pavillons : Ils sont pris par les Anglois : On les débarque à Louisbourg : Soins que prend Dom Ulloa pour conserver ses observations : Il est conduit en Angleterre : Egards des Anglois pour les Savants : Dom Ulloa se rend à Londres : Eloge qu'il fait de M. Folkes : Eloge qu'il fait des Anglois en général : Il est reçû à la société royale de Londres : Il revient à Madrid : Conclusion.

ULLOA. Chap. XV. An. 1745.

L'escadre est attaquée par les Anglois.

LE 21 de Juillet vers six heures du matin l'Escadre étant à 43 degrés 57 minutes de latitude septentrionale, & à 39 degrés 44 minutes à

Ulloa. Ch. XV. An. 1745.

l'Eſt du méridien de la Conceptior les François découvrirent deux voil environ à trois lieues de diſtance qui faiſoient cours Eſt-Nord-Eſt & que les rayons du ſoleil avoier empêché les ſentinelles de voir pl tôt. Ils demeurerent au Sud-Oueſt & les trois vaiſſeaux ſe tinrent a Nord-Eſt, ſans changer leur cour juſqu'à ſept heures du matin. Alor ſe trouvant à la portée du cano les uns des autres, le plus grand de deux bâtiments ennemis tira un cou à bale, & en même temps arbor pavillon Anglois. Les Frégates Fran çoiſes ſe mirent en ligne, quoiqu'elle ne fuſſent preſque pas en état d combattre; elles n'avoient qu'un trè foible équipage, très peu d'armes & de munitions, & manquoient de cou ronnement qui pût couvrir les hom mes, enſorte que le Pont & le Château d'avant étoient également expoſés au feu des ennemis.

Cependant, auſſi-tôt que les Anglois eurent mis leur pavillon, les François demeurerent ſous voile en ligne, mais toujours en ſuivant leur même cours, juſqu'à ce que le plus

petit des bâtiments ennemis tomba ſur eux, & tira pluſieurs coups pour les obliger à mettre auſſi pavillon, ce qu'ils ne tarderent pas à faire. Une demi-heure après, le feu du canon & de la mouſquetterie commença des deux côtés, & à huit heures les deux vaiſſeaux furent à la portée du piſtolet.

Forces des François.

Voici quelles étoient les forces des François : le Louis Eraſme portoit vingt canons, huit ſur le pont, de chacun huit livres de balle, & avoit ſoixante-dix ou quatre-vingt hommes à bord, tant matelots que paſſagers & mouſſes. Le Marquis d'Antin avoit auſſi dix canons de chaque côté, dont les cinq premiers étoient de ſix livres de balle, & les cinq derniers de quatre, avec cinquante-cinq hommes à bord. La Délivrance étoit le plus petit des trois bâtiments, ne portoit de chaque côté que ſept canons de quatre livres, & n'etoit monté que de cinquante hommes.

Forces des Anglois.

Les ennemis qu'on reconnut enſuite pour des corſaires, étoient de beaucoup ſupérieurs en forces. Le plus gros vaiſſeau, nommé le Prince Frédéric, commandé par le capitaine

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

Jean Talbot, avoit trente-six canons, dont vingt-quatre étoient de douze livres de boulet, outre les balles ramées qui donnoient dans les mâts & sur les flancs des François, & ils avoient aussi six pieces de six sur le pont. Le plus petit nommé le Duc, commandé par le capitaine Morecock avoit de chaque côté dix canons de douze livres ; l'un & l'autre portoient aussi des pierriers chargés de mitrailles qui causerent un grand désordre dans les manœuvres des frégates. Le Prince Fréderic qui entretenoit un feu continuel de canon & de mousquetterie, ne pouvoit suivant toute apparence avoir moins de deux cents ou de deux cents cinquante hommes à bord, & l'on juge par le feu du Duc qu'il pouvoit en avoir cent cinquante ou deux cents.

Combat très vif entre les deux escadres.

Le combat fut entretenu des deux côtés avec autant de courage que d'ardeur, malgré le désavantage des François, puisqu'un seul bord de l'ennemi faisoit un feu double de celui d'un de leurs vaisseaux. Les Anglois bien munis de mousqueterie, entretenoient un feu continuel, au lieu que les François n'avoient que douze ou quatorze fusils à bord de

de chaque bâtiment, & qu'ils ne pouvoient même preſqu'en faire uſage, parce que c'étoit s'expoſer à une mort aſſurée que de paroître ſeulement ſur le château d'avant; enfin vers dix heures & demie le Marquis d'Antin, qui étoit à l'arriere, baiſſa pavillon devant le plus gros des bâtimens ennemis avec lequel il étoit engagé, après avoir perdu ſon capitaine, qui mourut en encourageant ſes hommes, avec autant d'ardeur qu'il en avoit marquée dans le commencement du combat. Malgré la répugnance que ceux qui reſtoient avoient à ſe rendre, ils furent obligés d'y conſentir, parce que leur bâtiment avoit reçu tant de coups au-deſſus de l'eau qu'il etoit prêt de couler à fond.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

Le capitaine de la Délivrance, qui étoit à la tête, voyant ce bâtiment pris, & jugeant par la diminution de leurs forces qu'il n'y avoit aucune eſpérance d'un plus heureux événement, mit prudemment toutes ſes voiles au vent, pour eſſayer à s'échapper, pendant que les vaiſſeaux ennemis étoient occupés avec leur priſe. Auſſi-tôt que le Marquis d'An-

Dom Ulloa ſe ſauve ſur la Délivrance.

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

tin eut baiſſé pavillon, le plus petit bâtiment Anglois ſe retira du combat, qu'il avoit entretenu alternativement avec les deux autres François pour s'aſſurer de la priſe, pendant que le Prince Fréderic recommença à ſe battre. Il étoit onze heures & demie quand la Délivrance ſongea à chercher ſon ſalut dans la fuite; le Louis Eraſme n'héſita pas à ſuivre ſon exemple, mais le plus gros des corſaires Anglois le joignit bien-tôt, & le mit dans la néceſſité de ſe rendre, par la ſupériorité de forces & par la vivacité avec laquelle elles étoient employées; cependant ce ne fut encore qu'après que le brave Capitaine François eût été bleſſé ſi dangereuſement qu'il mourut le lendemain. Les deux corſaires étant arrêtés par ces priſes, & le vent de Sud-Eſt étant très frais, l'évaſion de la Délivrance en fut d'autant plus favoriſée: ce bâtiment continua ſon cours Nord-Eſt, & à quatre heures après midi, il fut entiérement hors de la vûe des ennemis & des priſes.

Les cargaiſons du Marquis d'Antin & du Louis Eraſme furent évaluées trois millions de piaſtres, deux mil-

lions en or & en argent monnoyé, en lingots, & en vaiſſelle d'argent ; le ſurplus en Cacao, qui faiſoit la plus forte charge, en un peu de Quinquina, & en laine de Vigogne.

Ce bâtiment fait voile pour Louiſbourg.

Le Capitaine de la Délivrance, après être échappé auſſi heureuſement, conſulta avec ſes Officiers ſur la route qu'il convenoit de prendre. L'un d'entr'eux avoit été ſouvent à Louisbourg, dans l'Iſle de Cap-Breton près de Terre-Neuve, & avoit une parfaite connoiſſance de la ſituation & des forces de cette place. Il dit au Capitaine que dans le commencement de l'Eté on y envoyoit tous les ans deux vaiſſeaux de guerre, pour porter de l'argent & des troupes, tant à cette place qu'au Canada, ainſi que pour protéger la pêche de la morue.

Raiſons qui déterminent les Officiers à prendre cette route.

Comme on avoit toujours maintenu le même uſage dans le temps de la paix la plus profonde, il étoit naturel de penſer qu'on le ſuivoit en temps de guerre, où les puiſſances maritimes augmentent toujours le nombre de leurs vaiſſeaux. On n'y avoit jamais manqué dans toutes les guerres précédentes, cette place étant

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

regardée comme très importante pour la France, & comme la clef du Canada, le port le plus sûr pour la pêche, & celui qui faisoit le commerce le plus considérable avec les Isles de Saint Domingue & de la Martinique. Le Capitaine déterminé par ces raisons, & parce qu'il paroissoit moins dangereux de prendre cette route que de vouloir gagner la côte d'Espagne, se détermina à suivre celle qu'il croyoit la plus sûre, & fit voile pour le Cap-Breton. La situation fâcheuse du bâtiment permettoit à peine de choisir, & il y auroit eû très peu d'espérance qu'il pût arriver en Espagne si l'on avoit voulu prendre cette route. On leur avoit dit à la Conception peu de temps avant leur départ, qu'on avoit formé à Londres une compagnie pour armer trente vaisseaux corsaires de vingt ou trente canons, qui établiroient leur croisiere de façon à pouvoir enlever tous les bâtiments qui viendroient des Indes. Quoique ce ne fût qu'une fausse allarme, le malheur qu'ils avoient eû de rencontrer les deux corsaires, dont la force se rapportoit à ce qu'on leur

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

avoit dit, servit à y donner une apparence de vérité, & ils conclurent qu'il y en avoit un plus grand nombre de distribués plus près des côtes. Il étoit d'autant plus naturel d'y ajoûter foi, que depuis plus de deux ans ils n'avoient eû aucunes autres nouvelles d'Europe ; & après ce qui leur étoit arrivé, ils auroient paru inexcusables s'ils avoient exposé une charge aussi considérable que celle de la Délivrance, dans un vaisseau si pesant qu'il ne pouvoit éviter de devenir la proye du premier ennemi qui lui donneroit la chasse. Toutes leurs forces consistoient en quatorze canons de quatre, & en quinze fusils ; neuf de leurs gens avoient été mis hors de combat dans la derniere action, & ce qui étoit le pire, ils n'avoient presque plus de poudre. Outre cet état de foiblesse, le bâtiment faisoit tant d'eau par le dommage qu'il avoit reçu dans cette action, qu'il ne put être vuidé qu'à minuit, quoiqu'on se fut mis sans perdre de temps à la pompe, & que tous ceux sans distinction qui n'avoient pas été blessés y travaillâssent alternativement & volontairement. Quelques considé-

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

rables que puſſent être ces raiſons réunies, le Capitaine & les Officiers ne voulurent pas prendre ſur eux-mêmes l'événement d'une démarche auſſi importante : ils en parlerent aux paſſagers, qui l'approuverent tous comme la meilleure reſſource, dans la circonſtance où l'on ſe trouvoit; en conſéquence ils changerent de route le ſoir même, & tournerent du côté de Louisbourg, comme vers un port de ſûreté.

Ils ſont trompés par de faux pavillons.

Le 13 d'Août, à ſix heures du matin, ils virent un brigantin qui faiſoit route ſur la côte, & qui paroiſſoit aller à Louisbourg : auſſi-tôt la Délivrance mit pavillon François, & ce bâtiment y répondit en tirant deux ou trois coups de canon. Cette conduite ne leur cauſa aucune inquiétude : ils jugerent que le brigantin, ſoupçonnant quelque tromperie dans le pavillon, avoit fait cette décharge pour avertir quelques barques de pêcheurs qui étoient en mer de rentrer dans le port, & ils furent encore mieux confirmés dans cette penſée par la promptitude avec laquelle ils virent que ce brigantin s'y retiroit lui-même comme en un lieu de ſûreté. Une heure après, c'eſt-à-dire vers

huit heures, ils virent ſortir du port de Louisbourg deux vaiſſeaux de guerre, & jugerent qu'ils faiſoient partie d'une Eſcadre Françoiſe envoyée pour la conſervation de cette place importante; & comme il parut qu'ils étoient ſortis ſur le ſignal du brigantin ils crurent qu'on prenoit leur vaiſſeau pour un Corſaire de Boſton, qui vouloit troubler la pêche. Ils n'eurent donc abſolument aucune inquiétude, particuliérement quand ils virent que ces vaiſſeaux mettoient pavillon François, & que l'un d'eux avoit une banderolle. Ils eurent d'autant plus lieu de ſe croire en ſûreté qu'ils virent le même faux pavillon à tous les Forts de Louisbourg & à tous les vaiſſeaux qui étoient dans le port, ce qu'ils diſtinguoient alors ſans peine. On peut juger de la joie dont leurs cœurs étoient remplis, quand ils penſoient qu'ils étoient à la fin de toutes leurs craintes, & dans un lieu de repos, après un voyage ſi fatiguant & ſi dangereux : mais autant ils goûtoient de ſatisfaction, autant furent-ils frappés d'étonnement & de douleur, quand au milieu de ces idées agréables, ils virent toutes

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

leurs espérances détruites & tous leurs projets de réjouissance terminés par les malheurs réels de la captivité.

Ils sont pris par les Anglois.

Ils étoient alors si près des deux vaisseaux qui sortoient du port, qu'on donna ordre de mettre en mer la chaloupe, d'envoyer un Officier à bord de celui qui paroissoit être le principal, & de disposer le canon pour le saluer; le plus petit, qui portoit cinquante canons, continuant sa route, vint border la Délivrance : ce fut alors qu'ils reconnurent trop évidemment leur erreur, par tout ce qu'ils virent & entendirent : mais leur malheur fut confirmé quand ce vaisseau mit son véritable pavillon, & tira plusieurs coups de canon, qui emporterent les drisses du petit hunier, ce qui fit tomber la voile, & en même temps le plus gros vaisseau s'avança à stribord de la Délivrance. Je ne crois pas qu'aucune personne raisonnable puisse taxer le Capitaine de défaut de courage, pour avoir aussi-tôt baissé pavillon entre deux ennemis aussi redoutables, contre lesquels la résistance n'auroit été qu'une témérité insensée. La chaloupe du plus petit des bâtiments ennemis vint à

bord & prit possession de la Délivrance, & après avoir tiré quelques coups de canon, ils rentrerent dans le port avec cette riche prise.

On les débarque à Louisbourg.

Les deux navires Anglois étoient le Sunderland, Capitaine Jean Brett, de soixante canons, & le Chester, de cinquante, commandé par Philippe Durell: ce fut au dernier que la Délivrance se rendit. Le Capitaine Durell envoya les Officiers, pour qu'ils fussent plus à leur aise dans la maison qui lui avoit été assignée lorsque suivant les articles de la capitulation de Louisbourg, les habitans avoient été envoyés en France. Cette maison lui étoit alors de très peu d'usage, parce qu'il demeuroit toujours à bord de son vaisseau.

Soins que prend Dom Ulloa pour conserver ses observations.

Dom Ulloa ajoûte, qu'en partant de l'Isle de Fernando de Norona, il avoit fait un paquet de tous ses papiers secrets, & qu'il avoit recommandé au Capitaine, au Supercargo, & aux autres Officiers de les jetter en mer, s'il arrivoit qu'il perît dans quelqu'action. Quand il vit qu'il n'y avoit aucun moyen de se défendre contre les Anglois, ni de les éviter, il les jetta lui-même après y avoir attaché un bou-

ULLOA. Ch. XV.

An. 1745.

let de canon. Tous les autres papiers relatifs à la meſure des dégrés du méridien, ainſi que les obſervations aſtronomiques, & les relations hiſtoriques, étant d'un uſage univerſel, ſans qu'il pût arriver aucun inconvénient de ce qu'ils tomboient entre les mains des ennemis, il les conſerva avec ſoin ; mais comme avec des gens qui ne penſoient qu'à l'or & à l'argent, ils auroient été en grand danger de ſe perdre, ou d'être confondus avec une multitude d'autres, il jugea à propos de déclarer aux Capitaines à quel ſervice il avoit été employé, & de leur recommander ces papiers, qui ne tendoient qu'à perfectionner la navigation.

Il eſt conduit en Angleterre.

Dom Ulloa fut envoyé avec la flotte en Angleterre, & on le mit à Fareham, village agréable à l'entrée du port de Portſmouth, où les priſonniers de guerre étoient alors retenus. » Je ne dois point paſſer ſous » ſilence, dit Dom Ulloa, la courtoi- » ſie & la générosité du Capitaine » Brett, Commandant du Sunderland » envers tous les priſonniers du pre- » mier rang. Non-ſeulement il les » admit à ſa table pendant tout le

» voyage, mais il engagea les autres
» Officiers à imiter ſon exemple. Ils
» ſe porterent tous à l'envi les uns
» des autres à nous marquer toutes
» ſortes de politeſſes, firent paroître
» autant d'humanité pour ceux d'un
» plus bas état, & n'oublierent rien
» de ce qui pouvoit adoucir nos pei-
» nes. J'écris ceci, comme un mo-
» nument de ma reconnoiſſance en-
» vers ces généreux gentilhommes.

Notre auteur fut confié aux ſoins de M. Brookes, Commiſſaire pour les priſonniers François, & il marque également ſa reconnoiſſance dans les termes les plus forts des faveurs qu'il en a reçues, ainſi que de M. Bickman, qui étoit chargé des Eſpagnols.

Egards des Anglois pour les Sçavants.

» Ces deux gentilhommes, dit-il,
» offrirent d'unir leur crédit pour ſol-
» liciter l'Amirauté, au ſujet de mes
» papiers, ce que j'avois le plus à cœur.

En conſéquence on envoya une requête au Duc de Bedford, qui étoit alors premier Lord de l'Amirauté, & la réponſe fut conforme aux deſirs de Dom Ulloa. Les Lords de l'Amirauté dirent qu'ils n'étoient point en guerre avec les arts & les ſciences, ni avec ceux qui les profeſſoient : que la na-

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

tion Angloise les cultivoit, & que les Ministres & tous les Grands de cette nation se faisoient honneur de les encourager & de les protéger.

Dom Ulloa se rend à Londres.

Peu de temps après, notre auteur obtint la permission de se rendre à Londres, pour être à portée de renouveller ses sollicitations avec plus de facilité, & d'en obtenir plus promptement l'effet. Aussi-tôt ajoûte-t-il » que je m'adressai au bureau des pri- » sonniers de guerre, on me fit voir » une lettre du Lord Harington, alors » secrétaire d'Etat, pour me conduire » à son hôtel. Ce Seigneur avoit été » Ambassadeur pendant quelques an- » nées en Espagne, & entr'autres qua- » lités, il avoit acquis beaucoup d'af- » fection pour les Espagnols. Il se fit » le plus grand plaisir de m'en donner » des marques, par la réception la plus » obligeante, en m'assurant qu'il ne né- » gligeroit rien pour me faire remettre » mes papiers, & pour me rendre tou- » tes sortes de bons offices. M. Martin » Folkes, Président de la Société » Royale de Londres, homme éga- » lement recommandable par sa scien- » ce, par sa politesse, & par l'ardeur » avec laquelle il se portoit à faire tout

» le bien qui étoit en ſon pouvoir, Ulloa. Chap. XV. An. 1745.
» ſachant que j'étois à Fareham, qu'on
» avoit remis mes papiers à l'Amirau-
» té, & craignant qu'ils ne tombâſſent
» entre les mains de gens ignorants
» dans ce qu'ils contenoient, d'où il
» auroit pu arriver qu'ils auroient été
» perdus ou diſperſés, demanda qu'ils
» lui fuſſent remis ..... Ils ſe trouve-
» rent malheureuſement mêlés avec
» d'autres de nature toute différente,
» enſorte qu'il étoit très difficile de
» les ſéparer, ſans que l'auteur fût pré-
» ſent pour les reconnoître par l'écri-
» ture, & par d'autres marques diſ-
» tinctives. M. Brookes, réſolut de ne
» ſe donner aucun repos, juſqu'à ce
» que cette affaire fût terminée à ma
» ſatisfaction, agit avec tant d'activité,
» conjointement avec M. Folkes,
» qu'on obtint un ordre de l'Amirauté,
» adreſſé au Secrétaire de la Compa-
» gnie des Indes, où tous ces papiers
» avoient été envoyés, pour qu'on en
» fît la recherche, & qu'on envoyât
» à l'Amirauté ceux que j'aurois ſé-
» parés. Cet ordre étoit ſi précis qu'il
» fut exécuté le jour même de ſa date.

Eloge que Dom Ulloa fait de M. Folkes.

» Le Préſident de la Société Royale
» dont le mérite étoit généralement

» estimé de tous les Lords de l'Amirauté, continua à s'intéresser en faveur de mes papiers, & en conséquence de ses sollicitations, l'examen lui en fut remis. Ce Gentilhomme, qui possédoit au plus haut dégré toutes les vertus sociales, & toutes les qualités d'un savant, affable, sans artifice, d'un génie auquel rien ne pouvoit échapper, de la conduite la plus aimable, soutenue des maniéres les plus généreuses, m'avoit fait paroître une véritable amitié dès le premier moment de mon arrivée. Il m'introduisit dans les assemblées de la Société Royale, & c'est à lui que je dois la connoissance de plusieurs personnes de distinction, dont j'ai reçu toutes sortes de prévenances. Il eut la complaisance de me conduire dans divers cabinets, dont l'accès est si délicieux pour un esprit raisonnable, où toute la nature est rassemblée dans une histoire vivante des diverses productions de la terre & des eaux, ainsi que des trois règnes, minéral, végétal & animal. Il me procura aussi la connoissance des plus fameux littérateurs, & ne

» cessa de me servir de guide. Enfin » il me donna des preuves d'amitié » beaucoup au-delà de ce que je pou- » vois en espérer, quand même j'au- » rois conçu la plus haute opinion de » ma science. »

Ulloa. Chap. XV. An. 1745.

» La recommandation d'un homme » aussi renommé, au jugement duquel » on s'en rapportoit en une infinité » d'occasions, ainsi que d'avoir été » choisi pour un de ceux qui devoient » mesurer la longueur d'un dégré du » méridien terrestre au Pérou, eurent » une telle influence sur tous les ama- » teurs des sciences, que je ne leur » rendrois pas justice, si je ne leur » déclarois que c'est particuliérement » à eux que je dois le bonheur d'avoir » recouvré mes papiers & ma liberté, » & d'avoir reçu de différentes per- » sonnes de qualité toutes les politesses » qu'ils ont eû pour moi. »

Eloge qu'il fait des Anglois en général.

» Une telle conduite m'a convaincu » de la sincérité des Anglois, ainsi que » de leur candeur, de leur honnêteté » & de leur complaisance désintéres- » sée. J'ai observé avec soin le carac- » tere, les inclinations, les usages » particuliers, le gouvernement, les » constitutions & la politique de cette

ULLOA. Ch. XV. An. 1745.

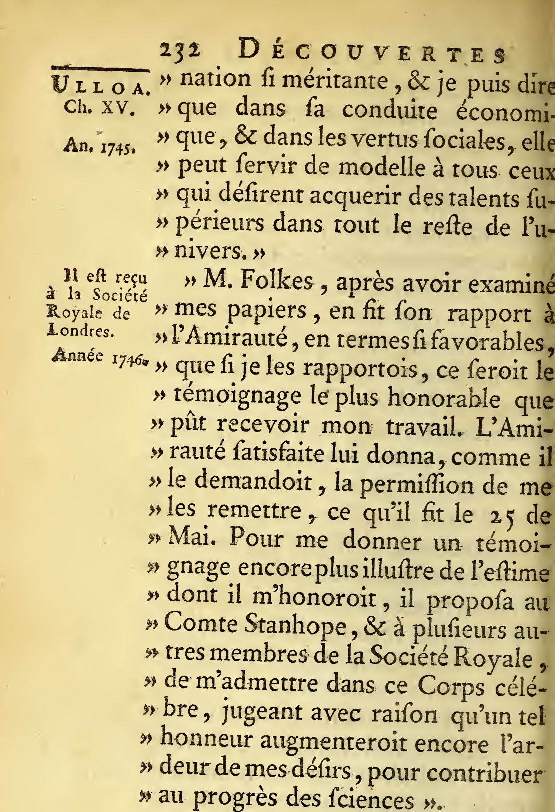
» nation si méritante, & je puis dire » que dans sa conduite économi- » que, & dans les vertus sociales, elle » peut servir de modelle à tous ceux » qui désirent acquerir des talents su- » périeurs dans tout le reste de l'u- » nivers. »

Il est reçu à la Société Royale de Londres. Année 1746.

» M. Folkes, après avoir examiné » mes papiers, en fit son rapport à » l'Amirauté, en termes si favorables, » que si je les rapportois, ce seroit le » témoignage le plus honorable que » pût recevoir mon travail. L'Ami- » rauté satisfaite lui donna, comme il » le demandoit, la permission de me » les remettre, ce qu'il fit le 25 de » Mai. Pour me donner un témoi- » gnage encore plus illustre de l'estime » dont il m'honoroit, il proposa au » Comte Stanhope, & à plusieurs au- » tres membres de la Société Royale, » de m'admettre dans ce Corps célé- » bre, jugeant avec raison qu'un tel » honneur augmenteroit encore l'ar- » deur de mes désirs, pour contribuer » au progrès des sciences ».

Il revient à Madrid. Conclusion.

Dom Ulloa, ayant ainsi obtenu ses papiers, après avoir eû sa liberté dès sa premiére demande, s'embarquà à Falmouth dans le Pacquebot de Lis-

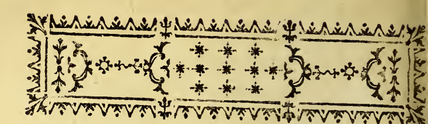


ULLOA, Chap. XV. An. 1746.

ponne, & arriva à Madrid le 26 le Juillet 1746. Peu de temps après, e Roi d'Eſpagne donna ordre que es papiers de Dom Ulloa fuſſent rendus publics ſous ſes propres auſpices, & c'eſt de ces mémoires authentiques que nous avons tiré l'extrait de ce voyage célébre.

FIN des Voyages & Recherches de Dom ULLOA.





RELATION ABRÉGÉE *DES DÉCOUVERTES* DES RUSSES,

SUR la côte de l'Amérique dans la Partie au Nord-Oueſt, pour gagner les Iſles du Japon.

CHAPITRE PREMIER.

Projets pour abréger les voyages des Indes Orientales : Difficultés de couper l'Iſthme de Darien : Tentatives dans les climats ſeptentrionaux : Recherches faites par les ſoins du Contre-Amiral Berring : Préparatifs du Capitaine Spanberg : Il part d'Ochotzk avec une Eſcadre : Il jette

l'ancre aux Isles Kurilian : Le Lieutenant Walton est séparé par le fort temps : Spanberg gagne les Côtes du Japon : Commerce qu'il fait avec les Japonois : Description des barques Japonoises : Des Japonois en général : Il est visité par quatre personnes de distinction : Il se remet en route pour revenir à Kamtchatka : Il trouve une Isle habitée : Portrait des habitants : Son retour à Ochothk : Il aborde au Japon : Politesse des habitants : Quelques Russes descendent à terre : Il est visité par le Gouverneur d'une ville : Un Garde-Côte empêche le commerce : Il aborde à un autre endroit : Il rejoint le Capitaine Spanberg.

Découvertes des Russes.

Projets pour abréger les voyages des Indes orientales.

LA longueur & la dépense excessive des voyages aux Indes orientales, en faisant le tour du Cap de Bonne-Espérance, ont engagé toutes les nations commerçantes à chercher s'il n'étoit pas possible de trouver un passage plus court & plus sûr pour aller aux côtes orientales de l'Asie, & l'on a formé un grand nombre de projets pour y parvenir. Le premier a été de couper un canal au travers de

l'Isthme de Suez, qui est une langue de terre en Egypte entre le fleuve du Nil & la mer rouge, pour ouvrir un passage qui communiquât avec l'Océan Indien par le détroit de Babelmandel. Les anciens l'ont entrepris plusieurs fois; mais l'expérience a enfin convaincu qu'ils avoient commencé un ouvrage impossible à finir.

Difficulté de couper l'isthme de Darien.

Après le peu de réussite de ce projet, il fut proposé de couper un autre passage par l'Isthme de Darien, qui joint les deux continents de l'Amérique Septentrionale & de l'Amérique Méridionale. On a vû bientôt que l'exécution étoit accompagnée de difficultés insurmontables, tant par le mauvais air du climat, que par la hauteur étonnante des montagnes, & des autres obstacles naturels, & par le nombre prodigieux d'hommes qu'il auroit fallu employer à cette entreprise. De plus la distance de l'Angleterre à la côte de Coromandel, au Royaume de Bengale, &c. auroit été beaucoup plus grande en traversant l'Isthme de Darien, qu'en faisant le tour du Cap de Bonne-Espérance. Enfin il n'auroit pas été possible de

evenir en temps convenable des ndes Orientales par ce paſſage, à auſe des vents aliſés, contre leſquels l auroit fallu faire cours, la plus grande partie du voyage.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

Tentatives dans les climats ſeptentrionaux.

Quand on ſe fut bien aſſuré que ous ces projets étoient chimériques, on chercha ſi la nature elle-même n'avoit pas ouvert un tel paſſage, par equel on pût faire le voyage des Indes Orientales en moins de temps & avec moins de difficulté. On ne pouvoit le chercher qu'en deux parties différentes du globe, l'une au Nord-Oueſt, autour de l'Amérique Septentrionale, l'autre au Nord-Eſt, vers les côtes ſeptentrionales de l'Europe & de l'Aſie. Les recherches qu'on a faites ont été infructueuſes juſqu'à préſent, quoiqu'il ſoit très probable que ces paſſages exiſtent : mais la rigueur du froid dans ces parties du globe & les Iſles énormes de glaces qui flottent continuellement dans la mer glaciale, rendroient vraiſemblablement ces paſſages inutiles, même en ſuppoſant que la diſtance fut moindre qu'elle ne l'eſt réellement. L'expérience n'a que trop fait voir les dangers & les miſéres qui accompagnent de longs

Découvertes des Ruſſes.
Chap. I.

voyages dans ces climats rigoureux où la maladie affreuſe du ſcorbut fai les ravages les plus terribles ſur le hommes qui n'ont d'autre nourriture que des viandes ſalées.

Depuis quelques années, les Ruſſes ont cependant fait pluſieurs découvertes avec un ſuccès conſidérable Ils ont trouvé que les Continents de l'Aſie & de l'Amérique ſont ſéparés par un détroit qui en quelques endroits n'a que cent cinquante milles de largeur, & où l'on trouve pluſieurs Iſles qui facilitent la communication entre ces deux grands Continents, dont les habitants ſe connoiſſent réciproquement depuis les temps les plus reculés.

Recherches faites par les ſoins du Contre-Amiral Bering.

An. 1738.

Les Ruſſes ont auſſi découvert qu'il y a un paſſage libre de Kamtchatka, & des côtes de la mer d'Ochotzk, aux Iſles du Japon, & par conſéquent aux différentes parties de la Chine & des Indes orientales. Entre différentes preuves qu'on en pourroit rapporter, nous avons choiſi le voyage fait ſous les ordres du Contre-Amiral Bering en 1738, & nous penſons qu'il ſuffira pour ſatisfaire le lecteur ſur cette partie.

Le Chef d'Eſcadre Bering né en

An. 1738.

Dannemark, avoit fait dans sa jeunesse plusieurs voyages aux Indes orientales & aux Indes occidentales, quand les encouragements considérables que donnoit le Czar Pierre le Grand aux hommes habiles dans la marine, le déterminerent à tenter la fortune en Russie. Il servit dans toutes les expéditions navales pendant la guerre de Suede, joignant à la capacité nécessaire pour remplir sa place, une longue expérience, qui lui faisoit mériter d'être employé dans un service aussi important.

Préparatifs du Capitaine Spanberg.

Cet Officier, ayant reçu des ordres de poursuivre les découvertes des Russes dans les parties orientales de cet Empire, se rendit à Ochotzk pour les mettre à exécution, & pour entreprendre un voyage au Japon. Le Capitaine Spanberg, qui fut nommé Commandant de l'un des vaisseaux de cette expédition, se chargea de faire construire deux bâtiments au même endroit, l'un de ceux qu'on appelle Hucker, qu'on nomma St.-Michel-Archange, & l'autre une double chaloupe, qui fut appellée l'Espérance. En même-temps le Chef d'Escadre ordonna de construire deux Pacquebots

Decouvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1738.

pour envoyer ſur la côte d'Amérique, & deux bâtiments de proviſions, qui devoient ſeulement accompagner les autres juſqu'à Kamtchatka. Tous ces bâtiments furent à l'eau dans le cours de l'Eté, & l'on donna les noms de Saint-Pierre & de Saint-Paul aux deux Pacquebots. Ils ſe mirent auſſi-tôt à tranſporter des proviſions de Jakutzk à Judomskoi-kreſt, & de ce dernier endroit à Ochotzk.

Il part d'Ochotzk avec une eſcadre.

Le Capitaine Spanberg fut choiſi pour commander le Saint-Michel, & le Lieutenant Walton eut le commandement de l'Eſpérance. Dès le premier voyage à Kamtchatka, on leur joignit la barque nommée Saint-Gabriel, qu'on remit aux ſoins de Scheltinga, Officier de ceux qu'on nomme en Anglois Midshipmen. Avec ces trois bâtiments le Capitaine Spanberg mit à la voile d'Ochotzk vers le milieu de Juin 1738. Il ne put le faire plutôt, parce que juſqu'à ce temps, la mer fut toujours remplie de glaces, & même alors il ne put voguer qu'avec de grandes difficultés. Il dirigea d'abord ſon cours vers Kamtchatka, où il fit ſes préparatifs pour paſſer l'hiver. Après y être demeuré peu de temps,

emps, il fit voile pour les Isles Kurilian, situées dans le détroit qui sépare 'Asie de l'Amérique. Il y arriva au commencement de l'Automne, après avoir fait cours au Sud & à l'Ouest, & mouilla à 46 dégrés de latitude méridionale. Il retourna ensuite à Kamtchatka, dans l'intention de se remettre plutôt en mer l'Eté suivant, pour achever cette navigation. Pendant l'hiver qu'ils passerent à Bolscheretzkoi-Ostrog, le Capitaine Spanberg fit construire un petit Yacht ou Chaloupe pontée, de bois de bouleau avec vingt-quatre rames, & lui donna le nom de Boschaia-Reka. Il se proposoit d'en faire usage pour découvrir les Isles, jugeant que ce bâtiment seroit plus propre que le Hucker & la Chaloupe à naviguer dans les passages étroits qui sont entre ces Isles.

Découvertes des Russes. Chap. I. An. 1738.

Le 22 de Mai 1739, ils se remirent en mer, avec les quatre bâtiments, & se donnerent rendez-vous à la premiere des Isles Kurilian, où le Capitaine donna aux Officiers qui étoient à ses ordres les instructions nécessaires & les signaux convenables. Ils poursuivirent ensuite leur voyage, le pre-

Ils jettent l'ancre aux isles Kurilian.

Année 1739.

Decouvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

mier de Juin, faisant cours au Sud-Est, jusqu'à 47 dégrés ou environ de latitude, sans rencontrer aucune terre, après quoi ils tournerent au Sud-Ouest pour regagner les Isles de Kurilian, où ils revinrent jetter l'ancre.

Le Lieutenant Walton est séparé par le fort temps.

Le 14 de Juin, ils essuyerent un violent ouragan, accompagné d'un brouillard très épais, durant lequel le Lieutenant Walton, avec la double chaloupe fut séparé du Capitaine Spanberg, ils se chercherent réciproquement pendant plusieurs jours, & tirerent souvent leurs canons, sans pouvoir se rejoindre le reste du voyage. Chacun suivit séparément sa route: ils aborderent en différents endroits du Japon, & à leur retour ils rendirent l'un & l'autre compte de leur réussite au Chef d'Escadre.

Spanberg gagne les côtes du Japon.

Le Capitaine Spanberg jetta l'ancre sous la terre du Japon le 18 de Juin, à vingt-cinq brasses d'eau, & suivant son Journal à 38 dégrés 41 minutes de latitude septentrionale. Le rivage lui parut très agréable, entrecoupé de vallées & couvert de bois charmants, à quelque distance de la mer. Il vit une multitude de bâtiments Japonois : deux vinrent vers lui à la

An. 1739.

rame, mais quand ils furent à la diſtance de trente ou quarante toiſes, ils s'arrêterent, & ne voulurent pas approcher davantage. Lorſque les gens du vaiſſeau leur firent des ſignaux pour les engager à venir à bord, ils y répondirent par d'autres, & marquerent qu'il falloit que le Capitaine & ſes gens allâſſent à terre. Spanberg évita de ſe rendre à cette invitation, & il ne demeura que très peu de temps en un même endroit, dans la crainte d'être ſurpris.

Commerce qu'il fait avec les Japonois.

Le 20 de Juin, ils virent encore pluſieurs bâtiments Japonois, dont chacun contenoit dix ou douze hommes. Le 22, le Capitaine jetta l'ancre à 38 dégrés 25 minutes de latitude. Deux barques de pêcheurs vinrent à bord, & les hommes échangerent du poiſſon frais, du riz, de grandes feuilles de tabac, des concombres marinés, & d'autres denrées, pour diverſes marchandiſes de Ruſſie, dont les gens du vaiſſeau étoient bien pourvus, telles que du drap, des habits, du coton, des étoffes de ſoye, des miroirs, des cizeaux, des aiguilles, des pieces de verre bleues, &c. Ils reçurent avec joie ce dernier article,

Découvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

mais ils firent peu de cas des autres ; parce qu'ils étoient communs dans leur Pays. Ils parurent en général très polis & raisonnables pour les prix de leurs denrées.

Les gens reçurent aussi de ces Japonois quelques pieces de monnoye d'or en forme de quarré long, de la même espece dont Kœmpfer a donné la description. Elles n'étoient pas si hautes en couleur que les ducats de Hollande, & pesoient deux grains de moins.

Description des barques Japonoises.

Le lendemain, on vit à quelque distance soixante & dix-neuf de ces barques de pêcheurs, toutes plates à la poupe, & dont la proue se terminoit en pointe. Elles avoient quatre pieds & demi, ou cinq pieds de l'argeur, & environ vingt-quatre pieds de longueur. Elles portoient un pont avec un petit foyer au milieu : le gouvernail pouvoit se déplacer, & on le rangeoit de côté quand on ne vouloit pas en faire usage. Quelques-unes avoient deux gouvernails très courbes, un de chaque côté de la poupe. Les rameurs étoient debout, & ils avoient aussi des grapins.

Outre ces barques, ils ont d'autres bâtimens qui leur servent à

trafiquer dans les Isles voisines, & même le long de la côte, quand le voyage est très court. Ils sont plus grands que les autres, se terminent en pointe à l'avant & à l'arriere, contiennent beaucoup plus de monde, & vont mieux à la voile, particuliérement devant le vent.

Découvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

Des Japonois en général.

Les Japonois en général sont de petite taille, & de teint basanné, avec les yeux noirs & le nez plat. Les hommes se rasent depuis le front jusqu'au sommet de la tête, le reste de leurs cheveux est bien peigné, attaché par derriere, & enveloppé dans un papier. Les garçons sont distingués par une espece de tonsure rasée, d'environ deux pouces de diametre, autour de laquelle leurs cheveux sont arrangés comme les autres. Leurs habillements sont longs & larges, assez semblables aux robes de chambre des Européens. Ils ne portent point de culottes, mais ils sont enveloppés d'un linge, qui leur en tient lieu.

Il est visité par quatre personnes de distinction.

Avant que le Capitaine Spanberg quittât cet endroit, il vint à son vaisseau un grand canot, où étoient assis quatre hommes, non compris les

Découvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

rameurs, habillés de robes brodées, & qui paroissoient être des personnes de condition. Le Capitaine les invita à entrer dans sa chambre ; aussi-tôt qu'ils y furent ils se courberent jusqu'en terre, éleverent leurs mains jointes sur leurs têtes, & demeurerent dans cette posture jusqu'à ce que le Capitaine leur eut ordonné de se lever : il leur fit servir de l'eau-de-vie, qu'ils parurent boire avec plaisir. Spanberg leur montra un globe & une carte, où ils reconnurent aussitôt leur pays, en lui donnant le nom de Niphon. Ils montrerent aussi du doigt sur la carte les Isles de Matsmai & de Sado, ainsi que les Caps Songar & Noto. En partant ils se courberent encore jusqu'à terre & marquerent par tous les signes possibles, leur reconnoissance de ce qu'ils avoient reçu. Le même jour, les barques de pêcheurs revinrent, & apporterent différentes sortes de denrées, qu'ils échangerent contre des marchandises de Russie.

Il se remet en route pour revenir à Kamtchatka.

Le Capitaine Spanberg voyant qu'il avoit rempli le principal objet de son voyage, qui étoit de découvrir la véritable situation du Japon, relativement à Kamtchatka, mit à la voile

An. 1739.

peu de jours après pour ſon retour. Il fit en revenant diverſes obſervations ſur les Iſles qu'il avoit déja vûes, & par leſquelles il falloit néceſſairement qu'il repaſſât.

Il trouve une iſle habitée.

Il dirigea d'abord ſon cours au Nord-Eſt, & le 23 de Juillet, il vit une grande Iſle, à la latitude de 43 dégrés 50 minutes: Il y jetta l'ancre à trente braſſes de profondeur, & envoya ſon Yacht de bouleau avec une chaloupe à terre, pour chercher de l'eau; mais les gens ne trouverent aucun endroit où ils puſſent deſcendre, à cauſe des rochers eſcarpés qui bordoient la côte. Il fit voile à une autre partie de la même Iſle, & envoya encore ſa chaloupe à terre, d'où elle revint avec treize tonneaux de bonne eau. Il croît dans cette Iſle du bouleau, du ſapin, & d'autres arbres inconnus aux gens de mer de Ruſſie. Ils virent des hommes qui prirent la fuite auſſi-tôt qu'ils les eurent apperçus, & trouverent des barques ou canots de cuir, conſtruits comme ceux qu'on fait en Ruſſie. Cette découverte engagea le Capitaine à s'approcher du rivage, & il jetta l'ancre vers le fond d'une baye ſablonneuſe

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

à huit braſſes de profondeur. Il y avoit dans cette baye un village, où le Capitaine envoya ſa chaloupe, & elle amena huit des habitants.

Portrait des habitants.

Ces gens reſſembloient par les traits & par la taille à ceux des Iſles Kurilian, qui ſont dans le détroit voiſin de Kamtchatka, & ils parloient le même langage. Ils portent des cheveux très longs, qui leur couvrent preſque tout le corps; les hommes de moyen âge ont la barbe noire, & celle des vieux eſt griſe : quelques-uns ont des pendants d'oreilles d'argent. Leurs habits ſont d'étoffe de ſoye de diverſe couleur, & ils leur tombent juſqu'aux pieds, qu'ils ont nuds. On leur fit boire de l'eau-de-vie, & on leur donna différentes bagatelles, qui parurent leur faire le plus gand plaiſir. Voyant un coq vivant ſur le vaiſſeau, ils ſe jetterent à genoux, joignirent leurs mains au-deſſus de leur tête, & ſe courberent juſqu'en terre, tant vis-à-vis du coq, que pour remercier des préſents qu'ils avoiens reçus. Enſuite le Capitaine les fit remettre ſur le rivage.

Le 9 de Juillet, le Capitaine Spanberg, partit de cette Iſle & mit à la

voile pour découvrir la ſituation de quelques autres qui étoient dans le voiſinage, afin de pouvoir les marquer avec juſteſſe ſur ſa carte. Il ne put le faire ſans danger, & ſans quelques inconvénients. Quelquefois ils n'eurent que trois, quatre ou cinq braſſes d'eau, pluſieurs hommes du vaiſſeau tombèrent malades, & quelques-uns moururent peu de temps après.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

Le 23 de Juillet, faiſant cours au Sud-Oueſt il arriva à l'Iſle de Matſmai, dont la ſituation eſt à 43 degrés 22 minutes de latitude ſeptentrionale. Il y trouva trois grandes Buſſes Japonoiſes, & ſe prépara au combat dans le cas où elles l'attaqueroient : mais elles demeurèrent tranquilles, & le Capitaine continua ſa route juſqu'a Ochotzk, où il arriva le 29.

Son retour à Ochotzk.

Walton, qui avoit été ſéparé de Spanberg par un brouillard, fit voile pour les Iſles du Japon, qu'il découvrit le 16 de Juin. Il continua ſon cours au Sud, & le 17, il vit trente-neuf bâtiments Japonois, ſemblables à des galleres, qui paroiſſoient ſortir d'un port, & qui ſe ſéparèrent en

Voyage du Lieutenant Walton.

Découvertes des Russes. Chap. I. An. 1739.

prenant différentes routes. Ils avoient des voiles étroites de toiles de coton, dont les unes étoient rayées de bleu, & les autres entierement blanches. Walton en suivit une pour trouver un port ; arriva devant une grande ville, & jetta l'ancre à trente brasses d'eau.

Il aborde au Japon.

Le 19, un vaisseau Japonois, avec dix-huit hommes, vint border le bâtiment Russe. Ces gens parurent très polis, & firent entendre par signe qu'il falloit que les Russes vinssent à terre. Walton y envoya son second contre-maître, un quartier-maître & six soldats bien armés, avec deux tonneaux vuides, pour les remplir d'eau fraîche. Il leur donna aussi différentes marchandises, pour en faire présent aux Japonois, afin de gagner leur amitié.

Politesse des habitans.

Quand les Russes approchèrent du rivage, environ cent petits bâtiments vinrent à leur rencontre, & les serrerent de si près, qu'ils pouvoient à peine se servir de leurs rames. Les Japonois leur montrerent des pieces d'or, dont ils paroissoient avoir une grande quantité, pour leur faire connoître qu'ils désiroient entrer en

Découvertes des Russes. Chap. I.

An. 1739.

commerce avec eux. Cependant le Yawl aborda, & ces petits bâtiments demeurerent à quelque distance du rivage. Ils étoient couverts de gens, qui se courbèrent jusqu'à terre devant les étrangers, remplirent d'eau leurs tonneaux, & avec la plus grande complaisance les reportèrent dans leur Yawl.

Quelques Russes descendent à terre.

Pendant qu'ils étoient ainsi occuppés, le contre-maître, accompagné du quartier-maître & de quatre soldats descendirent à terre, & en laissa seulement deux pour garder le Yawl. Ils trouvèrent la ville composée d'environ quinze cents maisons de pierre & de bois, qui occuppoient un espace de près de trois Werstes le long de la côte. Le contre-maître entra dans la maison où il vit qu'on avoit porté ses tonneaux : il y fut reçu de la maniere la plus polie, par le Japonois qui l'occupoit; on les conduisit dans un appartement, où il fut regalé de vin, & d'une colation de raisins, de pommes, d'oranges & de raves dans des vases de porcelaine. De cette maison, il passa dans une autre où il fut régalé de même, & on lui présenta de plus du ris bouilli à man-

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

ger ; on en fit autant au quartier-maître & aux ſoldats qui l'accompagnoient. Le contre-maître fit préſent de chapelets de verre, & d'autres bagatelles à ſes bienfaiteurs & aux gens qui avoient rempli les tonneaux, après quoi il s'avança avec ſa compagnie vers la ville, où ils remarquèrent beaucoup de propreté & de bon ordre tant dans les maiſons que dans les rues. Ils trouvèrent en quelques endroits des boutiques, où l'on vendoit des étoffes de coton, mais ils n'en virent pas de ſoye. Il y avoit une grande quantité de chevaux, de vaches, & de poules, les fruits de la terre conſiſtoient en froment & en pois.

Lorſque le contre-maître retournoit à ſon Yawl, il vit devant lui deux hommes, qui avoient des ſabres à la main, ce qui lui cauſa quelque crainte, & l'engagea à regagner le bâtiment le plutôt qu'il lui fut poſſible.

Il eſt viſité par le Gouverneur d'une ville.

Le Yawl fut ſuivi juſqu'au vaiſſeau par plus de cent barques Japonoiſes, avec quinze hommes dans chaque, & ils virent dans une, un homme diſtingué qui vint à bord. Il étoit

habillé de ſoye, & par les reſpects qu'on lui rendoit, ils jugèrent que c'etoit le Gouverneur de la place. Il fit préſent à Walton d'un vaſe plein de vin; le Lieutenant lui en marqua ſa reconnoiſſance par d'autres préſents, & le traita avec ſa ſuite le mieux qu'il fut en ſon pouvoir. On remarqua que les Japonois paroiſſoient prendre beaucoup de plaiſir au goût de l'eau-de-vie de Ruſſie. Auſſi-tôt que le Gouverneur fut parti, Walton remit à la voile, après avoir tiré un coup de canon, en ſigne d'amitié.

Découvertes des Ruſſes, Chap. I.

An. 1739.

Un Garde-côte empêche le commerce.

Le 22 de Juin, il gagna encore la terre, & jetta l'ancre à vingt-trois braſſes de profondeur, mais voyant qu'elle ne tenoit pas, il fut obligé de la lever. Pluſieurs petits bâtiments vinrent pour l'aider, il leur fit connoître qu'il avoit beſoin d'eau: ils emportèrent ſes tonneaux, abordèrent la terre & les rapportèrent pleins d'eau fraîche. Ils lui marquèrent auſſi leur déſir qu'il approchât plus près du rivage, où il y avoit un port ſûr, mais avant qu'il ſe fut décidé à accepter leur offre, il vint une chaloupe pour défendre au peuple d'avoir

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

davantage de communication avec les Ruſſes. Dans cette chaloupe étoit un homme habillé comme un ſoldat, avec une épée au côté, & un piſtolet à la main, ce qui fit juger à Walton que c'étoit un garde-côte Japonois.

Il aborde à un autre endroit.

Le lendemain, les Ruſſes jettèrent l'ancre à un autre endroit près du rivage, à la profondeur de deux braſſes, ſur un terrein de gros ſable, mêlé de coquillages. La chaleur de l'été étoit ſi grande qu'ils jugèrent à propos de ſe charger d'eau le plus qu'il leur ſeroit poſſible, d'autant plus que cela leur procuroit de nouvelles occaſions de connoître le pays. En conſéquence, le 24 de Juin, Walton envoya le ſecond canonier, avec quelques hommes & l'aprentif du chirurgien à terre dans le Yawl. Ils ne trouvèrent point d'eau, mais ils virent pluſieurs Japonois, avec de longs habits de toiles blanches. Ils emportèrent un oranger, quelques coquilles, & des branches de pin. Le jeune chirurgien cueillit auſſi diverſes ſortes d'herbes particulierement des boutons de ſapin, dont on fit enſuite des décoctions pour les malades du vaiſſeau

Walton demeura encore quelque temps ſur la côte du Japon, & s'avança beaucoup plus loin à l'Eſt, pour voir s'il ne découvriroit pas quelques nouvelles terres, ou quelques Iſles dans cette mer. N'en ayant rencontré aucune, il reprit la route de Kamtchatka, & le 21 d'Août, il regagna Ochotzk, où il fut rejoint par le Capitaine Spanberg.

Découvertes des Ruſſes. Chap. I.

An. 1739.

Il rejoint le Capitaine Spanberg.

Telle fut la fin d'une expédition qui prouva qu'il y a un paſſage ouvert & libre des côtes Méridionales de la Ruſſie au Japon & à la Chine : peut-être qu'à l'avenir cette découverte ſervira à établir un commerce très-conſidérable & très avantageux entre ces Empires ſi étendus & ſi peuplés.

FIN des Découvertes des RUSSES.



EXPEDITIONS
ET VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PAR LE CHEF D'ESCADRE
GEORGES ANSON.*

CHAPITRE PREMIER.

Quel fut l'objet de l'expédition de M. Anſon : Son départ eſt retardé : Il met à la voile : force de ſon Eſcadre : Il arrive à Madère : Deſcription de cette Iſle : Changements dans les Capitaines : Hiſtoire de l'Eſcadre

* Il fut créé Lord Anſon en 1747 : Premier Lord de l'Amirauté en 1751 ; & en 1761, il commanda l'Eſcadre qui amena la Reine en Angleterre : ce fut ſon dernier ſervice, & il mourut le 16 de Juin 1762.

Espagnole envoyée contre M. Anson: Misere excessive à laquelle les Espagnols de cette Escadre sont réduits: L'Amiral demande du secours au Viceroi du Pérou: Il n'obtient qu'une partie de sa demande: Il est réduit à un seul vaisseau: Il ne peut doubler le Cap-Horn: Dispute qu'il a avec un Officier: Conspiration des Indiens sur son bâtiment: Ils massacrent un grand nombre d'Espagnols: Découragement de ceux qui restent: Ils commencent à se reconnoître: Les Indiens périssent tous: l'Amiral retourne en Espagne.

An. 1740.

Quel fut l'objet de l'expédition de M. Anson.

LA guerre avec l'Espagne paroissant inévitable vers la fin de l'année 1739, les Anglois résolurent d'attaquer cette Couronne dans ses établissements éloignés, pour couper les principales ressources aux ennemis, c'est-à-dire, pour empêcher le retour des trésors, qui seuls pouvoient alors les mettre en état de faire la guerre à la grande Bretagne. En conséquence, on examina divers projets, & l'on forma plusieurs résolutions dans le Conseil, où il fut enfin

ANSON. Chap. I. An. 1740.

décidé que George Anſon, Ecuyer alors Capitaine du Centurion, ſeroi employé pour commander en che une expédition dans la mer du Sud

Son départ eſt retardé.

Quoique ce projet tendit évidemment à l'avantage du ſervice public l'exécution en fut de beaucoup retardée, & les meſures qu'on prit ſembloient plutôt tendre à le rendre infructueux. Il fut d'abord réſolu qu'on embarqueroit à bord de l'Eſcadre de M. Anſon un corps de troupes de terre, compoſé du Régiment du Colonel Bland, & de trois compagnies françoiſes de cent hommes chacune. Au lieu de ces troupes, le ſeul détachement qu'on y envoya fut un corps de cinq cents Invalides, penſionnaires externes de l'hôpital de Chelſea, & environ quatre-vingt dix-neuf ſoldats de marine. La moitié de ces troupes déſerterent à Portsmouth, & il ne reſta pour un ſervice auſſi important que les plus décrépits & les moindres ſujets qu'on auroit pu raſſembler de tout le corps. Le voyage fut auſſi retardé, parce que le chef d'Eſcadre fut obligé de prendre à bord deux agents des vivres, avec des marchandiſes pour la valeur de quinze

ille livres ſterling, qu'on devoit changer pour des proviſions ſur les ôtes de la mer du Sud. Ces délais, ints à pluſieurs autres cauſes firent fférer le voyage juſqu'à la ſaiſon de nnée, où les vents d'Oueſt ſont ornairement conſtants & très vionts, enfin, juſqu'à ce que les Eſpanols fuſſent pleinement inſtruits du rojet de l'Amiral.

Il met à la voile : Force de ſon Eſcadre.

Le 18 de Sept. 1740, le chef d'Eſcadre raignant que l'entrepriſe ne devint otalement infructueuſe, mit à la voile e Sainte-Helene avec un vent conraire, & cependant il ſortit du canal n quatre jours. L'Eſcadre étoit comoſée du Centurion de ſoixante caons, & de quatre cents hommes l'équipage, commandés par Georges Anſon Ecuyer; du Gloceſter, de cinquante canons, & de trois cents hommes d'équipage, commandés par Richard Norris: du Severn, de cinquante canons, & de trois cents hommes, aux ordres d'Edouard Legg: de la Perle, de quarante canons & de deux cents cinquante hommes, Capitaine Mathieu Mitchel: du Wager, de vingt-huit canons, & de cent ſoixante hommes, commandés par Dandy Kidd; de la chaloupe le Tryal, de

ANSON. Chap. I. An. 1740.

huit canons & de cent hommes aux ordres de Jean Murray, ave deux pinques d'avitaillement, don la plus grande étoit d'environ qua tre cents tonneaux, & l'autre d'en viron deux cents. Les vents étant tou jours contraires, ils eurent le chagri de demeurer quarante jours dans leu traversée de Sainte Helene à Madère ce qu'on fait souvent en dix ou douz jours.

Il arrive à Madère. Description de cette isle.

L'Isle de Madère, fameuse pour se excellents vins, est située dans u climat très beau & très sain. * On y voit une suite de montagnes assez éle-vées, qui sétendent de l'Est à l'Ouest. Du côte du Sud, les côteaux sont cultivés & diversifiés par des vignes, & par des maisons de campagne qui appartiennent à plusieurs marchands, ce qui forme un coup d'œil très agréa-ble. La seule ville considérable de cette Isle est celle qu'on nomme Fon-zal, située au Sud, dans le fond d'une grande baye. Elle est défendue par un rempart élevé, avec une batterie de

* Cette isle est à la latitude de 32 degrés 27 minutes, & à la longitude entre 18 de-grés un quart, & 19 degrés & demi du méridien de Londres, quoique sur les cartes Angloises, elle soit marquée à 17 degrés.

ons, & par un château fortifié, ANSON. Chap. I. An. 1740.
i ſur un roc qui s'éleve au deſſus
la mer, à une petite diſtance du
age. C'eſt le ſeul endroit où puiſſe
order une barque, & même la mer
briſe avec violence ſur cette côte
i eſt toute couverte de pierres. Par
tte raiſon, le chef d'Eſcadre jugea
'il étoit de la prudence d'employer
s barques Portugaiſes, pour ap-
rter de l'eau à la flotte, plutôt que
mettre en riſque celles qui dépen-
ient de ſon armement.

Changemens dans les Capitaines.

Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à
adère, le Capitaine Norris demanda
ſe démettre du commandement du
locester, & à retourner en Angle-
rre pour y rétablir ſa ſanté. Sa de-
ande fut accordée : le chef d'Eſcadre
omma le capitaine Mitchel pour
mmander le Glouceſter : fit paſſer
capitaine Kild, du Wager ſur la
erle : Murray fut transferé du Tryal
r le Wager, & il donna le com-
andement du Tryal au Lieutenant
heap. Pendant qu'il faiſoit toutes
es diſpoſitions, le Gouverneur lui
it que peu de jours avant ſon arrivée
ept ou huit bâtiments qu'on jugeoit
tre Eſpagnols avoient paſſé à l'Oueſt
le l'Iſle ; auſſi-tôt il envoya un offi-

ANSON. Chap. I. An. 1740.

cier dans une chaloupe très léger pour découvrir où ils étoient, ma cet officier revint ſans en avoir rien apprendre. M. Anſon ſoupçonn avec raiſon que ceux qui montoie ces vaiſſeaux étoient inſtruits de ſ projets, & qu'on les envoyoit pou mettre les établiſſements Eſpagno en état de le recevoir. Ces ſoupçon furent depuis confirmés, quand o apprit que la Cour d'Eſpagne avo mis en mer une Eſcadre pour exami ner ſes mouvements, & pour s'oppo à ſes projets.

Hiſtoire de l'Eſcadre Eſpagnole envoyée contre M. Anſon.

Cette Eſcadre dont il eſt néceſſair de rapporter l'hiſtoire en abregé étoit commandée par Dom Joſep Pizarro. Elle étoit compoſée de l'Aſie qui portoit ſoixante-ſix canons, & ſept cens hommes d'équipage : d Guipuſcoa, de ſoixante-quatorze ca nons, & de ſept cens hommes : d l'hermione, de cinquante-quatre ca nons, & de cinq cents hommes ; d l'Eſpérance, de cinquante canons & de quatre cens cinquante hommes du Saint-Etienne, de quarante ca nons, & de trois cens cinquante hommes ; enfin d'une Patache, de vingt canons. Pizarro avoit auſſi à

ord un régiment d'infanterie, destiné renforcer les garnisons de la mer du ud. Après avoir croisé quelques ours à la hauteur de l'Isle de Madère, fit voile à la riviere de la Plata, où arriva le 5 de Janvier 1741, & il nvoya aussi-tôt à Buenos-Ayres, our avoir un renfort de provisions. 'endant que l'Amiral Espagnol étoit ans la riviere de la Plata, il fut inormé par la trahison du Gouverneur 'ortugais de Sainte-Catherine ; que 1. Anson étoit arrivé à cette Isle le 1 Décembre précédent, & qu'il se lispofoit à se remettre en mer avec a plus grande diligence. Pizarro, qui lésiroit beaucoup de faire le tour du Cap Horn avant les Anglois, leva ussi-tôt l'ancre avec les cinq gros vaisseaux, sans attendre les provisions le Buenos-Ayres.

Misere excessive à laquelle les Espagnols de cette Escadre sont réduits.

Vers la fin de Février, l'Escadre Espagnole rangea le Cap Horn, & dirigea son cours à l'Ouest, dans l'intention de le doubler, mais la nuit du 28, le Guipuscoa, l'Hermione & l'Espérance furent séparés de l'Amiral, & le 6 de Mars suivant, le Guipuscoa fut encore séparé des deux autres. Le 7 Pizarro essuya une furieuse tem-

ANSON.
Chap. I.
An. 1740.

pête venant du Nord-Oueſt : malgré tous ſes efforts, elle repouſſa ſon Eſcadre à l'Eſt, & l'obligea de regagner la riviere de la Plata, où l'Amiral arriva dans le navire l'Aſie, vers le milieu de Mai, & il y fut ſuivi par l'Eſpérance & par le Saint-Etienne. Il eſt vraiſemblable que l'Hermione périt en mer, puiſqu'on n'en a eu depuis aucunes nouvelles : le Guipuſcoa fut jetté ſur la côte du Bréſil où il coula à fond. Les calamités de toutes eſpeces que cette Eſcadre infortunée ſouffrit dans cette navigation malheureuſe, ne peuvent être comparées qu'à celles qu'éprouverent les Anglois, quand ils furent battus des mêmes ouragans. Pour ſurcroît de miſere, la famine leur fit enfin ſouffrir toutes ſes rigueurs ; & ils furent enfin réduits à une ſi cruelle extrémité, que lorſqu'on pouvoit prendre quelques rats, on les vendoit quatre écus chacun. Un matelot mourut à bord, ſon frere tint ſa mort ſecrete, & demeura pluſieurs jours avec le corps dans un même hamac, uniquement pour recevoir ſa portion de nourriture. Dans cette affreuſe ſituation, il s'éleva une conſpiration entre les gens de mer qui

montoient

nontoient l'Asie, sans autre cause que la misere : ils se proposoient de massacrer les Officiers, & tous ceux qui n'étoient pas de leur complot, ayant pour unique motif de cette résolution sanguinaire, de satisfaire leur appétit, en se rendant maîtres de toutes les provisions du vaisseau. Ce dessein fut découvert par un confesseur, dit l'auteur du voyage, dans le temps où ils étoient prêts de l'exécuter, & l'on fit mourir aussi-tôt trois des chefs. Les Espagnols furent ainsi délivrés de ce danger éminent; mais leurs autres peines, bien loin de recevoir aucune diminution, devenoient de jour en jour plus affreuses; les trois vaisseaux qui échapperent, perdirent la plus grande partie de leurs hommes par les maladies, par la faim, & par la fatigue.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

L'Amiral demande du secours au Vice-Roi du Pérou.

L'Amiral Espagnol étoit réduit à cette extrêmité quand il gagna la riviere de la Plata, & voyant qu'il lui étoit impossible de s'y procurer ce qui étoit nécessaire pour réparer ses vaisseaux délabrés, il envoya une barque d'avis, avec une lettre de crédit, à Rio-de-Janeiro, pour acheter des Portugais ce qui leur manquoit;

ANSON.
Chap. I.
An. 1740.

En même temps il fit partir un exprès, qui traversa le continent, & se rendit à Saint-Jago du Chili, près du Viceroi du Pérou, pour l'informer des malheurs qui étoient tombés sur l'Escadre; & pour lui demander une remise de deux cents mille écus pris sur la caisse Royale de Lima, afin de se mettre en état de rétablir les vaisseaux qui lui restoient, & d'essayer une seconde fois à faire le tour du CapHorn, aussi-tôt que la saison seroit assez favorable pour qu'il le pût tenter.

Il n'obtient qu'une partie de sa demande.

La réponse ne fut pas conforme à l'attente, ni aux besoins de Pizarro : au lieu des deux cents mille écus qu'il demandoit, le Viceroi ne lui en remit que cent mille, en lui disant même qu'il n'avoit pu avoir cette somme qu'avec beaucoup de difficulté. Cependant les habitants de Lima, qui regardoient la présence de Pizarro comme absolument nécessaire à leur sureté, prétendirent que cette épargne n'étoit pas fondée sur le défaut d'argent dans le trésor royal, mais sur les vues intéressées de quelques confidents du Viceroi, qui l'empêcherent de satisfaire la demande de Pizarro.

Il est reduit à un seul vaisseau.

Les barques d'avis revinrent de

Rio-de-Janeiro, avec une quantité considérable de poix, de bray & de cordages, mais ils ne purent se procurer ni mâts, ni vergues : cependant en mettant les mâts de l'Espérance à l'Asie, & en se servant des mâts de réserve & des vergues qu'ils avoient à bord ; ils réussirent à rétablir l'Asie, & le Saint-Etienne. Ce dernier bâtiment toucha peu de temps après sur un bas fond, en descendant la riviere de la Plata ; il y fut tellement endommagé, qu'on le condamna, & Pizarro se remit en mer avec l'Asie, vers la fin d'Octobre.

ANSON.

Chap. I. An. 1740.

L'Amiral Espagnol ne doutoit pas alors qu'il n'eût un voyage aussi prompt que favorable, pour faire le tour du Cap Horn, parce qu'il voyoit le temps très modéré, & qu'il avoit tout l'été pour y réussir. Il fut trompé dans son attente : en arrivant à la latitude de ce Cap, son vaisseau perdit ses mâts, & il fut encore obligé de revenir à la riviere de la Plata, dans un grand embarras.

Il ne peut doubler le Cap Horn.

L'Asie avoit souffert considérablement dans cette seconde expédition infortunée, & l'on jugea qu'il n'y avoit d'autre parti à prendre, que

Dispute qu'il a avec un Officier.

celui de rétablir l'Eſpérance, qu'on avoit laiſſée en arrière à Monte Védio. Tous ſe mirent auſſi-tôt à l'ouvrage, & le vaiſſeau fut en état de tenir la mer au commencement de Novembre 1742. Il fut alors décidé que Mindinuetta qui commandoit le Guipuſcoa quand on le perdit ſur la côte du Breſil, prendroit le commandement de l'Eſpérance, & feroit le tour du Cap Horn, pendant que Pizarro ſe rendroit par terre au Chili. En conſéquence, l'eſpérance mit à la voile de la riviere de la Plata, au mois de Novembre, & arriva ſans accident ſur la côte du Chili, où Mindinuetta trouva l'Amiral. Il s'éleva de grandes diſputes, & il ſe forma une violente animoſité entre ces deux Officiers, parce que Pizarro voulut reprendre le commandement de l'Eſpérance, que Mindinuetta avoit conduit dans la mer du Sud, & que ce dernier refuſa de le lui remettre. Il ſoutenoit qu'étant entré ſeul dans cette mer, ſans aucun ſupérieur, il n'étoit pas au pouvoir de Pizarro de reprendre l'autorité qu'il avoit cédée à Buenos-Ayres: cependant Mindinuetta fut enfin obligé de renonçer à cettte prétention.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

Conſpiration des Indiens ſur ſon bâtiment.

Quelques grands que fuſſent les malheurs de Pizarro, ils ſembloient n'être pas encore à leur comble. En revenant par terre à Buenos-Ayres avec Mindinuetta, il prit la réſolution de faire radouber l'Aſie s'il étoit poſſible, & de repaſſer en Europe. La plus grande difficulté étoit de ſe procurer le nombre d'hommes néceſſaire pour conduire ce bâtiment d'autant que tous les gens de mer qu'il put raſſembler à Buenos-Ayres reſtants de ceux qui étoient ſur toute l'Eſcadre ne montoient pas à cent hommes. Pour y ſuppléer, il réſolut de prendre de force pluſieurs habitants du pays; de mettre à bord tous les priſonniers Anglois qu'on avoit pu faire, & d'y joindre les contrebandiers Portugais qu'on avoit pris en différents temps, ainſi que quelques Indiens. Entre ces derniers étoit un chef, & dix de ſes compagnons qui avoient été pris par les Eſpagnols, environ dix mois avant. Il ſe nommoit Orellana, & étoit membre d'une puiſſante tribu, qui avoit commis de grands ravages dans les environs de Buenos-Ayres. Avec cette troupe de gens de

ANSON.
Chap. I.
An. 1740.

toute ſorte, Pizarro mit à la voile de Monte-Védio, dans la riviere de la Plata, vers le commencement de Novembre 1745, & les Eſpagnols, bien convaincus du mécontentement des étrangers qu'ils emmenoient, les traiterent avec une hauteur & une dureté exceſſive, particulierement les Indiens, qui étoient ſouvent battus de la maniere la plus cruelle par les moindres Officiers, ſous les plus légers prétextes, & quelquefois uniquement pour marquer leur ſupériorité. Orellana & ſes compagnons, quoique très-patients & très-ſoumis en apparence, méditoient une rigoureuſe vengeance de tout ce qu'on leur faiſoit ſouffrir. Il reconnut que les Anglois étoient auſſi ennemis des Eſpagnols qu'il l'étoit devenu lui-même, & chercha toutes les occaſions de s'entretenir avec ceux qui entendoient la langue de leurs barbares maîtres, ſans doute dans l'intention de les engager dans le projet qu'il avoit formé pour ſe venger de leur cruauté, & pour recouvrer la liberté; mais ne trouvant pas les Anglois auſſi précipités, & auſſi animés qu'il l'étoit lui-même, il réſolut de

s'en rapporter uniquement à la réſolution & au courage de ſes fidelles compagnons. On peut juger qu'ils s'engagèrent volontairement à agir ſous ſa conduite, & à exécuter tout ce qu'il jugeroit à propos de leur commander. En conſéquence ils ſe munirent de couteaux d'Hollande, dont la pointe eſt très-aigue, ce qu'ils n'eurent pas de peine à ſe procurer, d'autant que c'étoit ceux dont on ſe ſervoit communément dans le vaiſſeau. Ils employerent auſſi leur temps de repos à couper ſecrettement des bandes de cuirs frais, qui étoient en grande quantité ſur ce bâtiment, & ils attacherent aux deux bouts de ces longes des boulets de petites pieces, telles qu'on en met ſur le pont. Cette eſpece d'arme eſt très-dangereuſe entre leurs mains : ils la font tourner autour de leur tête, avec une adreſſe particuliere aux Indiens de Buenos-Ayres, qui y ſont exercés dès l'enfance. Après avoir pris ces précautions préliminaires, ils attendirent l'occaſion favorable de remplir leur projet, & un outrage que reçut en particulier Orellana, ſervit à en précipiter l'éxécution. Un

ANSON.
Chap. I.
An. 1740.

Officier lui ordonna de monter aux mats, ce qui lui étoit impoſſible, & le brutal Eſpagnol prit prétexte de cette déſobéiſſance pour le battre avec tant d'inhumanité, qu'il le laiſſa couvert de ſang ſur le pont, & preſque évanoui des bleſſures & des coups qu'il avoit reçus. Cet acte de cruauté ne pouvoit manquer d'animer de plus en plus les Indiens à la vengeance, d'exciter encore leur haine & de leur faire déſirer avec une nouvelle impatience les moyens d'accomplir leur deſſein, comme ils le firent peu de jours après.

Ils maſſacrent ungrand nombre d'Eſpagnols.

Vers neuf heures du ſoir, lorſque pluſieurs des principaux Officiers étoient ſur le demi-pont, à jouir de la fraîcheur, le chateau d'avant garni de la garde ordinaire, & le corps du bâtiment rempli de beſtiaux vivants: Orellana & ſes compagnons, qui avoient préparé leurs armes, favoriſés des ombres de la nuit, quitterent leurs grandes culotes, & une partie de leurs habits les plus embaraſſants. Ils monterent tous enſemble ſur le demi-pont & s'avancerent vers la porte de la grande chambre. Le Boſſeman les reprimanda & leur

commanda auſſi-tôt de s'éloigner ; mais Orellana ayant dit à ſes gens quelques mots en langage Indien, quatre d'entr'eux ſe retirèrent, en ſe partageant deux par chaque couroir, pandant que le chef & les ſix autres qui les ſuivoient paroiſſoient ſe diſpoſer lentement à quitter le demi-pont. Auſſi-tôt que les quatre premiers furent dans les couroirs, Orellana fit le cri de guerre ordinaire à ces Sauvages, & l'on prétend que ce cri eſt un des bruits les plus affreux & les plus effrayants qu'on puiſſe entendre. Ce heurlement fut le ſignal pour commencer le maſſacre : tous tirerent leurs couteaux, & firent mouvoir leur boulets autour de leurs têtes. Leur chef avec les ſix qui étoient demeurés ſur le demi-pont tomberent tout-a-coup ſur les Eſpagnols avec leſquels ils ſe trouvoient mêlés, & en jetterent près de 40 à leurs pieds, dont plus de 20 furent tués ſur le champ, & le reſte mis hors de combat. La plus grande partie des Officiers dès le commencement du tumulte ſe jetterent dans la chambre du Capitaine, éteignirent les lumieres & barricaderent la porte, pendant

Anson. Chap. I. An. 1740.

que les autres, qui avoient échapé à la premiere fureur des Indiens, faisoient leurs efforts pour se sauver par les couroirs dans le chateau d'avant: mais les Indiens, qui s'étoient mis dans ces couroirs à dessein, en poignarderent la plus grande partie & forcerent les autres de se précipiter dans le corps du bâtiment. Plusieurs sauterent d'eux-mêmes par-dessus les balcons, & se trouverent très-heureux de pouvoir se cacher au milieu des bestiaux : mais la plus grande partie gagnerent les haubans, & se refugierent sur les hunes ou dans les agrès. Cependant la garde du château de proue voyant que la communication étoit coupée, & épouvantée par les cris de quelques blessés qui avoient eu encore assés de force pour se sauver par les couroirs, ne sachant ni le nombre des ennemis, ni quelle partie du bâtiment ils occupoient, crut que tout étoit perdu, & ne songea qu'à s'échaper dans la plus grande confusion, en montant dans les cordages de la misene & du beaupré.

Découragement de ceux qui restent.

C'est ainsi que onze Indiens, avec une résolution, peut-être sans exemple, se rendirent maîtres, presque en

un inſtant du demi-pont d'un vaiſſeau de ſoixante & ſix canons, avec cinq cents hommes d'équipage, & demeurerent paiſiblement maîtres de leur poſte un aſſés long eſpace de temps. Les Officiers, qui étoient dans la chambre du Capitaine les gens d'entre les ponts & ceux qui étoient montés dans les manœuvres ne cherchant que leur propre ſureté, furent long-temps incapables de former aucun projet pour détruire la révolte, & pour reprendre le commandement du vaiſſeau. Il eſt vrai que les cris des Indiens, les gémiſſements des bleſſés, & les clameurs confuſes des gens d'équipages, augmentés par l'obſcurité de la nuit, firent d'abord paroître le danger beaucoup plus grand, & les remplit de cette terreur panique que les ténebres, le déſordre & l'ignorance où ils étoient des forces de leurs ennemis, ne pouvoit manquer de produire.

ANSON. Chap. I. An. 1740.

Quand les Indiens eurent nétoyé le demi-pont, le tumulte parut en quelque ſorte appaiſé, parce que la crainte faiſoit garder le ſilence à ceux qui s'étoient échappés, & que les

Ils commencent à ſe reconnoître.

Anson. Chap. I. An. 1740.

révoltés n'étoient pas en état de les poursuivre. Cependant Orellana, se voyant maître du demi-pont, brisa une caisse d'armes, où il esperoit trouver des coutelas, dont il se seroit armé, ainsi que ses compagnons, étant tous très adroits à s'en servir : mais heureusement pour les Espagnols, ils étoient cachés sous les armes à feu, qui furent les seules que virent les Indiens, & dont ils ne pouvoient faire aucun usage. Cet inconvénient déconcerta la suite de leur projet, & donna le temps à Pizarro, & à ceux qui étoient avec lui dans la grande chambre, de parler par les fenêtres, & par les sabords, à ceux qui étoient dans la sainte barbe, & entre les ponts. Ils apprirent d'eux que les Anglois demeuroient fort tranquilles dans le fond, & qu'ils n'avoient aucune part à la mutinerie, & enfin reconnurent à plusieurs indices, que toute cette révolte avoit été projettée & exécutée par le seul Orellana avec ses Indiens.

Les Indiens périssenttous. L'Amiral revient en Espagne.

Sur cette assurance, Pizarro & ses Officiers résolurent d'attaquer les Indiens sur le demi-pont, avant que les autres mécontents qui étoient à

bord euſſent eu le temps de revenir de la premiere ſurpriſe, & de faire réfléxion ſur la facilité qu'ils auroient eue à s'emparer du vaiſſeau, en ſe joignant aux Indiens. Pizarro raſſembla toutes les armes qu'il put trouver dans la chambre de poupe & les partagea entre les Officiers, mais ils n'avoient d'autres armes à feu que des piſtolets, qui leur devenoient même inutiles faute de poudre & de balles. La communication avec les gens de la ſainte-barbe remédia à cet inconvénient: il deſcendit un panier par la fenêtre de la chambre, & le canonier y mit par les ſabords des cartouches de piſtolets. S'étant ainſi procuré des munitions, ils chargerent leurs armes, ouvrirent un côté de la porte & tirerent quelques coups ſur les Indiens du demi-pont, mais ils ne firent aucun effet. Enfin Mindinuetta eut le bonneur de renverſer mort Orellana, & auſſi-tôt ſes fidelles Indiens, voyant l'impoſſibilité de faire une plus longue réſiſtance, ſauterent tous dans la mer, où ils périrent juſqu'au dernier. Ce fut ainſi que les Eſpagnols recouvrerent le commandement, après que les Indiens eurent

ANSON. Chap. I. An. 1740.

été maîtres du demi-pont pendant deux heures.

Cette dangéreuſe révolte étant totalement appaiſée par la mort de ces hardis Sauvages, Pizarro continua ſon cours pour l'Europe, & arriva ſur la côte de Gallice au commencement de l'année 1746.

CHAPITRE II.

Suite du voyage de M. Anſon : il arrive à l'Iſle Sainte-Catherine : allarme que cauſe ſon arrivée : on met les malades à terre : ſituation de cette Iſle : ſes productions : combien l'air y eſt mal ſain, déſagrèments que le Gouverneur fait éprouver aux Anglois : Nations auxquelles le Bréſil a appartenu : richeſſes qu'on trouve dans ce pays : quantité d'or qu'on en tire tous les ans : comment on y a découvert les diamans : compagnie qui en fait ſeule la recherche : avantages du Port de Sainte-Catherine : M. Anſon y fait rétablir ſes mâts : difficultés que fait le Gouverneur : M. Anſon remet à la voile : il éprouve une tempête violente : un de ſes vaiſſeaux manque d'être pris par les Eſpagnols.

ANSON. Chap. II.

An. 1740. Suite du voyage de M. Anſon.

APrès avoir rapporté en peu de mots l'expédition de Pizarro, qui de l'aveu même des Eſpagnols, n'avoit pour objet que de détruire

ANSON. Chap. II. An, 1740.

les Anglois, ou au moins de rendr
infructueux leurs projets dans la me
du Sud, nous allons revenir à mon
ſieur Anſon, que nous avons laiſſ
à Madère. Quand il ſe fut muni d
l'eau & du vin qui lui étoient néceſ
ſaires, il remit à la voile avec ſo
Eſcadre, le 3 de Novembre 1740. &
le lendemain, il donna ordre aux Ca-
pitaines s'il arrivoit qu'ils fuſſent ſépa
rés, de ſe rendre à Sainte Catherine
où il établit le lieu de réunion. Le 1
la pinque l'Induſtrie ayant rempli ſe
conventions, & partagé ſa cargaiſo
entre tous les bâtiments, ſe ſépara
de l'Eſcadre, pour aller aux Barba-
des, & y charger des marchandiſe
pour l'Angleterre: mais en revenant
de ces Iſles, elle eut le malheur d'ê-
tre priſe par les Eſpagnols.

Il arrive à l'Iſle Sainte-Catherine.

Le 20 de Novembre, les Capitai-
nes repréſenterent à M. Anſon qu'il
y avoit beaucoup de leurs gens dan-
gereuſement malades, qu'il en mou-
roit journellement, & qu'un grand
nombre étoient confinés dans leurs
hamacs: qu'ils penſoient, de même
que les Chirurgiens, qu'un renouvel-
lement d'air frais entre les ponts ſer-
viroit beaucoup à la conſervation

les hommes, mais que les vaisseaux iroient tant d'eau qu'il n'étoit pas possible d'ouvrir les plus bas des sabords. Aussi-tôt le chef d'Escadre donna ordre de faire six ouvertures, ou écoutilles dans chaque vaisseau, pour que l'air put circuler plus librement entre les ponts. Les gens étoient attaqués de fievres ardentes, maladie terrible dès ses commencements, & dont les suites sont encore quelquefois fatales à ceux qui se croyent convalescents, indépendamment de la foiblesse & de l'accablement qui demeurent long-temps à ceux qui en ont été attaqués. Ces maladies augmenterent de jour en jour leurs ravages pendant que les Anglois tinrent la mer, & ils furent dans la plus grande joie quand ils découvrirent la côte du Brésil, qu'ils reconnurent le matin du 16 de Décembre. Le 18 au soir, ils jetterent l'ancre à la pointe du Nord-Ouest de l'Isle Sainte Catherine.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

En approchant de cette Isle, ils remarquerent deux forts, qu'ils jugerent qu'on avoit élevés pour garder le passage entre l'Isle & le continent. Voyant que sur ces deux forts

Allarme que cause son arrivée.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

on arboroit les pavillons & qu'on tiroit quelques coups de canon, sans doute pour servir de signaux, & rassembler les habitants, M. Anson pensa que la vue de son Escadre avoit jetté l'allarme sur la côte, & pour empêcher qu'il n'en arrivât quelque confusion, il envoya à terre une chaloupe, avec un Officier complimenter le Gouverneur, & lui demander un Pilote, qui put conduire les vaisseaux dans la rade. Le Gouverneur fit une réponse très-polie, & en envoya un aussi-tôt. Ils remirent à la voile le 20, le Pilote vint à bord vers midi, & le même jour il les conduisit à un ancrage, dans une grande baye très commode, du côté du continent, que les François nomment le bon-port.

On met les malades à terre.

Le lendemain, ils leverent l'ancre, firent voiles entre les deux forts, dont nous venons de parler, nommés le Fort de Santa-Cruz & de San-Juan, & ils s'amarrerent le Dimanche 21 de Décembre à l'Isle Sainte Catherine. Presque tous les gens de l'Escadre étoient malades, & ils avoient le plus grand besoin de rafraichissement, aussi le Chef d'Esca-

re, donna ses premiers soins à ceux auxquels ils étoient les plus nécessaires : il fit élever deux tentes pour chaque vaisseau, l'une pour les malades, & l'autre pour le Chirurgien & pour ses aides. On mit à terre environ quatre-vingt malades du Centurion, & presque autant de chacun des autres vaisseaux, à proportion du nombre d'hommes dont ils étoient chargés. Après avoir rempli ce premier devoir, on nétoya les bâtiments, ils furent parfumés, & l'on arrosa toutes les parties avec du vinaigre. Ensuite on prit toutes les précautions nécessaires pour garantir les vaisseaux contre les temps orageux qu'on avoit lieu de craindre, en faisant le tour du Cap-Horn.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

Situation de cette Isle.

L'Isle de Sainte Catherine est située à la latitude entre 27 dégrés 35 minutes & 28 dégrés, la longitude est de 40 dégrés 45 minutes à l'Ouest de Londres. Elle a de longueur environ neuf lieues, & seulement deux de largeur, quoiqu'elle soit très élevée, on peut à peine l'appercevoir à dix lieues de distance, à cause des montagnes prodigieuses qui sont derriere cette Isle, sur la côte du Brésil.

Anson. Chap. II. An. 1740.

Ses productions.

Sainte Catherine est couverte d'ar bres, qui conservent leur verdur dans toutes les saisons : mais ils son tellement embarrassés d'arbrisseaux de ronces & d'épines, que le tou forme une espece de hallier impéné trable, excepté en quelques défilé que les habitants ont coupés pou leur usage. Ces passages & quelque endroits du rivage, du côté qui fai face au continent & qu'on a éclair cis pour y faire des plantations, son les seules parties découvertes dan toute l'Isle. Le grand nombre d'ar bres & d'arbrisseaux aromatique dont ces bois sont remplis, en ren dent l'odeur très-forte. On y trou ve aussi beaucoup de différentes sor tes de fruits, qui y croissent naturel lement, & les productions de tous les climats y viennent presque sans aucune culture, ensorte qu'on y voit en abondance des pommes de pin, des citrons, des limons, des oranges, des melons, des abricots, des pêches, des raisins, & des plantains ; mais outre tous ces fruits, les oignons & les pommes de terre sont les végétaux les plus utiles pour les marins. Il y a aussi quantité de phai-

ans, mais il s'en manque baucoup qu'ils n'ayent le même fumet que eux d'Angleterre. On y chasse de petits bœufs sauvages, qui ressemblent assés à des buffles, mais ils ne fournissent pas une nourriture excellente : la chair en est molle, & le goût assés désagréable. Les autres provisions qu'on peut faire dans cette Isle, sont des perroquets, des singes, & particuliérement des poissons de diverses especes, qui sont très-bons, & qu'on prend avec facilité. L'eau y est excellente, & aussi bonne pour la mer que celle de la Tamise.

Combien l'air y est mal sain.

Ces avantages sont contre-balancés par divers inconvénients, dont les uns viennent du climat, & les autres de quelques nouveaux reglements. Entre les premiers, on remarque principalement que la quantité de bois & les hauteurs dont le port est environné, empêchent la libre circulation de l'air, & par cette raison, il s'y éleve une si grande quantité de vapeurs, produites par la forte végétation de ce pays, qu'il est couvert d'un brouillard épais toutes les nuits, & une partie des matins. Ces brouillards rendent l'Isle très-humi-

ANSON.
Chap. II.
An. 1740

de, & ſont vraiſemblablement l principale cauſe des fievres & de fluxions, qui ſont très commune dans l'Iſle. Pendant le jour l'air eſt ir fecté de moucherons ou mouſtiques qui reſſemblent aſſés à nos couſins mais dont la piquûre eſt beaucou plus venimeuſe. Quand ils ſe retiren au coucher du Soleil, ils ſont ſuivi d'un nombre infini d'autres mouches dont le bourdonnement eſt des plû déſagréables, quoiqu'elles ſoient ſi pe tites qu'on peut à peine les diſtingue à la vue. Leur piquûre fait élever un petite tumeur, accompagnée d'un demangaiſon très incommode, à peu près comme celle des punaiſes. Le Anglois éprouverent à leurs dépen combien le climat de Sainte-Catherine eſt mal ſain : on y enterra vingt-huit hommes du centurion ſeul, & en peu de jours le nombre des malades augmenta de ſeize pour ce ſeul vaiſſeau.

Déſagrement que le Gouverneur fait éprouver aux Anglois.

L'Eſcadre ſouffrit auſſi beaucoup de la forme du gouvernement, & des nouveaux réglements établis dans cette Iſle. C'étoit anciennement une retraite de vagabonds & de bannis qui s'y rendoient de toutes les parties du Breſil : ils y avoient des proviſions en abon-

lance, & quoiqu'ils manquaſſent l'argent, ils s'y maintenoient ſans le ecours d'aucun des établiſſements oiſins. Tant qu'ils furent dans cette ituation, ils marquerent beaucoup l'hoſpitalite & d'amitié aux vaiſſeaux trangers qui y abordoient, parce que ces vaiſſeaux ayant beſoin de rovifions, & les habitants manquant l'habits, on échangeoit les uns pour es autres, & des deux côtés on étoit rès content de ce commerce; mais depuis la découverte de l'or & des diamants ſur la côte oppoſée, on les a obligés de ſe ſoumettre à de nouvelles loix, & de s'aſſujettir à une nouvelle forme de gouvernement. Dans le temps dont nous parlons, au lieu de leurs anciens Commandants, qui alloient nuds pieds & couverts de haillons, ils obéiſſoient à un Gouverneur nommé Dom Joſe Sylva de Paz, qui avoit ſous ſes ordres une nombreuſe garniſon, vivoit dans la ſplendeur, connoiſſoit mieux la valeur de l'argent que ſes prédéceſſeurs, & prenoit pour s'en procurer tous les moyens qui leur étoient entiérement inconnus. Un de ces moyens étoit de placer des ſentinelles à toutes

Anson. Chap. II. An. 1740.

les avenues, pour empêcher les habitants de vendre des rafraîchiſſements aux vaiſſeaux, excepté à un prix ſi exceſſif, qu'on ne pouvoit ſe réſoudre à le donner, ſous le prétexte qu'il étoit obligé de conſerver ces proviſions pour plus de cent familles qui devoient venir renforcer la Colonie, & qu'il attendoit, diſoit-il, de jour en jour. Sa conduite étoit encore plus condamnable à d'autres égards : il faiſoit un commerce de contrebande très conſidérable, par des échanges d'or pour de l'argent, ce qui privoit les Rois d'Eſpagne & de Portugal de leur quint. Pour gagner de plus en plus les bonnes graces de ſes correſpondants Eſpagnols, ce fut lui qui eut la trahiſon d'envoyer un exprès à Pizarro qui commandoit l'Eſcadre de cette nation armée pour s'oppoſer aux projets de M. Anſon, dans le temps où elle étoit à Buenos-Ayres ſur la riviere de la Plata. Il lui fit remettre un détail de tout ce qui concernoit l'Eſcadre Angloiſe, qui venoit d'arriver, du nombre de vaiſſeaux, de canons, d'hommes ; enfin de toutes les circonſtances dont il jugea que leurs ennemis déſiroient d'être informés.

La

Nations auxquelles a appartenu le Bréſil.

La partie du Breſil, où l'on trouve l'or & les diamants dont nous venons de parler, fut découverte par Americ Veſpuce Florentin, alors au ſervice des Portugais qu'il y établit, & il y forma une Colonie. Lorſque le Royaume de Portugal paſſa à la Couronne d'Eſpagne, ce pays eut le ſort des autres Etats Portugais. Pendant la ongue guerre entre l'Eſpagne & les Etats de Hollande, les Hollandois s'emparerent des parties ſeptentrionales du Breſil, dont ils demeurerent es maîtres durant quelques années. Lorſque les Portugais ſe révolterent contre le Gouvernement Eſpagnol, les habitants du Breſil ſuivirent l'exemple le leurs compatriotes : ils reprirent peu de temps après les places dont les Hollandois s'étoient rendus maîtres, & tout le pays eſt toujours demeuré depuis ſous le gouvernement Portugais. Le ſucre & le tabac, avec quelques autres denrées de peu de valeur, furent pendant long-temps les ſeules productions qu'on en retira.

Richeſſes qu'on trouve dans ce pays.

On découvrit par hazard des tréſors que les Hollandois n'avoient eu aucune idée d'y chercher, pendant qu'ils poſſedoient une partie de ce pays ;

ANSON. Chap. II. An. 1740.

quoique les hommes employent or-
dinairement tous leurs ſoins, & toute
leur induſtrie pour les trouver; c'eſt-
à-dire l'or & les diamants. On trouva
l'or dans les montagnes voiſines de la
ville de Rio-de-Janeiro, où l'on re-
marqua que les hameçons des Indiens
étoient de ce précieux métal. Les
Portugais s'informerent d'où il leur
venoit, & trouverent qu'il en tom-
boit tous les ans une grande quantité
des montagnes, d'où l'eau l'empor-
toit dans les vallées; qu'il y reſtoit
dans le ſable & dans le gravier après
que les eaux s'étoient écoulées. Il n'y
a qu'environ ſoixante ans, qu'on a
commencé à tranſporter de l'or du
Breſil en Europe; mais depuis ce
temps le produit en a augmenté tous
les ans, par la découverte qu'on a
faite de pluſieurs endroits, en diverſes
provinces où il y en a autant, & peut-
être plus que dans les environs de
Rio-de-Janeiro. On prétend même
qu'il y a une veine de ce métal répan-
due dans tout le pays, environ à
vingt-quatre pieds au deſſous de la
ſurface de la terre; mais que cette
veine eſt trop mince, & de trop peu
de valeur pour mériter les frais d'ex-

ploitation. Quoiqu'il en ſoit, après que les pluyes ont duré un temps un peu conſidérable, on trouve toujours de l'or, en le ſéparant du ſable & de la terre, que les rivieres & les torrents ont entraîné.

Cet ouvrage eſt ordinairement la principale occupation des eſclaves, particulièrement des Negres que les Portugais entretiennent pour ce ſervice. Ils ſont aſſujettis à un réglement aſſez ſingulier; chacun de ces eſclaves eſt obligé de fournir à ſon maître un gros d'or par jour, & s'il eſt aſſez heureux ou aſſez induſtrieux pour en ramaſſer davantage, le ſurplus lui appartient, & il en peut diſpoſer à ſa volonté.

Quantité d'or qu'on en tire tous les ans.

Le Roi a le quint de tout l'or qu'on ramaſſe de cette façon; on a trouvé depuis pluſieurs années qu'il monte à cent cinquante Arobes, dont chacune eſt de trente-deux livres, poids de Portugal, ce qui fait près de trois cents mille livres ſterling, en eſtimant l'once poids de Troy à quatre livre ſterling; mais comme cette ſomme ne fait que la cinquiéme partie du capital, il s'enſuit que ce capital monte à un million & demi ſterling, ou en-

ANSON. Chap. II. An. 1740.

viron trente-quatre millions, monnoye de France. Nous avons déja remarqué qu'à Buenos-Ayres on change beaucoup de cet or pour de l'argent, ce qui prive de leurs quints les Rois d'Eſpagne & de Portugal; mais ſi l'on ajoute ce qu'on fait paſſer ſecrettement en Europe, & dont on fraude les droits, on trouvera encore un demi million ſterling, en ſorte que l'or qu'on ramaſſe tous les ans dans le ſable du Breſil, monte à près de quarante millions argent de France.

Comment on y a découvert les diamants.

La découverte des diamants qu'on trouve auſſi dans le Breſil, eſt beaucoup plus nouvelle que celle de l'or. Il n'y a gueres plus de quarante ans, que la premiere de ces pierres précieuſes en a été apportée en Europe. On les trouve comme l'or, dans les lits des torrents & des rivieres, mais ſeulement en quelques endroits, & ils ne ſont pas généralement répandus par tout le pays. On en a trouvé ſouvent en lavant le ſable pour chercher de l'or, ſans connoître que ce fuſſent des diamants, & ils ont été jettés avec le ſable & le gravier; mais il y a environ quarante ans, qu'un homme qui avoit quelque connoiſſance des dia-

mants brutes, se persuada que ce qu'on avoit regardé jusqu'alors comme des cailloux étoit de la même nature. Il se passa cependant encore un temps considérable, avant que son sentiment fut confirmé par un plus mur examen, & par des essais convenables en Europe. Les habitants eurent beaucoup de peine à se persuader que ce qu'ils étoient accoutumés à mépriser depuis si long-temps, fut réellement d'une si grande valeur; & l'on prétend que durant cet intervale, le Gouverneur d'une ville profita de leur ignorance, en se procurant un grand nombre de ces pierres, sous prétexte de s'en servir au lieu de jettons pour jouer aux cartes.

On connut enfin la valeur de ces pierres par d'habiles Joyaliers d'Europe, qui après les avoir bien examinées, déclarerent qu'elles étoient de vrais diamants, & qu'il y en avoit plusieurs qui ne le cédoient en rien à ceux qu'on apporte des Indes Orientales. Alors les Portugais s'appliquerent avec la plus grande ardeur à en faire la recherche; & il est vraisemblable qu'ils en auroient trouvé une grande quantité sans un ordre

ANSON. Chap. II. An. 1740.

émané de la Cour de Portugal, qui défendoit de la continuer.

Compagnie qui en fait seule la recherche.

On représenta au Roi que si l'on trouvoit une si grande quantité de ces diamants, comme il y avoit lieu de le croire, leur valeur diminueroit considérablement, ce qui causeroit la ruine des marchands Européens qui possédoient beaucoup de ceux des Indes, ensorte qu'on ne tireroit aucun avantage de cette découverte. Cette considération, qui en effet paroissoit fondée sur de justes raisons, engagea Sa Majesté à en défendre la recherche générale & à former une Compagnie qui en eut seule le privilége. Cette Compagnie, au moyen d'une somme qu'elle paye annuellement au Roi, a la propriété de tous les diamants qu'on trouve au Bresil : mais il lui est défendu d'y employer plus de huit cents esclaves, pour empêcher qu'on n'en ramasse une trop grande quantité, ce qui ne pourroit manquer d'en diminuer la valeur.

Avantages du Port de Sainte-Catherine.

Ces découvertes importantes dans le Bresil, ont occasionné de nouvelles loix, de nouveaux gouvernements, & de nouveaux réglements en différentes parties du pays ; de même que

dans l'Isle Sainte-Catherine, parce qu'on a trouvé dans le voisinage de cette Isle plusieurs rivieres considérables, qui entraînent de très grandes richesses. Le Port de la même Isle, est aussi sans contredit le plus grand de toute la côte, & il est très probable qu'avec le temps, il deviendra le principal établissement du Bresil, & le port le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

M. Anson y fait rétablir ses mâts.

La saison devenoit de jour en jour moins favorable pour faire le tour du Cap-Horn, & le Chef d'Escadre vouloit partir de Sainte-Catherine le plus promptement qu'il lui seroit possible; mais en examinant les mâts du Tryal, on trouva que le grand mât étoit fendu par le haut, & que celui de Misene étoit hors d'état de servir. Ces inconvenients obligerent les Anglois de demeurer plus long-temps qu'ils ne l'avoient projetté, afin de mettre ce bâtiment en état de supporter les tempêtes qu'ils n'avoient que trop de sujet de craindre dans leur passage à la mer du Sud.

Difficultés que fait le Gouverneur.

Pendant qu'on étoit occupé à réparer le Tryal, on découvrit une voile en pleine mer, & le Chef d'Escadre

ANSON. Chap. II. An. 1740.

pensant que ce pouvoit être un bâtiment Espagnol, donna ordre de mettre hors la barque à dix-huit rames, qu'il envoya à la découverte, sous les ordres de son second Lieutenant, avant que ce bâtiment pût être sous la protection des forts. Il trouva que c'étoit un Brigantin Portugais de Rio-Grande : le Lieutenant fit beaucoup de politesse à ceux qui le montoient, & même il refusa de recevoir un veau, dont le Maître vouloit lui faire présent. Cependant le Gouverneur fut très-offensé de ce que M. Anson avoit envoyé la barque, & prétendit que cette conduite étoit une violation de la paix qui subsistoit entre les Couronnes de la Grande Bretagne & de Portugal. On n'attribua d'abord cette ridicule querelle qu'à l'insolence naturelle de Dom Jose : mais comme il persista à accuser le Lieutenant de s'être conduit avec hauteur, d'avoir ouvert des lettres, & d'avoir voulu s'emparer, par violence, du même veau, que le Chef d'Escadre savoit qu'il avoit refusé ; on soupçonna avec raison qu'il ne faisoit tout ce bruit, mal fondé, que pour empêcher de visiter le Brigantin, quand il se remettroit en

mer, crainte qu'on ne découvrît sa contrebande & sa correspondance avec les Gouverneurs des places voisines.

ANSON. Chap. II. An. 1740.

Lorsque l'Escadre fut radoubée, & munie de provisions fraîches, elle mit à la voile de Sainte-Catherine, le 18 de Janvier 1741, pour aller sur une côte ennemie, ou au moins déserte & barbare, où l'on ne pouvoit attendre qu'un climat beaucoup plus orageux que tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Le jour qui suivit le départ des Anglois, ils eurent un temps très rude, accompagné de pluie, de tonneres & d'éclairs. Il devint plus clair & plus beau, avec de légères brises; & continua de même jusqu'au soir du 21; alors le vent recommença à fraîchir, il augmenta de plus en plus pendant toute la nuit, & vers huit heures du matin, il occasionna une tempête violente, accompagnée d'un brouillard si épais qu'il étoit impossible de rien distinguer au-delà de la longueur de deux vaisseaux; ce qui fit disparoître toute l'Escadre; mais ce brouillard s'étant dissipé le lendemain à midi; M. Anson revit tous ses vaisseaux, à l'exception de la Perle, qui ne put le rejoindre que près d'un

M. Anson remet à la voile, il eprouve une tempête violente.

An. 1741.

ANSON. Chap II. An. 1741.

mois après. La Chaloupe le Tryal s'écarta beaucoup au-dessous du vent, ayant perdu son grand mât, & ayant été obligée de couper les cordages qui le retenoient, crainte qu'il ne brisât le bâtiment. M. Anson s'arrêta avec toute l'Escadre pour lui donner du secours, & la mer continuant toujours à être très-grosse, le Gloucester eut ordre de touer cette Chaloupe.

Un de ses vaisseaux manque d'être pris par les Espagnols.

Ils continuerent leur cours au Sud avec très peu de retard, jusqu'au 18 de Février. Ils découvrirent alors une voile, & le Severn & le Gloucester eurent ordre de lui donner la chasse; mais M. Anson reconnut que c'étoit la Perle qui avoit été séparée de l'Escadre pendant la tempête. Il fit un signal pour ordonner au Severn de rejoindre, & de laisser le Gloucester seul aller à la poursuite; mais au grand étonnement de toute l'Escadre, on vit qu'à l'approche du Gloucester, les gens de la Perle augmentoient leurs voiles pour s'éloigner de ce bâtiment. Cependant le Gloucester les atteignit, trouva leurs hamacs relevés, & tout préparé pour le combat. La Perle ayant enfin joint le Chef d'Escadre, le Lieutenant Salt

ANSON. Chap. II. An. 1741.

lui dit que le dix du même mois, ils avoient vu cinq vaiſſeaux de guerre Eſpagnols ; qu'il avoit cru pendant quelque temps qu'ils faiſoient partie de l'Eſcadre Angloiſe ; qu'avant de découvrir ſon erreur, il s'étoit laiſſé approcher à la portée du canon, par le vaiſſeau commandant, qui portoit une large banderolle rouge exactement ſemblable à celle du Chef d'Eſcadre ; mais que reconnoiſſant enfin que ce bâtiment n'étoit pas le Centurion, il avoit ſerré le vent au plus près, & s'étoit éloigné avec toutes ſes voiles, quoique l'Eſcadre entiere n'eut ceſſé de lui donner la chaſſe pendant tout le jour. Il ajoûta que l'un des vaiſſeaux Eſpagnols reſſembloit parfaitement au Glouceſter, & que par cette raiſon il avoit fait force de toutes ſes voiles pour éviter ce dernier, croyant que c'étoit le même qui lui avoit déja donné la chaſſe.



CHAPITRE III.

M. Anſon jette l'ancre au Port Saint-Julien : Deſcription de la Patagonie : Comment on y chaſſe les Taureaux ſauvages : maniere de les prendre ſans les tuer : Chevaux ſauvages qu'on y trouve : des Pengouins : des habitants : nouvelles inſtructions données aux Capitaines : M. Anſon remet à la voile : il découvre la terre de feu : il paſſe le détroit de le Maire : les Anglois ſont aſſaillis d'une horrible tempête : elle eſt ſuivie de pluſieurs mois de fort temps : dommages que ſouffrent leurs vaiſſeaux : ils ont des tempêtes continuelles : toute l'Eſcadre eſt diſperſée.

ANSON. Chap. III.

An. 1741.

M. Anſon jette l'ancre au Port Saint-Julien.

LE 19 de Février, à ſix heures du ſoir, l'Eſcadre jetta l'ancre dans la baye de Saint-Julien, ſur la côte de Patagonie, & l'on travailla auſſi-tôt à radouber le Tryal. Ce port eſt le lieu de rendez-vous le plus convenable en cas de ſéparation, pour toutes les Eſcadres, ou pour les Cor-

ſaires qui veulent paſſer dans la mer du Sud, ce qui nous engage à en donner la deſcription, ainſi que de la côte de Patagonie, & nous penſons qu'on ne la regardera pas comme inutile.

Deſcription de la Patagonie.

Le pays nommé Patagonie, s'étend depuis les établiſſements Eſpagnols dans l'Amérique meridionale, juſqu'au détroit de Magellan. La partie Orientale eſt remarquable par une particularité qu'on ne trouve peut-être en aucun autre endroit du monde connu. Tout le pays au Nord de la riviere de la Plata eſt rempli de forêts, qui produiſent des arbres d'une groſſeur conſidérable; mais au Sud de cette riviere, on n'en trouve abſolument d'aucune eſpèce, ſi ce n'eſt quelques pêchers que les Eſpagnols ont plantés & cultivés dans les environs de Buenos-Ayres, enſorte que ſur toute la côte Orientale de la Patagonie, qui a près de quatre cents lieues de longueur, & dans toute la largeur où l'on a pu faire des découvertes, on n'y rencontre d'autres bois que quelques mauvais buiſſons.

Comment on y chaſſe les Taureaux,

Quoique ce pays ſoit privé de bois, il eſt abondant en paturages: le ter-

ANSON. Chap. III. An. 1741.

rein en général eſt rempli de dunes d'un ſol ſec, & qui n'eſt preſque que du gravier, couvert de touffes d'herbes très-longues, entremêlées de cantons ſteriles, où l'on ne voit autre choſe qu'un gros ſable. En pluſieurs endroits cette herbe nourrit d'immenſes troupeaux de vaches & de bœufs, ou plutôt de Taureaux, dont quelques-uns ont été amenés par les Eſpagnols, quand ils ont commencé à s'établir à Buenos-Ayres. Ils s'y ſont multipliés ſi prodigieuſement, que s'étant répandus de toutes parts dans le pays, ils ne ſont plus regardés comme appartenants à aucun maître particulier, & que les chaſſeurs en tuent annuellement pluſieurs milliers, uniquement pour en avoir les cuirs & le ſuif. Ces chaſſeurs montent à cheval, armés d'une eſpèce de lance, dont le fer, au lieu d'être dans la même ligne avec le bois, eſt au contraire placé en travers. Ils pourſuivent l'animal avec cet inſtrument; le chaſſeur s'en ſert pour lui couper les jarrets : la bête tombe, ſans pouvoir ſe relever, & le chaſſeur la laiſſe ſur la place pendant qu'il en pourſuit d'autres qu'il fait tomber de même. Quelquefois

ces premiers chaſſeurs ſont ſuivis de gens qui écorchent la bête auſſi-tôt qu'elle eſt tombée; mais on dit qu'ils la laiſſent ſouvent ainſi languir cruellement juſqu'au lendemain, parce qu'ils prétendent que la douleur qu'elle reſſent ſert à détacher plus facilement la peau. Les Prêtres condamnent fortement cette pratique barbare, & font leurs efforts pour la détruire; mais juſqu'à préſent ils ont toujours été inutiles. La chair des animaux, ainſi tués eſt abandonnée, & tombe en pourriture, ou elle eſt dévorée par les oiſeaux de proye & par les bêtes ſauvages, particulierement par des chiens, dont il y a une multitude prodigieuſe. On croit qu'ils ont été produits par ceux que les Eſpagnols avoient à Buenos-Ayres, qui ont quitté leurs maîtres, attirés par la quantité de charognes qu'ils rencontroient; ce qui les a rendus entierement ſauvages.

Maniere de les prendre ſans les tuer.

Outre les bœufs qu'on tue tous les ans pour en avoir la peau & le ſuif, on en prend un grand nombre de vivants, ſans les bleſſer, pour les mettre au labour & à d'autres uſages. On s'en rend maitre avec beaucoup d'a-

ANSON. Chap. III. An. 1741.

dreſſe : les chaſſeurs qui ſont à cheval, portent une forte couroye, longue de pluſieurs toiſes avec un nœud coulant à l'un des bouts, ils la tiennent de la main droite en l'élevant à une hauteur convenable, l'autre bout eſt attaché à la ſelle. Ils s'avancent vers un troupeau de bœufs, & quand ils ſont à une certaine diſtance de celui qu'ils veulent prendre, ils jettent la longe avec tant de dextérité qu'ils ne manquent jamais de ſaiſir les cornes de l'animal dans le nœud coulant. Le bœuf ſe met ordinairement à courir auſſi-tôt qu'il ſe ſent pris; mais le cheval qui galope avec encore plus de viteſſe, continue à le ſuivre, juſqu'à ce qu'un ſecond chaſſeur lui ait jetté un autre corde autour des jambes de derriere ; les chevaux courent de différents côtés, ce qui renverſe l'animal, de façon que les couroyes ſont toujours tendues : alors les chaſſeurs mettent pied à terre, & s'en rendent tellement les maîtres, qu'ils les menent où ils veulent. Ils prennent des chevaux de la même maniere, & des perſonnes, dignes de foi, aſſurent que ce moyen leur ſert également pour aſſujettir des tigres.

Chevaux sauvages qu'on y trouve.

Outre les bêtes ſauvages qui ſe ſont répandues en grands troupeaux depuis Buenos-Ayres dans la partie méridionale, on trouve beaucoup de chevaux dans le même pays. Ils viennent auſſi originairement d'Eſpagne, mais ils ſe ſont multipliés prodigieuſement, & ces chevaux devenus ſauvages s'étendent beaucoup plus loin que les bœufs. Quoiqu'il y en ait un grand nombre d'excellents, la quantité les rend à ſi bas prix que dans les établiſſements voiſins où l'argent eſt commun & les denrées rares, les meilleurs ne ſe vendent ſouvent qu'un écu. On ne peut déterminer au juſte juſqu'où ces troupeaux de bêtes & de chevaux ſauvages s'étendent du côté du midi : mais il y a tout lieu de croire qu'il s'en écarte des uns & des autres juſques près du détroit de Magellan.

Des Pengouins.

Toutes les parties du pays dont nous parlons ſont encore remplies d'une grande quantité de vigognes ou brebis du Pérou, mais elles ſont difficiles à ſurprendre, très légeres à la courſe, & on ne peut les tuer qu'avec beaucoup de peine. Sur la côte Orientale, on trouve un nom-

ANSON. Chap. III. An. 1741.

bre considérable de veaux marins & une varieté étonnante d'oiseaux de mer, dont les plus remarquables sont les pengouins. Ils ressemblent à nos oyes par la grosseur & par la figure, mais au lieu d'aîles, ils ont de fort moignons, comme des nageoires, qui ne peuvent leur servir que dans l'eau. Ils ont le bec fort étroit, se tiennent droits & marchent la tête élevée, ce qui a donné lieu au Chevalier Jean Narborough de les comparer à de petits enfants qui sont debout avec des tabliers blancs. Un des plus grands désagréments de ce pays est la rareté de la bonne eau : on en trouve cependant, mais en très petite quantité, & la plus grande partie des étangs & des ruisseaux ne donnent en général qu'une eau somache & désagréable.

Des habitants.

Il n'y a que très peu d'habitants sur la côte Orientale de la Patagonie, mais dans le voisinage de Buenos-Ayres, où le continent est presque quatre fois aussi large, & le climat beaucoup plus doux, le pays est très-peuplé, & les Indiens ont beaucoup plus d'activité & d'esprit que ceux des parties plus Méridionales. Ils ref-

emblent par le courage, à ces braves Indiens du Chili, qui ont si long-temps résisté à la puissance des Espagnols, ont souvent ravagé leur pays, & sont toujours demeurés indépendants. Ils sont d'excellents cavaliers, & très-experts dans l'usage de toutes sortes d'armes, excepté des armes à feu, que les Espagnols leur cachent avec le plus grand soin. On a vû un éxemple de l'activité & de la résolution de ces Indiens dans la conduite d'Orellana & de ses compagnons, que nous avons rapportée. Peut-être que le moyen le plus sur (dit l'Auteur Anglois,) de détruire la puissance Espagnole en Amérique seroit de donner du secours & de l'encouragement à ces Indiens, de même qu'à ceux du Chili.

Sir Jean Narborough à observé il y a long-temps que le port de Saint Julien produisoit du sel, & qu'au mois de Février, il y en avoit suffisamment pour en charger mille vaisseaux : cependant M. Anson ayant envoyé un Officier à un étang salé, pour en prendre la quantité dont son Escadre avoit besoin, il n'en trouva que très-peu & mauvais, ce qui ve-

ANSON. Chap. III An 1741.

noit sans doute de ce que le temps étoit alors très-humide.

Nouvelles instructions données aux Capitaines.

Lorsque le Tryal fut radoubé, ce qui occupa particuliérement les Anglois, pendant leur séjour à la baie de Saint Julien, où ils ne demeurerent que pour ce seul objet : le Chef d'Escadre tint un conseil des principaux Officiers, à bord du Centurion, & leur dit qu'il avoit ordre, si cela étoit possible, de se rendre maître dans la mer du Sud de quelque port, où l'on put carener & radouber les vaisseaux de l'Escadre. Il leur proposa d'attaquer Baldivia, la principale place sur la frontiere du Chili : tout le conseil y consentit unanimement, & l'on donna aux Capitaines de l'Escadre de nouvelles instructions, portant qu'en cas de séparation, ils feroient en sorte de se rendre à l'Isle de Nuestra-Senora Del-Socoro, où ils croiseroient seulement dix jours : que si durant ce temps ils n'étoient pas joints par le Chef d'Escadre, ils continueroient leur cours & croiseroient quatorze jours à la hauteur du port de Baldivia : enfin que s'ils n'y étoient pas encore joints par le reste de l'Escadre, ils dirigeroient leur

ANSON. Chap. III. An. 1741.

ours à l'Isle de Juan-Fernandez. On effendit aussi à aucun bâtiment de écarter de plus de deux milles du Centurion, à moins qu'il n'y fut forcé par une nécessité inévitable.

M. Anson remet à la voile.

Après avoir fait ce reglement nécessaire, l'Escadre leva l'ancre le matin du vendredi 27 Février : mais le Gloucester ne pouvant retirer son ancre demeura beaucoup en ariere, & fut enfin obligé de couper son cable n abandonnant la seconde. Le 4 de Mars, étant à la vue du Cap de la Vierge-Marie, la plus grande partie des Capitaines profiterent du temps clair & serein qu'il fit l'après-midi, pour rendre une visite à M. Anson. Pendant qu'ils étoient avec lui, ils furent tous très alarmés par une grande flâme, qui s'éleva du Gloucester, & qui fut suivie d'un nuage de fumée : leurs craintes furent bien-tôt dissipées, quand ils apprirent que cette flâme avoit été occasionnée par une étincelle venant de la forge, qui avoit mis le feu à une quantité de poudre, & à d'autres matieres combustibles qu'un Officier préparoit à bord pour en faire usage, si l'on rencontroit l'Escadre Espagnole, mais

ANSON.
Chap. III.
An. 1741.

qu'elles avoient été éteintes avant que le vaiſſeau en reçut aucun dommage.

Il découvre la terre de feu.

Les Anglois remarquerent que dans ces hautes latitudes, le beau temps eſt de courte durée, & que lorſqu'il paroît le plus ſerein, c'eſt un préſage certain d'une tempête prochaine. La belle après midi dont nous venons de parler, fut ſuivie d'une nuit très-orageuſe, qui finit le matin par une horrible tempête. Elle dura tout le jour ſuivant, mais le vent tomba vers minuit, & le lendemain matin, ils découvrirent la terre qu'on nomme terre de feu, dont la vue n'avoit rien d'agréable, n'étant compoſée que de hauteurs très élevées, & toujours couvertes de neige.

Il paſſe le détroit de le Maire.

Le 7 de Mars, ils commencerent à entrer dans le détroit de le Maire, & virent la terre des états. On donne ce nom à une Iſle dont l'affreuſe ſtérilité préſente un aſpect encore plus ſauvage que celui de la terre de feu. Il ſemble qu'elle ſoit entierement compoſée de rochers inacceſſibles, qui ſe terminent, ſans le moindre mélange de terre, par des pointes hériſſées d'une hauteur prodigieuſe :

lles ſont toutes couvertes d'une nei-
e éternelle, entourées de toutes
arts d'affreux précipices, & paroiſ-
ent ſuſpendues de maniere à inſpirer
'effroi. Les montagnes qui portent
es pointes ſont ſéparées en général
es unes des autres par des abimes,
ui ſemblent pénétrer dans la ſubſ-
ance même des rochers juſqu'a leurs
acines les plus profondes, enſorte
u'il n'eſt pas poſſible à l'imagina-
ion de ſe rien repréſenter de plus
orrible & de plus effrayant : ces
normes crevaſſes paroiſſent s'être for-
nées par de fréquents tremblements
le terre. L'Eſcadre fut entraînée dans
e détroit par la rapidité de la ma-
rée, qui le lui fit paſſer en deux heu-
res ou environ, quoiqu'il ait ſept à
huit lieues de longueur. On le regarde
ordinairement comme les limites des
Océans atlantique & pacifique, &
les Anglois commencerent à ſe flat-
ter qu'ils étoient à la fin de tout dan-
ger, & qu'ils ne trouveroient plus
qu'une mer libre, juſqu'à ce qu'ils
arrivaſſent à ces heureuſes côtes, où
tendoient tous leurs déſirs. Ils s'ima-
ginoient que les chimeres dont l'a-
mour de l'or avoit rempli leur ima-

ANSON. Chap. III. An. 1741.

gination alloient être réalisées, & n'avoient l'esprit rempli que de beaux projets pour s'emparer de tout l'or du Chili & de tout l'argent du Pérou. Ces idées agréables étoient entretenues par la pureté de l'air, & par la sérénité du temps qu'il faisoit alors; en effet, quoique l'hyver s'approchât, le matin de cette journée fut plus doux & plus agréable qu'ils n'en avoient encore eu depuis leur départ d'Angletere. Ainsi animés par l'espérance, ils passerent ce fameux détroit, sans prévoir les maux qui les attendoient, & qui étoient pour ainsi dire suspendus sur leurs têtes. Ils ne pouvoienr prévoir que plusieurs des vaisseaux de l'Escadre alloient en être séparés pour toujours; qu'ils seroient tous dispersés, & que le jour de ce passage étoit le dernier dont jouiroient la plus grande partie d'entr'eux.

Les Anglois sont assaillis d'unehorrible tempête.

Ils avoient à peine atteint l'extrêmité Méridionale du détroit de le Maire, lorsque toutes leurs belles espérances furent tout-à-coup changées en l'attente horrible d'une immédiate destruction. Les derniers vaisseaux n'étoient pas encore hors du détroit, quand

Anson. Ch. III.

An. 1741.

quand l'air commença à s'obſcurcir, e vent ſouflant fortement du Sud, eur fit ſentir de violentes raffales, pendant que la marée, qui leur avoit été ſi favorable, leur devint contraie, & les emporta à l'Eſt avec une apidité prodigieuſe. Ils furent alors lans la plus grande inquiétude pour es deux derniers bâtiments, le Waer & la Pinque l'Anne, craignant qu'ils ne fuſſent briſés ſur les rochers le la terre des Etats, d'où ils ne ſe auverent réellement qu'avec les plus grandes difficultés.

Elle eſt ſuivie de pluſieurs mois de fort temps

Toute l'Eſcadre, au lieu de coninuer ſon cours au Sud-Oueſt comne on en avoit le deſſein, fut chaſée à l'Eſt par la force réunie de la empête & du courant, enſorte que le endemain matin les vaiſſeaux étoient près de ſept lieues à l'Eſt de la terre les Etats. La violence de ce courant qui les emportoit à l'Eſt avec tant de apidité, jointe à la force & à la durée des vents d'Oueſt, leur fit bientôt connoître qu'il pouvoit-être aulessus de tous leurs efforts de douler le Cap Horn; quoique quelquesuns d'entr'eux euſſent regardé cette lifficulté comme chimérique. Ils fu-

ANSON. Ch. III. An. 1741.

rent pleinement convaincus du peu de fondement de leurs idées précédentes. Les dangers continuels auxquels ils se trouverent exposés pendant les trois mois qui suivirent le temps dont nous parlons n'ont peut-être jamais eu rien qui puisse leur être comparé. Ils eurent une suite continuelle de temps si orageux que les marins les plus anciens, & les plus expérimentés en furent également surpris, & avouerent que ce qu'ils avoient nommé jusqu'alors des tempêtes, n'étoient que des bouffées en les comparant à la violence des vents qui les chassoient devant eux. Ils faisoient élever des vagues si courtes & si hautes que les hommes étoient avec raison, dans une terreur continuelle; & si une seule de ces vagues s'étoit rompue sur eux, elle les auroit vraisemblablement précipités au fond des eaux. Les vaisseaux faisoient des roulis terribles & continuels, qui donnoient des secousses si vives & si violentes, qu'ils se trouvoient à chaque instant dans le danger le plus imminent d'être brisés en pieces contre les ponts, & les autres parties des bâtiments. Quoiqu'ils prissent toutes

les précautions poſſibles pour ſe garantir de ces chocs, en s'attachant à quelque corps ſolide, pluſieurs furent arrachés de ces aſiles, & tués ou eſtropiés. Ces tempêtes étoient d'autant plus dangereuſes qu'elles étoient inégales & laiſſoient de temps en temps quelques intervales trompeurs. Il arrivoit quelquefois qu'après avoir été réduits à s'abandonner les mats nuds à la merci des flots, ils ſe hazardoient à mettre leurs baſſes voiles avec de doubles ris, & même le temps paroiſſant plus favorable, les encourageoit à élever leurs hautes voiles : mais tout-à-coup le vent reprenoit une fureur nouvelle, & en un inſtant, les voiles étoient déchirées ſur leurs vergues. Pour augmenter leur embarras, ces ouragans amenoient ordinairement une grande quantité de neige & de pluye, ce qui geloit les voiles & les rendoit ſi caſſantes ainſi que les cordages, qu'ils ſe rompoient au plus léger effort : en même temps les membres des hommes devenoient tout engourdis, & même pluſieurs ſe trouverent hors d'état d'agir, parce que leurs doigts des pieds & des mains furent entiere-

ANSON.
Ch. III.

An. 1741.

ANSON. Ch. III.

An. 1741.

ment gelés. Le Centurion, en voguant dans cette mer furieuse, où il prit souvent beaucoup d'eau, devint si lâche dans ses œuvres mortes, que la mer y entroit par toutes les coutures, & que les lits même des Officiers ne pouvoient demeurer à sec.

Dommages que souffrent leurs vaisseaux.

Le 23 de Mars une tempête violente de grêle & de pluye rompit la grande vergue du Centurion, la ralingue de la grande voile fut aussi rompue, la voile elle même fut déchirée en lambeaux, & malgré tous les soins des hommes pour la conserver, la plus grande partie fut emportée en mer. Cet accident obligea M. Anson de faire signal à tous les vaisseaux de mettre à la cape, & la tempête s'étant changée en calme, ils travaillerent tous sans perdre de temps à réparer leur dommage. Ils remirent en diligence une autre grande voile & continuerent leur cours avec un vent moderé : mais ils ne jouirent pas vingt-quatre heures de ce relâche : une nouvelle tempête les assaillit avec encore plus de fureur que la précédente, & les mit dans la nécessité de courir sous leurs mâts nuds. Cependant ils eurent ensuite deux ou trois

jours d'un temps moins orageux, mais il fit un brouillard si épais que de demi-heure en demi-heure on étoit obligé de tirer un coup de canon du Centurion pour tenir l'Escadre rassemblée.

ANSON. Ch. III.

An. 1741.

Ils ont des tempêtes continuelles.

Le 31 ils furent allarmés par un coup de canon tiré du Gloucester & par un signal qu'on fit de ce bâtiment pour parler au Chef d'Escadre. Le Centurion s'en approcha, & trouva que la grande vergue étoit rompue dans les Palans. On regarda cet accident comme un grand malheur en ce qu'il obligeroit l'Escadre à faire un plus long séjour sous ce climat orageux; mais pour l'abréger autant qu'il seroit possible, M. Anson fit passer à bord du Gloucester plusieurs charpentiers des autres bâtiments, afin de réparer le dommage avec la plus grande diligence. Le Capitaine du Tryal se plaignit en même-temps du mauvais état de ses pompes, & de ce que sa chaloupe faisoit tant d'eau qu'il lui étoit presque impossible de la vuider, sur quoi le Chef d'Escadre donna ordre de lui faire passer une pompe en bon état de son propre bâtiment. Le lendemain, premier Avril, le temps fut très obscur &

ANSON. Ch. III. An. 1741.

couvert de nuages : le vent commença à fraîchir & à ſe tourner en fréquentes raffales : ce qui préſageoit les approches d'une violente tempête ; en effet, le 3 il s'en éleva une ſi terrible qu'elle ſurpaſſa toutes celles qu'ils avoient déja eues, tant par la fureur que par la durée. Le Centurion reçut un horrible coup de mer qui tomba ſur le bas-bord, la vague entra par la gallerie du demi-pont, & tomba dans le vaiſſeau comme un déluge. En même-temps les mâts & les agrès ſouffrirent exceſſivement : on fut obligé de baiſſer les vergues du grand mât & de la miſaine, & de ferler toutes les voiles. Les Anglois demeurerent en cet état pendant trois jours, aprés leſquels le vent étant un peu tombé, ils ſe hazarderent à mettre à la voile; mais en ne ſe ſervant que des baſſes. Le 8 on tira pluſieurs coups de canon, en ſigne de détreſſe : M. Anſon fit un ſignal pour que l'Eſcadre amenât, & il vit que le Wager avoit perdu ſon mât de miſène & la vergue du grand hunier. Ce bâtiment n'étoit pas le ſeul qui eut ſouffert de la derniere tempête ; le lendemain la Pinque l'Anne fit auſſi

un signal de détresse, on vit que l'étai de la misène & le hauban du beaupré étoient cassés, & que le bâtiment étoit dans le plus grand danger de perdre tous ses mâts. On fut donc obligé de s'arrêter jusqu'à ce que tout fut rétabli, après quoi l'Escadre remit à la voile.

ANSON. Ch. III.

An. 1741.

Toute l'Escadre est dispersée.

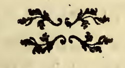
Les Anglois commencerent alors à se flatter de l'espérance que leurs peines étoient à leur dernier période, & qu'ils arriveroient bientôt sous un climat plus favorable, d'autant que suivant leur journal, à la fin de Mars, ils étoient environ à dix dégrés à l'Ouest de la pointe la plus occidentale de la terre de feu, & que depuis ce temps ils avoient toujours fait cours au Nord avec autant de vitesse que la fureur de la mer avoit pu le leur permettre. Cette illusion ne servit qu'à rendre leur situation encore plus terrible, lorsque le 14 d'Avril le temps qui avoit toujours été très chargé s'étant éclairci, la Pinque-l'Anne fit signal entre une & deux heures du matin, qu'elle voyoit la terre devant elle; elle n'en étoit éloignée que de deux milles, ce qui jetoit toute l'Escadre en grand dan-

Anson. Ch. III. An. 1741.

ger d'être jettée à la côte, & si le vent avoit soufflé avec violence du côté ordinaire, ou si la lune n'avoit parue fort brillante il ne se seroit pas échapé un seul vaisseau. Ils reconnurent, à leur grand étonnement que cette terre étoit le Cap-noir, quoiqu'ils s'imaginassent être dix dégrés plus à l'Ouest. Les courants les avoient jettés dans cette erreur : ils les avoient poussés avec tant de force du côté de l'Est, que lorsqu'ils crurent avoir parcouru dix-huit dégrés à l'Ouest, ils n'en avoient fait réellement que la moitié. Cette découverte les obligea de diriger encore leur cours vers le Sud, & au lieu de s'approcher d'un climat plus temperé, ils se trouverent de nouveau exposés aux terribles ouragans, qui les avoient déja jettés si souvent dans la consternation. Pour rendre leur sort encore plus déplorable, ils furent excessivement affoiblis par les maladies & par la mort prompte de beaucoup de leurs gens. Trois jours avant celui dont nous parlons ils avoient perdu de vue la Severne & la Perle, & quelques soins qu'on se donnât pour les retrouver, il ne fut plus possible

ANSON. Ch. III. An. 1741.

de les revoir; ce qui fit juger qu'ils avoient été emportés de nuit sur cette terre, où ils avoient péri. Accablés par des idées si propres à les jetter dans un découagement total, ils tournerent au Sud-Ouest jusqu'au 22 d'Avril, où ils se trouverent à plus de soixante dégrés de latitude méridionale, & à six dégrés à l'Ouest du Cap-noir, ayant eu dans cet intervalle le temps le plus favorable qu'ils pussent désirer: mais le 24 après midi le vent s'éleva prodigieusement, il se forma une tempête horrible; le temps étant devenu très obscur, les quatre autres vaisseaux de l'Escadre furent séparés & ne se joignirent qu'à l'Isle de Juan-Fernandez. Le Centurion, dans cette tempête, eut ses voiles déchirées en morceaux, & la plus grande partie de ses agrès rompus par la violence des coups de mer.



CHAPITRE IV.

Le ſcorbut ſe met dans le vaiſſeau de M. Anſon : effets terribles de cette maladie : il ne trouve aucun de ſes vaiſſeaux au premier rendez-vous : phénomène qui bleſſe pluſieurs de ſes gens : ils ſont dans le plus grand danger de périr : ils manquent l'Iſle de Juan-Fernandez : ils la retrouvent après avoir perdu beaucoup de monde : difficultés qu'ils trouvent à y aborder : leur avidité à dévorer l'herbe que la chaloupe leur apporte : ils réuſſiſſent enfin à y jetter l'ancre : M. Anſon eſt rejoint par le Tryal : on deſcend les malades à terre : d'où vient le nom de l'Iſle de Juan-Fernandez : arbres & plantes de cette Iſle : aſpect charmant des payſages : deſcription de l'endroit où M. Anſon plaça ſa tente : des chiens & des chevres qu'on trouve dans l'Iſle : des lions & des veaux marins : particularités ſur ces animaux : des oiſeaux : des poiſſons.

ANSON. Ch. IV.

An. 1741.

Le ſcorbut ſe met dans le vaiſſeau de M. Anſon.

AUſſi-tôt que les Anglois eurent paſſé le détroit de le Maire, le ſcorbut commença à paroître parmi les hommes d'équipage. La longueur du temps qu'ils démeurerent en mer: la fatigue qu'ils y ſouffrirent, & les différentes peines qu'ils y éprouverent firent faire des progrès ſi étonnants à cette maladie, qu'à la fin d'Avril, il n'y avoit preſque perſonne à bord qui n'en fut attaqué plus ou moins, & que pendant le même mois, il mourut quarante-trois hommes ſur le ſeul Centurion. Quoique le ſcorbut étendit de jour en jour ſes ravages, ils eſpererent qu'à meſure qu'ils avanceroient vers le Nord, les ſymptômes iroient en diminuant; mais ils furent encore cruellement trompés dans leur attente, & dans le cours du mois de Mai, ils perdirent deux fois autant d'hommes que dans celui d'Avril. Ils n'arriverent à Juan-Fernandez que vers le milieu de Juin, la mortalité alla toujours en augmentant juſqu'à ce temps, & la maladie fit des progrès ſi terribles, qu'après avoir perdu plus de deux cents hommes, ils ſe trouverent reduits à un

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

si petit nombre en état de faire le service, qu'à chaque quart on ne pouvoit compter que sur six hommes.

Effets terribles de cette maladie.

Cette horrible maladie, si fréquente dans tous les longs voyages, & qui fut si destructive dans l'Escadre de M. Anson, attaque le corps humain de diverses manières, aussi étonnantes qu'impossibles à bien décrire. Les symptômes varient à l'infini, & il est très rare que les plaintes de deux malades se rapportent l'une à l'autre. Il y a cependant quelques-uns de ces symptômes qui sont en général les plus ordinaires. Tels sont de grandes taches dispersées sur tout le corps, les jambes enflées, des tumeurs putrides, une lassitude extraordinaire, un abattement étonnant, des frissonnements & des tremblements, avec une disposition à être frappé de terreurs paniques aux accidents les plus légers. Tout ce qui détruisoit les espérances des hommes de l'Escadre, rédoubloit la maladie, faisoit périr ceux qui en étoient fortement attaqués, & confinoit dans leurs hammacs ceux qui auroient pu

rendre encore quelque ſervice. Elle étoit ſouvent accompagnée de jauniſſes, de pleureſies, de rhumatiſme & de fievres putrides; mais ce qui paroît encore plus extraordinaire, elle faiſoit r'ouvrir des bleſſures fermées depuis pluſieurs années, & détruiſoit les calus des os rompus, quoiqu'ils fuſſent formés depuis très longtemps; enſorte que les fractures ſe trouvoient au même état que ſi elles avoient été ſeulement rétablies depuis peu. Pluſieurs des hommes, quoique confinés dans leurs hammacs, paroiſſoient aſſez gais, parloient d'une voix forte & nette, mangeoient & buvoient avec plaiſir; mais ſi on les tranſportoit dans leurs lits d'un endroit du vaiſſeau à l'autre, ils expiroient auſſi-tôt. D'autres ſe confians en leurs forces, ou plutôt en leur courage, vouloient quitter leurs hammacs; mais ils mouroient avant d'avoir gagné le pont, & il étoit très ordinaire d'en voir périr dans l'inſtant où ils venoient de faire quelques efforts pour remplir leur ſervice.

M. Anſon ne trouve aucun de ſes vaiſſeaux au premier rendez-vous.

Cette affreuſe maladie, contre laquelle ils combattoient depuis ſi long-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

temps, bien loin de diminuer, étendoit ſes horribles ravages, à meſure qu'ils s'éloignoient du Cap-Horn. Ils ne trouverent pas l'Ocean pacifique plus favorable pour eux, que n'avoit été le voiſinage orageux de la terre de feu. Le Centurion étant arrivé le 8 de Mai à la hauteur de l'Iſle de Socoro, le premier rendez-vous indiqué pour toute l'Eſcadre, les Anglois ſe flattoient de l'eſpérance d'y rencontrer quelques-uns de leurs compagnons; mais ils y croiſerent pluſieurs jours ſans découvrir aucunes voiles, ſans recevoir aucun ſoulagement dans les maladies dont ils étoient attaqués, & ſans reſſentir aucune modération dans la fureur des élements. Engagés dans ce labyrinthe d'infortunes, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſe ſoient abandonnés à la funeſte idée que tous leurs Conſors étoient péris; mais en même-temps, ils ſe trouverent eux-mêmes dans le plus grand danger d'être jettés à la côte qui leur paroiſſoit ſi eſcarpée & ſi irréguliere que ſi ce malheur leur fut arrivé, ils n'auroient eu d'autre attente que celle de leur deſtruction totale. Cette terre ne préſentoit que l'aſpect le plus

effrayant, une côte couverte de rochers ſtériles, & un rivage bordé de précipices.

An. 1741.

Phénomène qui bleſſe plusieurs de ſes gens.

Le découragement où ils étoient plongés par la vue de cette terre, étoit encore augmenté par les difficultés qu'ils trouvoient à manœuvrer leur vaiſſeau, parce que le ſcorbut avoit fait périr la plus grande partie de leurs gens, & que tout le reſte de l'équipage en étoit plus ou moins infecté. Ils ne trouvoient aucune diminution dans la violence des vents en avançant au Nord : ils éprouvoient toujours de furieuſes raffales, qui déchiroient leurs voiles, & endommageoient conſidérablement leurs agrès. Dans une de ces raffales, qui fut accompagnée de violents éclats de tonnère, une flamme s'élança le long des ponts, avec une exploſion ſemblable au bruit d'un nombre de piſtolets & pluſieurs Officiers & Matelots en furent bleſſés.

Ils ſont dans le plus grand danger de périr.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions rapporter en détail les dangers & les terreurs qu'ils éprouverent ſur cette côte : tous ces accidents allerent en augmentant juſqu'au 22 de Mai, où il ſembla que les efforts

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

de toutes les tempêtes précédentes s'étoient réunies, & avoient conſpiré leur ruine totale. Preſque toutes les voiles du Centurion furent déchirées, & la plus grande partie de ce qui reſtoit entier des agrès fut rompu. Une vague haute comme une montagne, tomba ſur le pont à ſtribord, & lui donna un choc ſi prodigieux, que pluſieurs des haubans furent rompus de la ſecouſſe; le Leſt & les proviſions furent tellement bouleverſés que le bâtiment s'enfonça de plus de deux bandes à bas-bord. Ce coup ſi effrayant jetta les hommes dans la conſternation la plus profonde; chacun penſant qu'on alloit couler à fond à chaque inſtant. Il eſt vrai que le vent tomba après quelques heures, mais toutes les voiles étoient ſi déchirées, qu'on ne pouvoit les hiſſer aux vergues; le vaiſſeau fatiguoit exceſſivement dans une mer ſi rude, & alloit toujours en roulant, faute de voiles pour le tenir en état. Les hommes ne perdirent pas un moment pour raccommoder leurs voiles & leurs cordages; mais pendant qu'ils étoient occupés à ces réparations ſi néceſſaires, ils furent dans le danger le plus imminent d'être

jettés sur la côte de l'Isle de Chiloe, d'où ils se trouverent si près, que si le vent ne se fut tourné Sud, par l'événement le plus heureux, ils y auroient immanquablement péri. Cette circonstance, pour ainsi dire miraculeuse, les mit en état de s'éloigner de terre avec la grande voile seule : le maître & M. Walter, chapelain du Chef d'Escadre, prirent le soin du gouvernail, pendant que tout le reste de l'équipage travailla avec la plus grande diligence à mettre les mâts en sureté, & à racommoder les voiles.

Ils manquent l'Isle de Juan-Fernandez.

Cette tempête parut enfin être le dernier effort de ce climat orageux : après avoir croisé pendant quinze jours sans voir aucun des autres bâtiments, le Centurion s'éloigna de cette terre, & voyant le temps très modéré, il tourna la proue à l'Isle de Juan-Fernandez, unique ressource dans l'état où ils se trouvoient, pour empêcher le reste des hommes de périr en mer. Il est vrai qu'on avoit indiqué le port de Baldivia pour le second rendez-vous, mais on fut obligé d'y renoncer, parce que l'équipage étoit réduit à un état si déplorable, que bien loin de songer à

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

attaquer aucune place des ennemis, toutes les eſpérances des Anglois ſe bornerent alors à faire leurs efforts pour ſauver leur vaiſſeau, & quelque partie de ce qui reſtoit de leur équipage affoibli, en ſe rendant avec la plus grande diligence qu'il ſeroit poſſible à l'Iſle de Juan-Fernandez. L'horreur de leur ſituation ne leur permettant pas de délibérer, & le temps leur devenant extrêmement précieux, puiſqu'il leur mouroit chaque jour quatre, cinq ou ſix hommes; ils dirigerent leur cours directement à cette Iſle. Pour ſurcroît de chagrin, ils ne la trouverent point dans la poſition où elle étoit marquée ſur leurs cartes : ils commencerent à craindre d'avoir été trop loin à l'Oueſt, & quoique M. Anſon fut fortement perſuadé qu'il l'avoit vue le matin du 28 ; les Officiers ſoutinrent que ce n'étoit qu'un nuage. La brume dont le temps étoit rempli, rendoit leur ſentiment probable, & après avoir tenu leur conſeil, on réſolut de ſe tenir à l'Eſt dans le parallele de cette Iſle ; mais le 30 de Mai on découvrit le continent du Chili, & l'on eut le chagrin de voir qu'on avoit changé de

ours mal-à-propos, dans le temps ir l'on étoit prêt vraisemblablement e la découvrir. Ceux qui vivoient ncore furent totalement découragés ar ce nouvel inconvénient : Ce déouragement devint général, & se oignant au manque d'eau, & à la iolence de la maladie, la mortalité n fut encore plus terrible.

Ils la retrouvent après avoir perdu beaucoup de monde.

A toutes ces calamités se joignit la âcheuse circonstance, qu'en faisant oute à l'Ouest pour chercher Juan-Fernandez, ils furent tellement retardés par les calmes & par les vents contraires, qu'ils employerent neuf ours à regagner la même hauteur d'où ils s'étoient éloignés en deux ours, quand ils avoient fait cours à l'Ouest. Ils étoient dans cet état malheureux dans une grande disette d'eau, & si affoiblis par les maladies, qu'à chaque quart il n'y avoit pas plus de dix mariniers, dont plusieurs même étoient estropiés, qui fussent en état de servir, quand ils découvrirent enfin le 9 de Juin l'Isle si long-temps désirée. Cette derniere erreur leur avoit fait perdre soixante-dix ou quatre-vingts hommes, que vraisemblablement ils auroient sauvés, s'ils

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

l'avoient gagnée lorſque le Chef d'Eſ cadre l'avoit découverte le 28 d Mai. Malgré cet inconvénient, o reconnut par la ſuite que c'étoit u moyen ménagé ſans doute par l Providence, pour la conſervation d tous ceux qui avoient ſurvêcu à cett infortune apparente.

Quoique l'Iſle de Juan-Fernande leur parut au premier aſpect tout couverte de montagnes très eſcarpées & fort irrégulieres, cependan comme ils la cherchoient depuis trè long-temps, la vue ne pouvoit manquer de leur en paroître très agréable, puiſque c'étoit le ſeul endroit où ils avoient quelqu'eſpérance de voi finir les peines qu'ils ſouffroient depuis ſi long-temps, & qui auroient immanquablement cauſé leur deſtruction totale ſi elles avoient encore duré.

Difficultés qu'ils trouvent à y aborder.

Lorſqu'ils apperçurent cette Iſle, le vent étoit au Nord, & ils furent tout le jour & toute la nuit ſuivante à louvoyer ſans pouvoir gagner la terre. On voulut revirer de bord pendant le ſecond quart; mais l'équipage étoit réduit à une ſi grande foibleſſe, que le Lieutenant ne put trouver que

eux quartiers-maîtres, & six matelots en état de servir; ensorte que les Officiers, les valets & les mousses n'y eussent travaillé, il auroit été impossible d'aborder à l'Isle dont on avoit la vue. C'est à cet état fâcheux que se trouvoit alors réduit le Centurion, navire de soixante canons, qui trois mois avant avoit passé le détroit de Lemaire, avec quatre ou cinq cents hommes d'équipage presque tous en bonne santé & pleins de vigueur.

Leur avidité à dévorer l'herbe que leur apporte la chaloupe.

Le 10 de Juin après midi, ils se trouverent sous le vent de l'Isle; ils la cotoyerent environ à deux milles de distance, & étant alors près du rivage, ils remarquerent que ce pays qui de loin paroissoit montagneux, escarpé, & très irrégulier, leur présentoit un aspect totalement différent. Les précipices escarpés étoient presque tous couverts de bois, & on voyoit dans ces espaces les plus belles vallées couvertes d'une agréable verdure, & arrosées d'un grand nombre de ruisseaux & de cascades. Un coup d'œil aussi charmant & si bien diversifié, auroit toujours été très agréable, même à un spectateur indifférent: mais dans l'état d'accable-

ANSON.
Ch. IV.
An. 1741.

ment où étoient les gens du Centu
rion, pouſſant continuellement d
ſoupirs languiſſants vers la terre, &
ſes végétaux, comme font tous le
hommes affectés par le ſcorbut : il e
impoſſible à l'imagination de ſe repré
ſenter la joie, les tranſports & le
ſaiſiſſements qu'ils éprouverent à l
vue du rivage, ainſi que l'empreſſe
ment & l'ardeur avec laquelle i
regardoient la verdure, l'eau douc
& les autres rafraîchiſſements qui ſ
préſentoient à leurs yeux. M. Walte
qui nous a donné l'hiſtoire de c
voyage, compare leur avidité au
envies les plus animées des femme
enceintes. » Il n'y a (dit-il) que ceu
» qui ont ſouffert long-temps les ar
» deurs de la ſoif, & qui peuven
» rappeller à leur ſouvenir les déſir
» & les agitations qu'ils ont éprouvée
» en penſant aux ruiſſeaux & aux fon
» taines, qui ſoient en état de juge
» de l'émotion que nous reſſentime
» à la vue d'une grande caſcade d'eau
» tranſparentes, qui d'un roc de prè
» de cent pieds de haut tomboit dan
» la mer à une petite diſtance du vaiſ
» ſeau. » Ceux qui étoient depui
long-temps renfermés dans leur

hamacs raſſembloient alors toutes les forces qui leur reſtoient, & ſe traînoient en rampant juſques ſur le pont, pour ſatisfaire leurs regards de cet aſpect vivifiant. C'eſt ainſi qu'ils côtoyoient le rivage, en contemplant ces payſages enchanteurs, dont la beauté augmentoit à meſure qu'ils approchoient; mais la nuit les enveloppa encore de ſes ténébres avant qu'ils découvriſſent une baye où ils puſſent aborder. Ils ſe déterminerent à paſſer cette nuit la ſonde à la main, & M. Anſon envoya le matin la chaloupe pour trouver un abordage. Cependant le courant les emporta pendant la nuit & les mit ſi près de terre qu'ils furent obligés de jetter leur ſeconde ancre, à ſoixante & cinq braſſes d'eau, n'étant pas à plus d'un demi-mille du rivage. A quatre heures du matin on envoya le troiſiéme Lieutenant avec le canot chercher la baye qu'on déſiroit ſi ardemment, & il revint à midi avec ſon canot chargé de veaux marins & d'herbes fraîches. Il y avoit dans cette Iſle d'autres végétaux beaucoup meilleurs, mais les gens du canot n'en avoient pas rencontré dans le court

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

séjour qu'ils y avoient fait, & ils ne pouvoient douter que l'herbe même ne fut un mets délicieux pour leurs compagnons : en effet, ils la dévorerent en un instant. A l'égard des veaux marins, ils furent moins recherchés par les gens d'équipage, d'autant qu'en l'absence de ceux du canot, ils avoient pêché une grande quantité de poissons excellents.

Ils réussissent enfin à y jetter l'ancre.

Le canot avoit découvert la baye où ils avoient dessein d'aborder ; le temps étant favorable, ils firent leurs efforts le lendemain matin pour lever l'ancre, & obligerent même les malades, qui pouvoient à peine se tenir debout, de venir les aider. Malgré leurs secours, leurs forces réunies étoient si peu considérables, qu'il se passa près de quatre heures avant que le cable fut perpendiculaire, & ensuite tous leurs efforts ne purent l'arracher de terre. Cependant il s'éleva un vent frais vers midi, ils mirent toutes leurs voiles, réussirent à enlever l'ancre, rangerent la côte autour de la pointe qui forme la partie Orientale de la baye, où ils la jetterent enfin à cinquante-six brasses de profondeur.

Il

Il n'y avoit pas long-temps que le Centurion étoit rangé quand on apperçut une voile, & lorsqu'elle fut plus proche, on reconnut que c'étoit la chaloupe le Tryal. M. Anson envoya aussi-tôt quelques-uns de ses gens à bord de ce bâtiment, & avec leur secours il fut conduit à l'ancre dans la baye. M. Saunders, qui le commandoit, dit au Chef d'Escadre qu'il avoit perdu trente-quatre hommes de son équipage, & que ceux qui lui restoient étoient tellement malades du scorbut, qu'il n'y avoit que lui, son Lieutenant & trois des hommes qui fussent en état de manœuvrer. Il ajouta que le 9 de Mai il avoit retrouvé la Pinque-l'Anne, avec laquelle il avoit été de conserve pendant quatre jours, mais qu'il en avoit été séparé depuis par un violent coup de vent.

M. Anson est rejoint par le Tryal.

M. Anson donna particulierement ses premiers soins à envoyer à terre tout ce qui étoit nécessaire pour élever des tentes, afin d'y faire descendre les malades, dont il mouroit toujours un grand nombre à bord. La maladie augmentoit sans doute beaucoup par l'ordure & l'infection dans

On descend les malades à terre.

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

laquelle étoient ces malheureux, parce qu'il restoit trop peu de monde pour en avoir soin ; ce qui rendoit le vaisseau d'une puanteur insuportable entre les ponts. Malgré l'ardent désir que tous avoient d'être à terre, le nombre de ceux qui pouvoient travailler étoit si petit que les tentes ne purent être préparées avant le seize. Les deux jours suivants on débarqua tous les hommes au nombre de cent soixante & sept, outre douze ou quatorze qui moururent dans la chaloupe quand ils furent exposés au grand air. On fut obligé de transporter la plus grande partie des malades du vaisseau dans leurs hammacs, & ensuite de les porter de même par un rivage pierreux aux tentes. Ce travail étoit si fatigant pour le petit nombre de ceux qui étoient en état de le faire, que M. Anson eut l'humanité, non-seulement de s'y employer lui-même, mais encore d'obliger tous les officiers sans distinction à prêter la main pour ce service charitable.

D'où vient le nom de l'Isle de Juan Fernandez.

M. Anson s'attachoit particuliérement à faire lever le plan des rades & des côtes, & à faire toutes les observa-

tions qu'il jugeoit pouvoir être utiles aux vaiſſeaux Anglois qui voudroient naviguer à l'avenir dans ces mers. On prétend que l'Iſle de Juan-Fernandez a pris ſon nom d'un Eſpagnol, qui en obtint la propriété, mais qui l'abandonna, après y être demeuré quelques temps. Suivant les obſervations de M. Anſon, elle eſt ſituée à 33 dégrés 40 minutes de latitude méridionale, & eſt éloignée de cent lieues du continent du Chili. Sa plus grande longueur eſt entre douze & quinze milles, & ſa plus grande largeur d'un peu moins de ſix milles. La partie ſeptentrionale de cette Iſle eſt formée de rochers eſcarpés, très-hauts & dont une grande partie ſont abſolument inacceſſibles, quoiqu'ils ſoient en général couverts d'arbres. Le terrein eſt ſi léger, & a ſi peu de profondeur, que les plus grands arbres y ſont aiſément déracinés, ce qui fut cauſe de la perte d'un des matelots. Cet homme étant monté ſur des hauteurs pour chaſſer des chevres, s'attacha à un arbre pour qu'il l'aidât à grimper : mais cet arbre manqua auſſi-tôt : l'homme roula le long du cô-

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

teau, & s'attacha dans ſa chute à un autre arbre d'une groſſeur conſidérable, qui fut de même déraciné ; le matelot tomba entre les rochers, il fut briſé & périt ſur la place.

La partie méridionale, ou plutôt celle du Sud-Oueſt de l'Iſle eſt totalement différente des autres. Le terrein eſt ſec, pierreux & ſans arbres, mais il eſt très plat & bas, par comparaiſon avec les hauteurs de la partie ſeptentrionale. Ce côté eſt peu fréquenté par les vaiſſeaux, parceque le rivage eſt eſcarpé, & qu'il n'y a pas d'eau fraîche, ou au moins en très petite quantité. De plus il eſt expoſé à des vents du Sud, qui en général y ſoufflent pendant toute l'année, & avec grande violence dans le temps du ſolſtice d'hiver.

Arbres & plantes de cette Iſle.

Les forêts de la partie ſeptentrionale de l'Iſle ſont compoſées d'arbres preſques tous aromatiques de différentes ſortes, mais il n'y en a pas d'aſſés gros pour faire aucune piece conſidérable de charpente, à l'exception des myrtes, dont le ſommet eſt circulaire, & qui paroiſſent auſſi réguliers & auſſi uniformes que ſi on les avoit taillés. Sur l'écorce de cet

arbre vient une excrefcence qui reffemble à de la mouffe, mais qui a l'odeur & le goût de l'ail, auffi les hommes du Centurion en firent le même ufage. Quoique cet arbre foit le plus fort de l'Ifle, il ne monte pas à plus de quarante pieds. Il y croit auffi du piment & des arbres à chou, mais ils n'y font pas en grande abondance. On y trouve une grande varieté de diverfes plantes, entre lefquelles font prefque tous les végétaux qu'on regarde comme particuliérement convenables pour la guérifon du fcorbut, & l'on y rencontre en abondance de l'ofeille fauvage, du pourpier, du creffon de fontaine, des navets & des raves de Sicile. M. Anfon pour l'avantage de fes compatriotes qui pourroient aborder à l'avenir dans cette Ifle, y fema des laitues, des carottes & d'autres plantes de jardins, & il y planta auffi dans les bois des noyaux de diverfes fortes de prunes, d'abricots & de pêches, qui depuis ce temps y ont profité exceffivement.

Il n'eft pas inutile de remarquer que quelques parties de cette Ifle reffemblent aux montagnes du Chili,

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

où l'on trouve de l'or, & qu'en plusieurs endroits on voit des collines d'une espece particuliere de terre rouge beaucoup plus belle que le vermillon : peut-être que si l'on en faisoit l'épreuve, on en pourroit tirer une marchandise d'un très grand usage, & par conséquent d'un bon prix.

Aspect charmant des paysages.

Les bois qui couvrent la plus grande partie des hauteurs escarpées, sont si bien dégagés de ronces & d'arbrisseaux, qu'on peut y passer sans aucun embarras. Dans la partie septentrionale de l'Isle, les irrégularités des montagnes & des précipices forment des vallées aussi charmantes que celles dont on donne la description dans les Romans. La plus grande partie sont coupées par un ruisseau d'une eau très claire & très pur, qui les traverse, après être tombée en cascades de rochers en rochers. En quelques endroits particuliers de ces vallées, la hauteur des rochers, qui paroissent comme suspendus, la chute des eaux, l'ombre & l'épaisseur des bois voisins, le tout ensemble forme le théâtre le plus noble & le plus majestueux. On

voit ici que les ſimples effets de la nature, ſans le ſecours d'aucun art, ſurpaſſent tout ce que nous trouvons dans les deſcriptions enfantées par l'imagination la plus brillante. ANSON. Ch. IV. An. 1741.

Il n'y a peut-être pas ſur toute la terre un endroit auſſi charmant que celui où M. Anſon plaça ſa tente. C'étoit une petite plaine environ à un demi-mille de la mer où elle fut poſée en face d'une large avenue qui ſembloit coupée au travers des bois & qui conduiſoit au rivage par une pente douce, ce qui faiſoit jouir le chef d'Eſcadre de la vue de la baye, ainſi que des vaiſſeaux qui y étoient à l'ancre : cette plaine étoit terminée par un bois de myrthes élevés, qui l'environnoient circulairement : ils étoient ſur un côteau plus eſcarpé que la plaine, mais beaucoup moins que les hauteurs, & les précipices de l'intérieur de l'Iſle, qu'on voyoit au-deſſus du ſommet des arbres, ce qui augmentoit encore la beauté du payſage. A droite & à gauche de la tente, couloient deux ruiſſeaux auſſi tranſparents que du cryſtal ; ils en étoient éloignés d'environ cinquante toiſes, & ſervoient encore à ren-

Deſcription de l'endroit où M. Anſon plaça ſa tente.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

dre cet endroit plus délicieux par la réfléxion des arbres qui bordoient la plaine.

Des chiens & des chevres qu'on trouve dans l'Isle.

Les anciens voyageurs rapportent qu'il y avoit un nombre prodigieux de chevres dans cette Isle, mais il est considérablement diminué, par les soins des Espagnols, qui les ont fait détruire, en envoyant sur le rivage une grande quantité de chiens, afin de priver les boucanniers & les corsaires des avantages qu'ils en retiroient, par les provisions que ces chevres leur fournissoient. Il est remarquable que les gens du Centurion en trouverent plusieurs qui paroissoient fort vieilles, & qui avoient les oreilles fendues, ce qui fit juger qu'elles avoient appartenu à M. Selkirk. Cet Ecossois comme nous l'avons déja rapporté précédemment avoit été laissé dans cette Isle environ trente-deux ans avant l'arrivée de M. Anson, & comme il lui arrivoit souvent de prendre plus de chevres qu'il n'en avoit besoin, il leur rendoit la liberté, après les avoir marquées à l'oreille. Les gros chiens dont nous venons de parler, ont détruit tous ces animaux dans les par-

ties acceſſibles de l'Iſle, & le petit nombre de ceux qui ſont reſtés, vivent ſur les endroits eſcarpés & dans les précipices, où ils ſont partagés en différents troupeaux, qui habitent divers endroits fourés, ſans jamais ſe confondre les uns avec les autres. M. Walter & quelques Anglois furent témoins de la diſpoſition ſinguliere d'un de ces troupeaux contre un nombre de chiens. Ces Anglois alloient dans une chaloupe à la baye orientale, & voyant quelques chiens qui couroient, ils s'arrêterent pour les examiner, & pour voir quelle chaſſe ils vouloient faire. Ces chiens monterent un côteau, ſur le ſommet duquel ils virent un troupeau de chevres, qui ſembloient rangées en bataille pour les recevoir. Le chef du troupeau s'étoit placé en face de l'ennemi dans un paſſage très étroit, bordé de précipices des deux côtés, avec les autres chevres derriere, où le terrein étoit plus large & plus ouvert. Ce terrein étoit inacceſſible par tout autre endroit: les chiens monterent d'abord en courant avec la plus grande ardeur, mais quand ils furent à dix toiſes des che-

ANSON. Ch. IV.

An. 1741.

vres, ils reconnurent le danger, qui étoit si grand pour eux, comme le remarque M. Walter, qu'ils feroient infailliblement tombés dans les précipices; mais ils se retirerent aussitôt, & abandonnerent la chasse. Ces chiens se sont excessivement multipliés dans l'Isle, & comme ils ne peuvent prendre que peu de chevres, leur nouriture la plus ordinaire est de jeunes veaux marins.

Les gens d'équipage ne pouvoient gueres tuer plus d'une chevre par jour, & ils étoient las de poisson, ce qui les fit consentir à essayer de manger du veau marin, mais peu-à-peu ils y prirent tant de goût qu'ils ne pouvoient s'en lasser, & ils lui donnerent le nom d'agneau.

Des lions & des veaux-marins.

Le lion marin est un autre animal amphibie qu'on trouve dans cette Isle, en très-grande quantité, de même que les veaux marins. Le lion est assés semblable au veau, mais beaucoup plus gras, & les gens des vaisseaux lui avoient donné le nom de bœuf. Quand cet animal a acquis toute sa grosseur, il a depuis douze jusqu'a vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'a quinze de circonfé-

rence : il eſt ſi gras qu'après en avoir coupé la peau, qui a au moins un pouce d'épaiſſeur, on trouve plus d'un pied de graiſſe, avant de rencontrer le maigre ou les os : enſorte que l'on tire des plus gros juſqu'à cinq cents pintes d'huile. Ils ont la peau couverte de poils courts, d'un brun clair, mais la queue & les pieds, qui en mer leur ſervent de nageoires ſont preſque noirs. Les pieds ſont partagés par des eſpeces de doigts, qu'une membrane joint les uns aux autres. Cet animal reſſemble aſſés à un gros veau, mais le mâle porte une large trompe au groin, qui lui deſcend de cinq à ſix pouces au-deſſous de la levre ſupérieure. Les femelles n'ont pas cette trompe, ce qui les rend faciles à diſtinguer, & elles ſont auſſi beaucoup plus petites que les mâles.

Particularités ſur ces animaux.

Le plus gros lion marin que les Anglois virent dans cette Iſle, ſembloit être le chef de tous : il étoit ſuivi d'un grand nombre de femelles, & chaſſoit les autres mâles, ce qui lui fit donner le nom de bacha. Ces animaux amphibies demeurent en mer tout l'été, & ne viennent

ANSON. Chap. IV. An. 1741.

ſur le rivage qu'au commencement de l'hiver, mais ils y reſtent toute cette ſaiſon, & vivent d'herbes & de verdures qui croiſſent ſur les bords des ruiſſeaux d'eau douce. Quand ils ne ſont point occuppés à paître, ils dorment en troupeaux dans les endroits plus marécageux. C'eſt dans cet intervale qu'il s'accouplent & font leurs petits : ils en ont ordinairement deux à chaque portée, de la taille d'un veau formé, & ils les nourriſſent de leur lait. Comme ils ſont d'un naturel aſſés léthargique, & qu'ils ne s'éveillent pas facilement, on remarque que chaque troupeau place quelques mâles à une certaine diſtance, pour ſervir de ſentinelles, & qu'ils donnent toujours l'allarme ſoit qu'on paroiſſe vouloir les attaquer, ſoit ſeulement quand on en approche. Ils ſont en effet très propres à jetter l'épouvante, même quand ils ſont éloignés : le bruit qu'ils font eſt fort aigre, & de différente ſorte : quelquefois ils grognent comme les pourceaux, & d'autres fois ils henniſſent comme les chevaux les plus vigoureux. Les mâles ont ſouvent de furieux combats les uns contre les

autres, particuliérement autour des femelles : le bacha qui en étoit ordinairement environné & dont les autres mâles n'osoient approcher, n'avoit acquis cette préeminence que par plusieurs victoires sanglantes, dont on voyoit les marques au grand nombre de cicatrices qui lui couvroient toutes les parties du corps. Les mariniers en tuerent beaucoup pour les manger, & ils en estimoient particuliérement la langue & le cœur, qu'ils préféroient aux mêmes parties du bœuf. Il n'y avoit aucune difficulté à les tuer, puisqu'ils étoient incapables de s'échapper, & de faire aucune résistance, leurs mouvements étant plus lents qu'on ne peut se l'imaginer. Tout le temps qu'ils marchoient, leur huile étoit agitée en grosses ondes sous leur peau, & ils étoient si remplis de sang que quand on les avoit blessés profondément en dix ou douze endroits, ces blessures formoient comme autant de fontaines qui jaillissoient à une distance considérable. Pour connoître combien ils en contenoient, les matelots en frapperent un d'un seul coup ; lui couperent la gorge, mesurerent le

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

ſang qui en ſortit, & trouverent qu'indépendamment de ce qui en reſtoit dans les vaiſſeaux, ce qui devoit être encore aſſés conſidérable, il en rendit au moins deux muids. Quoique ces péſants animaux ſoient très-faciles à tuer, ils peuvent cependant faire beaucoup de mal. Un matelot étant occupé à en écorcher un jeune, la femelle à qui on l'avoit enlevé, s'approcha ſans qu'il y fit attention, prit la tête du matelot dans ſa gueule, lui fit pluſieurs entailles au crâne avec ſes dents, & le bleſſa ſi dangereuſement par ſes morſures, que malgré tous les ſoins qu'on prit pour lui conſerver la vie, il mourut peu de jours après.

Des oiſeaux.

Les animaux dont nous avons parlé ſont ceux qu'on trouve principalement dans l'Iſle de Juan-Fernandez; les Anglois n'y remarquerent que peu d'oiſeaux, dont les principaux étoient des faucons, des hiboux, des colibris & des merles. Pour les autres animaux dont parlent les anciens écrivains, il n'en vient que très-peu : ſans doute qu'ils ont été détruits par les chiens; il y a cependant un aſſés grand nombre de rats, qui ſont très incommodes.

ANSON. Ch. IV. An. 1741.

Des poissons.

Les repas les plus délicieux que les gens de l'Escadre firent dans l'Isle, furent composés de poissons, dont la baye leur fournit une grande abondance. Ils y trouverent des morues d'une grosseur étonnante, des cavallies, des tatonneurs, de grandes brêmes, des pucelles, des congres d'une espece particuliere & très estimée, un poisson noir assés semblable à la carpe, & que quelques-uns nommerent ramoneur de cheminées. Tous ces poissons étoient en si grande quantité qu'une chaloupe, avec deux ou trois lignes en rapportoit sa charge en deux ou trois heures. Cependant leur pêche étoit souvent interrompue par un grand nombre de chiens de mer, & de gros requins, qui suivoient les chaloupes, pour enlever leur proye. On trouva aussi des écrevisses de mer, qui pésoient huit ou neuf livres : le goût en étoit délicieux, & elles étoient en si grande quantité près du rivage, que les crocs des chaloupes en perçoient fréquemment, en s'éloignant ou en s'approchant de terre.



CHAPITRE V.

Les Anglois déſeſperent de revoir les autres vaiſſeaux de l'Eſcadre : le Glouceſter paroît à la vue de l'Iſle ſans pouvoir y aborder : il aborde enfin à Juan-Fernandez : les Anglois reconnoiſſent que les ennemis étoient venus depuis peu dans l'Iſle : M. Anſon fait conſtruire un four : il fait bâtir une forge : avantage qu'on pourroit retirer de l'Iſle de Maſa-Fuero : le Tryal eſt envoyé à cette Iſle : occupation des Anglois à Juan-Fernandez : la Pinque l'Anne rejoint M. Anſon.

ANSON. Ch. V.

An. 1741.

Les Anglois déſeſperent de revoir les autres vaiſſeaux de l'Eſcadre.

L'Arrivée de la chaloupe le Tryal, peu de temps après que le Centurion eut abordé dans l'Iſle de Juan-Fernandez, donna aux Anglois la plus grande eſpérance d'être bientôt rejoints par tous les autres bâtiments de l'Eſcadre, & ils furent pluſieurs jours à regarder continuellement en mer, dans l'attente de les y découvrir. Après être ainſi demeurés

quinze jours ſans avoir vu aucunes voiles, ils commencerent à déſeſperer de jamais rencontrer leurs compagnons ; d'autant qu'ils ſavoient par leur propre expérience que ſi le Centurion fut demeuré auſſi long-temps en mer, tous les hommes qui étoient à bord auroient immanquablement péri, & que le bâtiment n'ayant que des corps inanimés pour équipage, auroit été chaſſé au gré des vents & des vagues. Il y avoit donc tout lieu de croire que leurs conſorts avoient eu ce malheureux ſort, & chaque jour rendoit plus probables ces penſées ſi décourageantes.

Le Gloucester paroît à la vue de l'Iſle, ſans pouvoir y aborder.

Cependant, le 21 de Juin, quelques-uns des hommes, montés ſur une éminence près du rivage, découvrirent ſous le vent un vaiſſeau, qui ne portoit d'autres voiles que les baſſes, avec la grande. Peu de temps après, l'air s'étant beaucoup chargé, ce bâtiment diſparut : ils furent pluſieurs jours ſans le voir ; ils craignirent qu'il n'eut auſſi perdu la vue de l'Iſle, & que les gens d'équipage ne fuſſent tellement affoiblis par les maladies qu'ils ne puſſent gagner le

vent. Le 26 on revit une voile : on jugea que c'étoit le même vaiſſeau, & il approcha bien-tôt de ſi près, qu'on le reconnut pour le Glouceſter. M. Anſon ne doutant pas que les gens ne fuſſent en détreſſe, envoya à leur ſecours ſa chaloupe, chargée d'eau fraîche, de poiſſon & de végétaux. Les craintes du chef d'Eſcadre n'étoient que trop bien fondées : jamais aucun équipage ne s'étoit peut-être trouvé dans une ſituation auſſi déplorable : on avoit déja jetté en mer les deux tiers des hommes, & de ceux qui reſtoient vivants, il n'y en avoit preſque aucun en état de faire le ſervice, excepté les Officiers & leurs domeſtiques : Depuis très-long-temps ils étoient réduits à une pinte d'eau pour chaque homme en vingt-quatre heures, & cependant il leur en reſtoit ſi peu, que s'ils n'avoient été ſecourus, ils auroient péri de ſoif en très peu de temps. Quoique ce bâtiment ne fut qu'à trois milles de la baye, ils ne pouvoient y parvenir, parce que le vent & les courants leur étoient contraires. Ils continuerent le lendemain à louvoyer, mais comme ils ne pouvoient venir à

l'ancrage à moins que le vent ou les courants ne changeassent, M. Anson leur envoya la chaloupe du Tryal, avec un nouveau secours d'eau, & d'autres rafraîchissements. M. Mitchel, Capitaine du Gloucester, fut obligé de retenir cette chaloupe, & celle qu'on lui avoit envoyée le jour précédent, parce qu'il manquoit de forces suffisantes pour manœuvrer son vaisseau sans le secours des hommes qui les montoient. Le Gloucester demeura quinze jours dans cette situation, comparable à celle de Tantale, sans pouvoir gagner le port, quoiqu'il fit de fréquents efforts pour y parvenir, & qu'il semblât plusieurs fois prêt à y réussir. Le 9 de Juillet on vit qu'il s'écartoit considérablement à l'Est, & l'on jugea que c'étoit dans l'intention de gagner la partie méridionale de l'isle : mais on le perdit bien-tôt de vue, & l'on fut près d'une semaine sans qu'il reparut, ce qui causa de nouvelles inquiétudes, parce qu'on ne pouvoit douter qu'il ne se retrouvât dans la même disette d'eau. Après une attente accompagnée de la plus vive impatience, on le découvrit de nou-

ANSON. Chap. V. An. 1741.

veau le ſeize, dans le temps où il faiſoit ſes efforts pour gagner la pointe orientale de l'Iſle : mais le vent ſoufflant toujours directement de la baye, l'empêchoit d'approcher plus près qu'à quatre lieues de terre. Le Capitaine Mitchel fit faire pluſieurs ſignaux de détreſſe, & on lui envoya la grande chaloupe, avec beaucoup d'eau & d'autres rafraîchiſſements. Comme on ne pouvoit ſe paſſer de cette chaloupe, M. Anſon donna des ordres poſitifs au quartier-maître de revenir immédiatement. Le lendemain, le temps fut très-orageux, on ne vit point la chaloupe, & l'on eut la plus grande crainte qu'elle ne fut perdue, ce qui auroit été un malheur irréparable pour tous ceux qui étoient à terre. Le troiſiéme jour on eut la joye de la voir reparoître : on envoya auſſi-tôt le canot à ſon ſecours, & en peu d'heures il la ramena à la Toue au bord du Centurion. L'équipage de la chaloupe avoit pris à bord ſix des hommes malades du Glouceſter, mais il en étoit mort deux avant qu'elle eut pu rejoindre. En même temps on apprit à M. Anſon que ſur ce bâtiment

il y avoit à peine un homme en santé, excepté ceux qu'il avoit envoyés à son secours : qu'il en mouroit journellement un grand nombre, & que sans les rafraîchissements & l'eau qu'il avoit envoyé de l'Isle, les malades, & ceux qui ne l'étoient pas auroient également péri. Ces maux étoient d'autant plus terribles qu'on ne voyoit aucune esperance d'y pouvoir apporter remede : ce vaisseau avoit déja passé un mois, à faire ses efforts pour gagner la baye ; il n'étoit pas plus avancé que le premier jour qu'il avoit vû l'Isle, & les gens d'équipage avoient perdu toute espérance d'y réussir, après le grand nombre de tentatives infructueuses qu'ils avoient faites. Le même jour, leur situation devint encore plus fâcheuse : après avoir reçu le dernier secours de rafraîchissements on les perdit encore de vue de la terre, & tous en général désespererent de les voir jamais à l'ancre.

Il aborde enfin à Juan-Fernandez.

C'est ainsi que cet équipage malheureux alloit & venoit à quelques lieues du port qu'il désiroit avec tant d'ardeur, pendant que le voisinage de l'Isle, & la vue de tout ce qui

ANSON. Chap. V. An. 1741.

pouvoit finir les peines dont il étoi accablé, ne ſervoient qu'à les aug- menter. Il fut enfin tiré de cette fâ- cheuſe ſituation, dans le temps oì ceux qui étoient à terre en avoient l moins d'eſpérance : après avoir perdi de vue le Glouceſter pendant plu- ſieurs jours, ils furent agréablemen ſurpris lorſque le 23 Juillet au matin ils le virent les voiles levées à l pointe du Nord-eſt de la baye; alor le chef d'Eſcadre envoya toutes ſe chaloupes à ſon ſecours, & enviro une heure après, il jetta l'ancre en tre le Centurion & le rivage.

Quand il approcha de la terre, l premier ſoin de M. Anſon fut de l'ai der à jetter l'ancre, & enſuite de fai re débarquer les malades. Il avoi perdu plus des trois quarts des gen d'équipage, & il ne lui reſtoit pas qua tre-vingts hommes, encore étoient ils tous malades, & la plus grand partie paroiſſoient toucher à leur der nier moment, mais ſoit que ceu en qui la maladie avoit fait de plu grands progrès fuſſent tous morts, ſoi que les herbes, les proviſions fraîche & l'eau que M. Anſon avoit en voyées à bord euſſent préparé ceu

qui reſtoient à une prompte guériſon, il n'en mourut que très peu à terre, & les malades en général furent rétablis en beaucoup moins de temps qu'il n'en avoit fallu à ceux du Centurion quand ils étoient arrivés dans l'Iſle.

Les Anglois reconnoiſſent que leurs ennemis étoient venus depuis peu dans l'Iſle.

Revenons à ce qui ſe paſſoit à terre, pendant que les gens du Glouceſter faiſoient d'inutiles efforts pour gagner le rivage. Après avoir deſcendu les malades du Centurion, & avoir nétoyé le vaiſſeau, les Anglois le munirent d'eau fraîche, parce-qu'ils avoient raiſon de craindre qu'il ne ſurvint quelques accidents qui les forçaſſent à quitter l'Iſle après un très-court ſéjour. En effet lorſqu'ils deſcendirent, ils découvrirent pluſieurs marques qui leur firent juger que quelques Corſaires Eſpagnols étoient ſortis de cette Iſle peu de temps avant leur arrivée, & il y avoit lieu de croire qu'ils pourroient y revenir, ſoit pour faire de l'eau, ſoit pour chercher leur Eſcadre. M. Anſon jugeoit qu'ils n'avoient d'autres objets dans ces mers que celui de l'enlever, & penſoit que cette Iſle étoit l'endroit où ils le cherche-

ANSON. Chap. V. An. 1741.

roient comme le seul où il put alors s'arrêter. Les matelots trouverent sur le rivage plusieurs morceaux des jarres de terre, dont on se sert dans ces parages pour mettre de l'eau & d'autres liquides, & elles leur parurent nouvellement rompues. Ils y virent aussi plusieurs tas de cendres, avec des os, des morçeaux de poisson, & même des poissons entiers répandus aux environs, qui ne faisoient que commencer à se corrompre, ce qui prouvoit qu'on les avoit pêchés depuis peu, & qu'il y étoit venu quelques vaisseaux peu de temps avant leur arrivée. On savoit que les bâtiments marchands évitoient toujours cette Isle, d'où l'on conluoit que ceux qui y avoient abordé devoient être des vaisseaux de guerre. Les Anglois ignoroient que Pizzarro fut retourné à Buenos-Ayres, & n'étoient pas instruits de la quantité de vaisseaux qu'on avoit fait sortir de Callao, ce qui ne pouvoit manquer de leur causer beaucoup d'inquiétudes sur leur propre sureté, dans l'état de foiblesse où ils se trouvoient.

M. Anson fait construire un four.

Pendant que toutes ces choses se passoient, M. Anson donna ordre d'élever

d'élever un grand four de cuivre près de la tente des malades. On y fit cuire du pain tous les jours pour les gens d'équipage, dans la penſée que le pain frais, joint aux végétaux & au poiſſon nouvellement pêché, contribueroit beaucoup à leur rétabliſſement.

Au commencement de Juillet, quelques-uns des hommes étant parfaitement rétablis, les plus forts eurent ordre d'abattre des arbres, & de les couper en buches, qui furent apportées une à une ſur le rivage par ceux qui n'étoient pas aſſés forts pour les couper. Les uns les tranſporterent en s'appuyant ſur des béquilles, & les autres en ſe ſervant ſeulement d'un bâton.

Il fait bâtir une forge.

Le chef d'Eſcadre fit enſuite élever une forge à terre, & employa les forgerons à raccommoder les cadènes des haubans, & à réparer tout ce qui étoit endommagé dans les fers des bâtiments. Les gens commencerent auſſi à raccommoder les agrès, mais comme ils n'avoient pas aſſés de vieux cables pour faire tout le fil de caret qui leur étoit néceſſaire, ils attendirent l'arrivée du Glouceſter,

ANSON. Chap. V. An. 1741.

qui avoit beaucoup de ces vieux cables à bord. Pour que les vaiſſeaux puſſent être remis en état le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, on éleva une grande tente pour ceux qui travailloient aux voiles, & ils s'appliquerent avec la plus grande diligence à réparer les vieilles & à en faire de neuves. Ces ouvrages & le ſoin des malades furent la principale occupation des gens juſqu'à l'arrivée du Glouceſter.

Avantages qu'on pourroit rétirer de l'Iſle de Maſa-Fuero.

Auſſi-tôt que le Capitaine Mitchel fut à terre, il ſe rendit auprès de M. Anſon, & lui dit, que pendant ſa derniere abſence, il avoit été jetté par les vents juſqu'a Maſa-Fuero, petite Iſle, environ vingt-deux lieues à l'Oueſt de celle de Juan-Fernandez: qu'il y avoit remarqué divers courants & avoit fait ſes efforts pour envoyer ſa chaloupe au rivage, afin d'y prendre de l'eau; mais que le vent ſouffloit de terre avec une ſi grande violence, qu'il formoit des lames & mettoit dans l'impoſſibilité de débarquer, ſorte que ſes gens étoient revenus ſans eau, mais chargés de poiſſon frais. Quoique cette Iſle ait été repreſentée par les anciens navigateurs comme un roc ſtérile, le Capitai-

ne Mitchel aſſura le chef d'Eſcadre, qu'elle étoit preſque toute couverte d'arbres & de verdure, & qu'elle avoit près de quatre milles de longueur, ce qui lui faiſoit penſer qu'on y pourroit trouver quelque petite baye, aſſés grande pour mettre à l'abri tout vaiſſeau qui y chercheroit du rafraîchiſſement.

ANSON. Chap. V. An. 1741.

Le Tryal eſt envoyé à cette Iſle.

Cette deſcription de Maſa-Fuero donna lieu de conjecturer que des quatre vaiſſeaux qui manquoient encore de l'Eſcadre, quelques-uns pouvoient avoir abordé à cette Iſle, croyant que c'étoit celle du rendez-vous; conjecture d'autant plus vraiſemblable, qu'ils n'avoient pas de plan ni de cartes bien éxactes de celle de Juan-Fernandez. Dans cette penſée, M. Anſon réſolut d'y envoyer la chaloupe le Tryal, auſſi-tôt qu'elle pourroit tenir la mer, afin d'examiner toutes les bayes & les anſes de cette Iſle, pour reconnoître ſi quelque vaiſſeau de l'Eſcadre s'y ſeroit retiré. En conſéquence on la fit partir le 5 d'Août pour faire cetre recherche.

Vers le milieu du même mois, les gens du Centurion étant bien réta-

ANSON. Chap. V. An. 1741.

blis, on leur permit de quitter la tente des malades, & de s'élever des huttes séparées, parce qu'on jugea qu'ils pourroient les entretenir plus propres, ce qui contribueroit encore à rétablir plus promptement leurs forces : mais en même temps on leur donna ordre qu'au premier coup de canon qu'ils entendroient des vaisseaux, ils se rendissent tous sur le rivage.

Occupation des Anglois à Juan-Fernandez.

On les occupoit à terre, à couper du bois, à ramasser des rafraîchissements, & à faire de l'huile avec la graisse des lions marins, dont on se servoit pour brûler dans les lampes, & pour endure les côtés des vaisseaux, en la mêlant avec de la poix. On l'employa aussi en y joignant de la cendre de bois, pour suppléer au suif dont on manquoit. Il y avoit sur le Centurion deux pêcheurs de terre-neuve, & M. Anson leur donna ordre de saler une grande quantité de morues pour servir de provision en mer.

La Pinque-l'Anne rejoint M. Anson.

Nous avons déja rapporté qu'on avoit élevé à terre un four de cuivre, qui servoit à cuire tous les jours du pain frais pour les malades; mais la plus

grande partie de la farine étoit à bord de la pinque d'avitaillement l'Anne, & comme ce bâtiment avoit rencontré la chaloupe le Tryal, le neuf de Mai, on esperoit tous les jours la voir arriver dans l'Isle. Cependant les mois de Juin & de Juillet, s'étant passés sans qu'on en eut aucunes nouvelles, on jugea que la Pinque étoit perdue & le chef d'Escadre réduisit tous les vaisseaux à une portion très médiocre de pain. Enfin le 16 d'Août, on apperçut une voile au Nord, & aussi-tôt le Centurion tira un coup de canon pour appeller tous les hommes qui étoient à terre : ils obéïrent sans perdre de temps, & se rendirent immédiatement sur le rivage. Ils étoient alors bien disposés à recevoir ce vaisseau, soit qu'il fut ami ou ennemi, mais leurs sentiments étoient partagés, & quelques-uns pensoient que c'étoit la chaloupe le Tryal qui revenoit de sa course. Cependant on reconnut bien-tôt que ce bâtiment portoit trois mâts, ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures : les uns se persuadoient que c'étoit le Severn, d'autres soutenoient que c'étoit la Perle, & il y en avoit qui pensoient

ANSON. Chap. V. An. 1741.

ANSON.
Chap. V.
An. 1741.

qu'il n'appartenoit pas à l'Efcadre. Vers midi on reconnut à n'en pouvoir douter que c'étoit la Pinque d'avitaillement l'Anne, & elle manœuvra avec tant de bonheur que vers cinq heures, elle jetta l'ancre dans la baye. Son arrivée caufa une joye exceffive à tous les équipages, & elle fut d'autant plus grande qu'on donna ordre auffi-tôt de remettre tout le monde à fa portion entiere de pain.

CHAPITRE VI.

Ce qui étoit arrivé à la Pinque depuis qu'elle avoit été ſéparée : elle aborde au continent : les Anglois ſe rendent maîtres d'une famille Indienne : hiſtoire du reſte de l'Eſcadre : le Wager fait naufrage, & les gens ſe révoltent : ſuites facheuſes de cette rébellion. Les révoltés laiſſent le Capitaine à terre : ils gagnent la côte du Bréſil : état facheux du Capitaine & de ſes compagnons : ils ſe remettent en mer : le Capitaine reſte encore à terre avec quatre hommes : ils ſe font conduire aux établiſſements Eſpagnols.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

Ce qui étoit arrivé à la Pinque depuis qu'elle avoit été ſéparée.

TOus les hommes qui étoient à terre furent très ſurpris de voir que l'équipage de la Pinque faiſoit la manœuvre ſans aucune marque de foibleſſe, ni de détreſſe : mais quand elle eut jetté l'ancre, on apprit qu'elle avoit demeuré dans un port depuis le milieu de Mai, c'eſt-à-dire, près d'un mois avant que le Centu-

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

rion arrivât à l'Isle de Juan-Fernandez; ensorte que les hommes de cette Pinque avoient souffert beaucoup moins de temps que ceux du reste de l'Escadre. Le 16 Mai étant à 45 dégrés 15 minutes de latitude méridionale, ils avoient vu la terre à la distance de quatre lieues, avoient reviré de bord & dirigé leur cours au Sud; mais leur voile de misene s'étant déchirée, & le vent les portant vers le rivage, le Capitaine, soit qu'il fut forcé de gagner la terre, soit comme le penserent quelques-uns, qu'il ne voulut pas tenir la mer plus long-temps, s'approcha de la côte pour chercher quelque abri entre les isles qu'il avoit en vue. Environ quatre heures après il jetta l'ancre à la hauteur de l'Isle d'Inchin, mais étant trop éloigné de terre, & n'ayant pas le nombre d'hommes suffisant pour filer le cable aussi vite qu'il étoit nécessaire, ils furent chassés pendant deux jours, après lesquels ils approcherent à un mille de terre. Ils craignoient à chaque instant d'être poussés sur le rivage, en un endroit où la côte étoit si haute & si escarpée, que si ce malheur leur

fut arrivé, ils n'auroient eu aucune espérance de sauver, ni le bâtiment, ni la cargaison. Les Chaloupes faisoient eau de toutes parts, & comme on ne voyoit nulle apparence d'un endroit où l'on put débarquer, tout l'équipage composé de seize hommes, non compris les mousses, se regarda comme perdu, pensant que si par quelque événement extraordinaire quelques-uns arrivoient à terre, ils seroient infailliblement massacrés par les sauvages. Frappés de craintes aussi terribles, ils se voyoient jetter sur les rochers qui formoient le rivage; mais dans le temps où les gens croyoient que la Pinque alloit se briser à chaque instant, ils remarquerent une petite ouverture entre les terres; couperent aussi-tôt les cables des deux ancres; se dirigerent vers cette ouverture, & trouverent que c'étoit un petit canal, entre une Isle & le continent par où ils entrerent dans un port, qui est peut-être un des meilleurs de tout le monde connu, tant parce qu'on y est en sureté contre tous les vents, & la violence des vagues, que parce que l'eau y est très tranquille. C'est

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

ainſi que les horreurs du naufrage & la crainte d'une deſtruction preſque inévitable firent place, pour ainſi dire, en un inſtant, aux idées les plus agréables de ſûreté, de rafraichiſſement & de repos.

Elle aborde au continent.

Dans ce port, que la providence leur fit ainſi découvrir, ils jetterent l'ancre à vingt-cinq braſſes de profondeur, quoiqu'ils n'euſſent qu'une hauſiere & une petite ancre de trois cents livres. Les gens, dont pluſieurs étoient malades du ſcorbut, y furent promptement rétablis & remis dans un état de parfaite ſanté, par les proviſions fraiches, & par la bonté de l'eau qu'ils trouverent en abondance ſur le rivage voiſin. Les principaux rafraichiſſements qu'ils y rencontrerent furent des végétaux, tels que des orties & du celeri, qu'ils dévorerent plutôt qu'ils ne les mangerent. Ils y rencontrerent auſſi une grande quantité d'oyes, de mouettes & de pengouins, avec des pétoncles & des moules d'une groſſeur extraordinaire, & d'un gout excellent. Quoiqu'on fut alors au milieu de l'hiver, le climat ne leur fit point ſentir un froid rigoureux, & ni les

arbres, ni la furface de la terre ne furent point dépouillés de leur verdure. Malgré tout ce que rapportent les hiftoriens Efpagnols, de la barbarie des habitants de cette côte, ils ne leur parurent pas en nombre fuffifant pour caufer la plus légere inquiétude à un vaiffeau de force ordinaire, & ils ne remarquerent en eux aucune difpofition à la malice ni à la méchanceté. Il eft vrai que les découvertes faites par les gens d'équipage fur la côte voifine furent très bornées, parce qu'étant en petit nombre, & n'ayant aucune connoiffance, ni du pays, ni des habitants, ils ne s'écartoient jamais au-delà de l'étendue de terrein qui environnoit le port, & d'où ils avoient toujours la vue de leur vaiffeau. Le pays voifin étoit fi couvert de bois, & paroiffoit tellement traverfé par les montagnes, qu'ils jugerent prefque impoffible de pénétrer beaucoup au-delà du rivage. Ils furent alors bien convaincus de la fauffeté des relations données par les écrivains Efpagnols, qui ont repréfenté les habitants de cette côte, comme très feroces & très puiffants, & ils s'affurerent à n'en pouvoir dou-

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

ter qu'il n'y avoit aucun habitant, particulierement durant l'hiver, puisqu'ils n'y virent qu'une famille Indienne, qui aborda au port dans une Pirogue, environ un mois après leur arrivée.

Les Anglois se rendent maîtres d'une famille Indienne.

Cette famille étoit composée d'un Indien de près de quarante ans, de sa femme & de deux enfants, dont l'un étoit âgé de trois ans, & l'autre encore à la mamelle. Ils paroissoient avoir avec eux tout leur bien, qui consistoit en un chien & un chat, un berceau, un filet à pêcher, une hache, un couteau, quelques écorces d'arbres propres à couvrir une hutte, un dévidoir en assez mauvais état, une pierre à feu & un briquet, avec quelques racines d'une couleur jaune & d'un goût désagréable, qui leur servoient de pain. Aussi-tôt que le maître de la Pinque les apperçut, il envoya son canot, qui les amena à bord, & craignant qu'ils ne les découvrissent s'il les laissoit s'éloigner, il prit, à ce qu'il crut, toutes les précautions nécessaires pour les garder, sans leur faire aucune violence. Le jour il leur permettoit d'aller librement où ils vouloient aux environs du vaisseau,

mais la nuit il les enfermoit dans le Château d'avant. Ils avoient la même nourriture que les gens de l'équipage, & on leur donnoit souvent de l'eau-de-vie, qu'ils paroissoient aimer avec passion, ensorte que dans le commencement ils ne parurent nullement mécontents de leur situation. Quand le maître alloit à terre pour chasser, il menoit l'Indien avec lui, & cet homme marquoit beaucoup de joie quand il lui voyoit tuer du gibier; aussi tous les gens du vaisseau les traitoient avec la plus grande humanité. On s'apperçut cependant bientôt que quoique la femme parut toujours gaie & tranquille, l'homme devenoit pensif & mécontent d'être ainsi retenu. Il paroissoit d'un très bon naturel, & quoiqu'il ne put converser que par signe avec les gens de la Pinque, il étoit très curieux, s'informoit de tout ce qu'il voyoit & se faisoit entendre avec beaucoup d'intelligence. La plus grande preuve qu'on eut de sa sagacité fut la maniere dont il réussit à s'échapper : il y avoit huit jours qu'il étoit à bord de la Pinque quand les écoutilles du Château d'Avant, où il étoit renfermé durant la nuit avec

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

ſa famille, vinrent à être déclouées: la nuit ſuivante fut très obſcure & orageuſe : il en profita pour faire paſſer ſa femme & ſes enfants par cette Ecoutille, & enſuite il les deſcendit par-deſſus le vaiſſeau dans le canot : mais pour ne pas être pourſuivi, il coupa les cordes de la chaloupe & de ſa Pirogue, qui étoient liées à la poupe, & ſe mit auſſi-tôt à ramer vers le rivage. Il ſe conduiſit avec tant de ſecret & de diligence, que quoiqu'on fit le quart ſur le demipont avec des armes chargées, on ne le découvrit que lorſqu'il fut hors du vaiſſeau, & lorſque le bruit des rames fit connoître ſon évaſion, mais il étoit alors trop tard pour l'empêcher de s'échapper, & même pour le pourſuivre. L'Indien, outre la liberté qu'il recouvra, fut encore en quelque ſorte vengé de ceux qui l'avoient tenu renfermé, tant par l'embarras où ils ſe trouverent pour ravoir leurs chaloupes, qui s'étoient écartées du bâtiment, que par la terreur où ils furent jettés auſſi-tôt après ſon départ. A la premiere allarme, les gens du quart crièrent» aux Indiens», ce qui mit tout l'équipage dans le

plus grand trouble, s'imaginant qu'on étoit environné d'une flotte de Pirogues armées. L'activité & la résolution qu'avoit fait paroître cet homme, fut admirée par ses anciens maîtres; ils rendirent justice à son mérite, convinrent que l'entreprise étoit d'un brave homme, & quelques-uns jugeant qu'il s'étoit caché dans les bois voisins du port, où il y avoit lieu de craindre qu'il ne périt faute de provisions, ils engagerent le maître à leur laisser mettre autant de nourriture qu'il en pourroit avoir besoin, en un endroit où ils jugerent qu'il la trouveroit aisément. Leur humanité eut probablement l'effet qu'ils en avoient attendu: quand ils y rétournerent quelque temps après ils virent que ces provisions étoient enlevées, & par quelques circonstances on jugea qu'elles étoient tombées entre les mains de l'Indien.

L'Equipage de la pinque étant bien rafraîchi, & rétabli du scorbut, se munit d'une quantité suffisante d'eau & de bois; se remit en mer peu de jours après l'évasion de l'Indien, & passa sans aucun accident au rendez-vous indiqué à toute l'Escadre.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

Histoire du reste de l'Escadre. Le Wager fait naufrage, & les gens se révoltent.

La Pinque ayant ainsi rejoint M. Anson à Juan-Fernandez, il ne manquoit plus que trois bâtiments, le Severn, la Perle, & le Wager, vaisseau de munition. Les deux premiers avoient été séparés à la hauteur du Cap-noir, & étoient retournés au Brésil, ensorte qu'il n'y eut que le Wager qui fut perdu dans la mer du Sud, après avoir fait le tour du Cap-Horn. Ce bâtiment avoit à bord des mortiers nommés Coehorns, quelques pieces de campagnes, montées pour le service de terre, des instruments de pionniers pour les operations du rivage, diverses munitions d'artillerie, & un assés grand nombre d'outils. L'entreprise contre Baldivia avoit été résolue dès le temps que l'Escadre s'étoit mise en mer, & le Capitaine Cheap, commandant du Wager, désiroit ardemment que toutes ces munitions fussent promptement devant cette place, crainte que si l'Escadre se trouvoit réunie au rendez-vous, on ne l'accusât du retard, ou du peu de réussite de l'entreprise. Il avoit pris fortement cette résolution, quand il découvrit la terre le quatorze de Mai, à 47 dégrés ou environ de lati-

tude méridionale, mais pendant qu'il faisoit ses efforts pour s'en écarter, il eut le malheur de tomber de l'échelle de poupe, & de se briser l'épaule. Cet accident le mit hors d'état d'agir, & les gens d'équipage ayant manqué à prendre toutes les mesures nécessaires, le bâtiment toucha sur un rocher couvert d'eau, fut bien-tôt ouvert & échoua entre deux petites Isles. La confusion que ce malheur occasionna fut beaucoup augmentée par les dispositions que l'équipage avoit à la révolte. Les gens s'imaginerent qu'après la perte du vaisseau le Capitaine n'avoit plus aucune supériorité, & qu'ils étoient devenus tous égaux. Ils commencerent par piller le bâtiment, s'armerent de tout ce qu'ils trouverent sous leur mains, & menacerent de massacrer quiconque auroit la hadiesse de s'opposer à eux. Cette espece de frénésie fut augmentée par les liqueurs qu'ils trouverent à bord, & quelques-uns en burent avec tant d'excès, qu'ils tomberent entre les ponts, & furent noyés dans le vaisseau même, qui étoit plein d'eau. Le Capitaine, après avoir fait ses efforts pour

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

engager l'équipage à venir à terre, fut enfin obligé d'abandonner les mutins & de ſuivre ſes Officiers, avec ceux qui continuerent de demeurer ſoumis à ſon autorité. Enſuite il renvoya la chaloupe, & fit repréſenter à ceux qui étoient reſtés, qu'ils devoient ſonger à leur conſervation, mais ce fut ſans aucun ſuccès. Cependant le lendemain, le temps étant devenu très orageux, ils virent que le vaiſſeau étoit prêt à ſe ſéparer, craignirent de périr, & marquerent leur déſir d'aller à terre, mais les chaloupes n'arrivant pas auſſi promptement qu'ils les attendoient, ils furent ſaiſis d'une fureur ſi extraordinaire, qu'ils pointerent une piece de quatre contre la hutte où étoit le Capitaine, & tirerent deux coups, qui paſſerent heureuſement par deſſus. Leurs diſpoſitions mutines parvinrent à un tel excès quand ils furent débarqués, que ſe trouvant ſur une côte déſerte, où l'on pouvoit à peine avoir d'autres proviſions que celles qu'on ſauvoit du vaiſſeau naufragé, il ne fut pas poſſible de les engager à ménager toutes celles qu'on en retira. On ne vit plus entr'eux que fraudes &

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

que larcins, chacun s'attachant à cacher ce qu'il avoit détourné & toute cette conduite ne servant qu'à animer les hommes les uns contre les autres occasionna une infinité de divisions & de querelles.

Suites fâcheuses de cette rebellion.

Une autre source de chaleur & d'animosité fut le sentiment du Capitaine, qui étoit totalement différent de celui de presque tous les autres, sur les mesures qu'il y avoit à prendre dans une circonstance aussi critique. Il étoit d'avis de rétablir autant qu'il seroit possible les chaloupes, pour se remettre en mer, & faire cours au Nord, parce qu'ayant encore plus de cent hommes en bonne santé, des armes à feu & des munitions, qu'on avoit sauvées du naufrage, il ne doutoit pas qu'ils ne fussent en état de se rendre maîtres de quelque vaisseau Espagnol, s'il en pouvoit trouver sur la côte, & il espéroit en rencontrer dans le voisinage de Chiloe ou de Baldivia. Son dessein étoit quand il s'en seroit emparé d'aller ensuite au rendez-vous à Juan-Fernandez, & il soutenoit que quand même on ne feroit aucune prise, les chaloupes seroient en état de les y

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

conduire aisément. Ce projet ne put être gouté de la plus grande partie des gens, qui ne pouvoient se résoudre à reprendre une entreprise, qui leur avoit déja occasionné tant de désastres. La résolution la plus générale fut donc d'allonger la grande chaloupe, & de s'en servir, ainsi que des autres pour faire cours au Sud, afin de passer le détroit de Magellan, & de faire leurs efforts pour gagner la côte du Brésil, où ils ne doutoient pas qu'ils ne fussent bien reçus, & qu'on ne leur procurât les moyens de repasser dans la Grande-Brétagne. Quoique ce projet à la premiere vue, dut paroître beaucoup plus hazardeux & plus long que celui qui avoit été proposé par le Capitaine, cependant comme il avoit pour objet de retourner dans leur patrie, cette seule circonstance leur fit fermer les yeux sur tous les autres inconvénients, & ils l'embrasserent avec tant d'opiniâtreté, que le Capitaine même sans jamais changer de sentiment, fut obligé de céder au torrent & de paroître acquiescer à ce projet, qu'il étoit résolu de traverser secrettement. Il commença par

prendre la résolution de faire tellement allonger la grande chaloupe, qu'elle put servir seulement à les conduire à l'Isle de Juan-Fernandez, & non à faire un voyage aussi long que celui de la côte du Brésil. Les gens étoient déja très animés contre le Cataine, à cause de la fermeté avec laquelle il s'étoit opposé à leur projet favori, mais il survint un nouvel accident, qui augmenta encore de beaucoup leur ressentiment contre lui. Un quartier-maître nommé Cozens qui avoit toujours paru à la tête de la mutinerie de toute la troupe, eut des querelles avec la plus grande partie des Officiers qui étoient attachés au Capitaine : il le traita lui même avec tant de hauteur & d'insolence, que la fureur & la brutalité de cet homme devenant de jour en jour plus intolérable, on ne douta plus qu'il n'y eut quelque mesure violente prête à éclore, & que Cozens ne fut à la tête, ce qui obligea le Capitaine & tous ses partisans de se tenir sur leurs gardes. Le munitionnaire retrancha un jour par ordre de M. Cheap la portion à un homme qui ne vouloit pas travailler : Cozens se mê-

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

la dans cette affaire, & insulta vivement le munitionnaire, qui lui même étoit fort vif & qui délivroit alors les portions devant la tente du Capitaine. Le munitionnaire irrité de son entêtement, & peut-être déja animé par quelque querelle précédente, cria » à la mutinerie » en ajou» tant » le coquin a des pistolets » & en même temps il eut l'imprudence d'en lâcher un sur Cozens. M. Cheap à ce cri, & sur le bruit du pistolet sauta aussi-tôt hors de sa tente, & ne doutant pas qu'il n'eut été tiré par Cozens, il lui en lâcha un coup, qui l'atteignit à la tête : il ne fut pas tué sur la place, mais le coup étoit mortel, & il expira quinze jours après.

Les révoltés laissent le Capi aine à terre.

Quoique cet évenement irritât beaucoup les gens, il les frappa de terreur, & les rendit plus soumis à l'autorité du Capitaine. Cependant quand ils eurent préparé la grande chaloupe, & qu'ils furent disposés à se mettre en mer, voyant qu'il traversoit secrettement leur projet de gagner le détroit de Magellan, & dans la crainte qu'il ne réussit enfin à se former un parti suffisant pour le rendre absolument sans effet, ils ré-

ſolurent de prendre le prétexte de la mort de Cozens, pour le dépouiller du commandement, & pour le conduire en Angleterre, afin de le faire juger comme meurtrier. En conſéquence ils lui donnerent une garde; mais quand ils furent prêts à s'embarquer, ils le laiſſerent à terre avec le petit nombre de ceux qui lui étoient demeurés attachés, ſans autre bâtiment que le bateau nommé en Anglois Yawl, ou Jol, mais il recouvra enſuite la barge, parce que ceux qui le montoient vinrent rejoindre leur Capitaine.

Quand le Wager avoit fait naufrage, il étoit monté de près de cent trente perſonnes, dont il en mourut environ trente pendant le ſéjour. Il y en eut quatre-vingt qui s'embarquerent dans la grande chaloupe & le canot pour faire cours au Sud, enſorte qu'après leur départ, il ne reſta que onze perſonnes avec le Capitaine, qui étoit auſſi tout ce que la barge & le Yawl pouvoient contenir.

Ils gagnent la côte du Bréſil.

Ce fut environ cinq mois après le naufrage, que la grande chaloupe, changée en barque longue, leva l'an-

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

cre & fit voile au Sud, les gens faiſant trois acclamations à leur départ pour ſaluer le Capitaine, qui étoit ſur le rivage avec le Lieutenant des troupes de terre, nommé Hamilton, & le chirurgien. Ils eurent bien-tôt lieu de ſe repentir de la témérité avec laquelle ils s'étoient engagés dans une entrepriſe auſſi déſeſpérée. Le bâtiment pouvoit à peine contenir le nombre d'hommes avec lequel ils l'avoient mis en mer, & leurs proviſions n'étant autres que celles qu'ils avoient pu retirer du vaiſſeau naufragé, ils n'en avoient qu'une très petite quantité. Leur canot, le ſeul petit bâtiment qu'ils euſſent, fut bien-tôt rompu de la poupe & ſe briſa en pieces, enſorte que lorſqu'ils manquerent d'eau & de proviſions, ils ne purent que très rarement aborder le rivage, pour s'en procurer de fraîche. La miſere qu'ils ſouffroient fut auſſi grande qu'on peut ſe l'imaginer; ils laiſſerent environ vingt de leurs hommes à terre dans les différents endroits où ils toucherent; mais il en périt beaucoup plus par la faim pendant ce long & ennuyeux voyage; enſorte que de quatre-vingt qu'ils

étoient

étoient en partant, il n'y en eut que trente qui eurent le bonheur de l'achever. Ceux-ci arriverent à Rio-Grande, sur la côte du Brésil, le 29 de Janvier suivant.

ANSON. Chap. VI. An. 1741.

Ils gagnent la côte du Brésil.

Le Capitaine & ceux qui étoient demeurés avec lui, quand il fut ainsi abandonné, se proposoient d'aller du côté du Nord dans la Barge & dans le Jol, mais le temps fut si contraire qu'il se passa deux mois après le départ de la grande chaloupe avant qu'ils pussent se mettre en mer. L'endroit où le Wager avoit fait naufrage, n'étoit pas une partie du continent, comme ils l'avoient cru d'abord, mais une isle, à quelque distance de la terre-ferme, & elle ne leur fournissoit d'autre nourriture que des coquillages, avec quelques herbes. La chaloupe avoit emporté la plus grande partie des vivres qu'on avoit tirés du vaisseau, ensorte que le Capitaine & ses gens manquerent souvent de nourriture, parce qu'ils étoient résolus de conserver le peu qu'ils avoient de provisions de mer pour leur voyage au Nord.

Ils se mettent en mer.

Il fut très fâcheux pour les gens du Wager d'ignorer que la pinque

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

l'Anne étoit fort près d'eux tout le temps qu'ils demeurerent à terre; en effet elle n'en étoit éloignée que d'environ trente lieues, & passa très près du même endroit, dans le temps où ils firent naufrage. Ce bâtiment étoit spacieux; il auroit pû les prendre tous à bord, & les auroit conduits à l'Isle de Juan-Fernandez. M. Walter jugea même qu'il en étoit beaucoup plus près, d'autant que plusieurs des gens du Wager entendirent diverses fois le bruit du canon qui ne pouvoit être que celui qu'on tiroit tous les soirs de la pinque, & ce qui confirma son sentiment, c'est que ce fut toujours vers ce même temps que ses gens entendirent ce bruit.

Le 14 de Décembre, le Capitaine & ses gens s'embarquerent sur la Barge & le Jol, dans l'intention de faire cours au Nord; mais à peine avoient-ils été une heure en mer, que le vent commença à souffler avec tant de violence, & que la mer devint si haute qu'ils furent obligés pour éviter leur perte totale, d'y jetter la plus grande partie des provisions qu'ils avoient sauvées du vaisseau naufragé. Ils persisterent cependant dans leur

deſſein, & aborderent à terre le plus ſouvent qu'il leur fut poſſible, pour ſe procurer de la ſubſiſtance. Ils eurent le malheur, environ quinze jours après de perdre le Jol qui coula à fond étant à l'ancre, & il y périt un homme qui fut noyé. Cet accident leur cauſa la plus grande affliction; il ne leur reſtoit que la barge, il n'y avoit pas aſſez de place pour les contenir tous, & ils ſe trouverent dans la dure néceſſité de laiſſer quatre de leurs mariniers ſur une côte déſerte. Malgré ces déſaſtres, ils continuerent leur cours au Nord, quoiqu'ils fuſſent ſouvent retardés par les vents, & par le beſoin de proviſions qu'ils étoient obligés de chercher à terre. Ils firent trois tentatives inutiles pour doubler une pointe qu'ils jugerent être le cap nommé de Tres Montes, mais ne pouvant en ſurmonter les difficultés, ils réſolurent unanimement de retourner à l'Iſle qu'ils avoient nommée de Wager. Ils y arriverent au milieu de Février, preſque demi morts de faim & de fatigue. Quand ils y eurent débarqué, ils reçurent inopinément un grand ſoulagement par diverſes pieces de bœuf que la mer avoit détachées

ANSON.
Chap. VI.
An. 1741.

du vaisseau naufragé, & qui nageoient sur la surface de l'eau. Peu de temps après arriverent dans la même Isle deux canots d'Indiens dans l'un desquels ils en trouverent un, natif de Chiloe, qui parloit un peu Espagnol. M. Elliot le chirurgien qui entendoit cette langue, l'engagea à conduire le Capitaine & ses gens à Chiloé, en lui promettant pour récompense de lui donner la barge avec tout ce qui en dépendoit.

Le Capitaine reste encore à terre avec 4 hommes.

En conséquence, les onze personnes qui composoient tout l'équipage s'embarquerent le six de Mars, à bord de la barge; mais après un voyage de quelques jours, six d'entr'eux avec un Indien furent écartés en mer dans ce petit bâtiment, pendant que le Capitaine étoit à terre, avec M. Hamilton, Lieutenant de la marine, M. Elliot le chirurgien, M. Byron, & M. Campbell, quartiers-maîtres. C'est ainsi que ces cinq Anglois demeurerent sur une côte déserte, sans provisions, & sans aucun moyen de s'en procurer, d'autant que leurs armes, leurs munitions, enfin le peu qu'ils possédoient étoit demeuré dans la barge.

Ils se font conduire aux établissemens Espagnols.

Ils se trouverent alors dans l'état le plus déplorable, & suivant leur opinion dans une situation plus affreuse que ce qu'ils avoient éprouvé jusqu'alors : mais pendant qu'ils faisoient reflexion aux différentes circonstances de ce dernier malheur si peu prévu, & qu'ils se persuadoient qu'il n'y avoit plus aucune espérance de soulagement, ils virent dans l'éloignement un canot qu'on reconnut bien-tôt pour celui de l'Indien, qui avoit entrepris de les conduire à Chiloé. Cet honnête Américain avoit quitté le Capitaine Cheap & ses gens pour aller pécher, & avoit laissé l'autre Indien que les matelots avoient emmené en mer dans la Barge. Quand cet homme vit qu'il avoit perdu la Barge & son compagnon, on eut beaucoup de peine à lui persuader qu'on n'eut pas tué cet Indien ; mais enfin étant satisfait de tout ce qui lui fut dit à ce sujet, il entreprit de les conduire aux établissements Espagnols, & de leur fournir des provisions pendant toute la route. Pour y réussir, il prit plusieurs de ses compatriotes dans d'autres canots ; le Capitaine & ses quatre compagnons s'embar-

ANSON. Chap. VI An. 1741.

querent avec eux, vers le milieu de Mars, & au commencement de Juin ils arriverent à l'Isle de Chiloé. M. Elliot mourut dans la traversée, & les autres furent réduits à un état si facheux par le chagrin & par la fatigue, que les Espagnols qui les traiterent avec beaucoup d'humanité, ne purent les rétablir que très difficilement. Après être demeurés quelque temps à Chiloé, on les envoya à Valparoiso, & ensuite à Saint-Jago, Capitale du Chili. Ils y demeurerent plus d'un an, & sur les nouvelles d'un Cartel avec l'Espagne, le Capitaine Cheap & le Lieutenant Hamilton eurent la permission de revenir en Europe, à bord d'un vaisseau François. M. Campbell qui avoit changé de religion pendant qu'il étoit à Saint-Jago, préfera d'aller à Buenos-Ayres, avec Pizarro & ses Officiers : il revint depuis avec eux en Espagne, d'où il repassa ensuite en Angleterre.



CHAPITRE VII.

Description de Masa-Fuero : on trouve la Pinque hors d'état de servir : les Anglois prennent un vaisseau Espagnol : instructions qu'ils en reçoivent : ils apprennent les mesures qu'on avoit prises précédemment contre eux : M. Anson revient à Juan-Fernandez : il se met en croisiere avec son Escadre : le Tryal fait une prise : le Tryal est fort endommagé dans ses mâts : On le coule à fond & l'on arme la prise : les Anglois en font une nouvelle : politesse de M. Anson, & retenue des Anglois envers les femmes Espagnoles : il fait réparer & armer ses chaloupes.

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

Description de Masa-Fuero.

APRÈS avoir parlé en peu de mots des infortunes qui accompagnerent les gens de l'Equipage du Wager, nous allons reprendre le fil de ce qui concerne M. Anson, que nous avons laissé à l'Isle de Juan-Fernandez. La Chaloupe le Tryal qu'il avoit envoyée à l'Isle de Masa-Fuero,

Anson. Chap. VII. An. 1741.

revint à celle de Juan-Fernandez, environ une ſemaine après l'arrivée de la Pinque l'Anne, ayant fait le tour de l'Iſle, ſans avoir trouvé aucun des vaiſſeaux de l'Eſcadre. Cette Iſle que les Eſpagnols appellent le petit Juan-Fernandez, eſt un peu plus grande & d'un meilleur terrein qu'on ne l'a précédemment repréſentée. Les anciens Ecrivains en ont parlé comme d'un petit rocher nud, ſans bois, ſans eau, & entiérement inacceſſible ; au lieu que les Anglois l'ont trouvée couverte d'arbres, avec pluſieurs belles caſcades d'eau qui tombent de la côte dans la mer. Il y a auſſi du côté du Nord un endroit où un vaiſſeau pourroit jetter l'ancre, mais il ſeroit trop expoſé à tous les vents, excepté à celui du Sud. On y trouve une grande quantité de Lions & de Veaux marins, outre beaucoup de Chevres, qui n'ayant jamais été troublées, ne connoiſſoient pas le danger juſqu'à ce qu'on eut tiré fréquemment ſur elles ; & comme les Eſpagnols n'ont pas jugé cette Iſle aſſez conſidérable pour être fréquentée par leurs ennemis, ils n'en ont pas détruit les proviſions, en mettant des chiens à terre.

Quand on eut déchargé la Pinque, ce qui employa la fin du mois d'Aout, le Chef d'Efcadre eut le chagrin de voir que la plus grande partie des provifions étoient gâtées par l'eau de la mer, & que le bâtiment, bien examiné par le charpentier, étoit hors d'état de fervir. En conféquence, fur la requête que le maître, nommé M. Gérard préfenta à M. Anfon, au nom des propriétaires, le Chef d'Efcadre acheta pour la fomme de trois cents livres fterling le bâtiment avec tout ce qu'il contenoit, & le maître ainfi que tous les hommes pafferent à bord du Gloucefter. Tous les gens d'Equipage partagés alors entre les trois bâtiments, ne montoient qu'à trois cents trente-cinq hommes, y compris les Mouffes, & ce nombre n'auroit pas même été fuffifant pour former l'Equipage complet du Centurion.

On trouve la Pinque hors d'état de fervir.

On approchoit de jour en jour de la faifon où la navigation eft la plus favorable dans ces mers, & les gens s'occupoient fortement à rétablir les bâtiments. Le 8 de Septembre, vers onze heures du matin, on découvrit une voile qui approchoit de l'Ifle, ce

Les Anglois prennent un vaiffeau Efpagnol.

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

qui fit eſpérer à M. Anſon que ce ſeroit un des vaiſſeaux de ſon Eſcadre ; mais quand on vit qu'elle tournoit à l'Eſt, on jugea que c'étoit un bâtiment Eſpagnol. Le Centurion qui étoit le plus près, ſe mit en mer avec toute la diligence qu'on put faire, mais la nuit étant ſurvenue, on perdit ce vaiſſeau de vue, & le lendemain, quoique le temps fut très ſerein, on eut le chagrin de ne plus le découvrir, même du haut du grand mât. Les Anglois réſolurent cependant de continuer leur pourſuite ; mais après avoir croiſé ce jour entier & le lendemain, ils ſe déterminerent à retourner à Juan-Fernandez. Le 10, vers trois heures du matin, un vent frais de Sud-Oueſt s'étant élevé, les obligea de diriger leur cours au Nord-Oueſt, & au point du jour ils apperçurent à cinq lieues de diſtance un bâtiment qui n'étoit pas le même que celui qu'ils avoient vû quelques jours avant. L'Equipage du Centurion fit alors force de voiles ; ce bâtiment vint à eux, mit pavillon Eſpagnol, & fit un ſignal comme à un conſor, mais voyant qu'on ne lui répondoit pas, il tourna auſſi-tôt au Sud.

Comme ce navire paroiſſoit un gros vaiſſeau, & qu'il avoit pris par erreur le Centurion pour ſon conſor, on penſa que c'étoit un vaiſſeau de guerre de l'Eſcadre de Pizarro, ce qui porta M. Anſon à donner ordre de rompre toutes les cabannes des Officiers, & de les jetter en mer, avec pluſieurs bariques d'eau, ainſi que les proviſions qui étoient entre les canons; mais quand on fut plus près, on reconnut que c'étoit un navire marchand qui n'avoit que très peu de canons, & qui ſe rendit quand on lui eut tiré quatre volées. M. Saumarez, premier Lieutenant du Chef d'Eſcadre eut ordre de prendre poſſeſſion de la priſe, & d'envoyer les Officiers, les paſſagers, & enſuite tous les autres priſonniers à bord du Centurion. Ce bâtiment ſe nommoit Nueſtra-Senora-del-monte-Carmelo, & étoit commandé par Manuel Zamorra. Lorſque M. Saumarez paſſa à bord de la priſe, les Eſpagnols le reçurent avec les plus baſſes ſoumiſſions, étant remplis de terreur, & dans la plus grande crainte de recevoir de mauvais traitements. Le Lieutenant fit ſes efforts avec beaucoup de po-

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

liteſſes pour diſſiper leur frayeur, les aſſura qu'elle étoit très mal fondée, & qu'ils tomboient entre les mains d'un ennemi généreux. La cargaiſon conſiſtoit particuliérement en ſucre, en une grande quantité d'étoffes, du coton & du tabac ; mais ce qu'on trouva de plus conſidérable furent quelques caiſſes de vaiſſelle d'argent, & vingt-trois ſérons de piaſtres, dont chacun peſoit plus de deux cents livres *aver-du-pois*. Le vaiſſeau, de quatre cents cinquante tonneaux, étoit chargé pour le port de Valparaiſo, dans le Royaume du Chili.

Inſtructions qu'ils en reçoivent.

Suivant ce qu'on apprit par les priſonniers qui étoient à bord, ainſi que par les lettres & les papiers qui tomberent entre les mains de M. Anſon après la priſe du vaiſſeau, on fut informé avec certitude de la force & de la deſtination de l'Eſcadre de l'Amiral Pizarro qui avoit croiſé à la hauteur de Madere, dans le temps où les Anglois y avoient paſſé, avoit enſuite donné la chaſſe à la Perle, quand ce bâtiment étoit allé à Saint-Julien, & avoit enfin eprouvé tous les malheurs que nous avons rapportés.

Ils apprennent les meſures qu'on avoit priſes précédemment contre eux.

Lorſque Pizarro avoit envoyé un

exprès au Viceroi du Pérou pour lui demander deux cents mille piaſtres, il lui avoit fait dire qu'il étoit poſſible qu'au moins une partie de l'Eſcadre Angloiſe entrât dans la mer du Sud : mais que ſachant par ſa propre expérience qu'elle ſeroit dans un état très foible & ſans défenſe, il conſeilloit à Son Excellence d'envoyer dans la partie du Sud tous les vaiſſeaux de guerre qu'il pourroit raſſembler ; qu'ils enleveroient vraiſemblablement les navires Anglois les uns après les autres avant qu'ils puſſent gagner aucun port de rafraîchiſſement, & qu'il ne doutoit pas que ſes vaiſſeaux ne s'en rendiſſent aiſément les maîtres. Cet avis fut très approuvé du Viceroi qui fit auſſi-tôt mettre en mer quatre vaiſſeaux de Callao, l'un de cinquante canons, deux de quarante, & un de vingt-quatre. Ils étoient deſtinés à joindre Pizarro quand il arriveroit ſur la côte du Chili ; trois établirent leur croiſiere à la hauteur du port de la Conception, & le quatriéme à l'Iſle de Juan-Fernandez. Ils y croiſerent pour chercher l'Eſcadre de M. Anſon juſqu'au 6 de Juin, mais n'ayant vu juſqu'alors aucun de ſes vaiſſeaux, & jugeant

ANSON.
Chap. VII.
An. 1741.

qu'il leur étoit impoffible de tenir fi long-temps la mer, ils quitterent leur croifiere, & retournerent à Callao. Cette circonftance remarquable prouve que les événements regardés par M. Anfon, & par tous fes gens comme l'infortune la plus terrible, & qui lui coûterent réellement la vie d'un grand nombre d'hommes, furent cependant la caufe de la confervation du refte. En effet, fi les Anglois avoient gagné l'Ifle dans le temps où M. Anfon penfa l'avoir vue, qui étoit le 28 de Mai, où ils en étoient réellement très proches, ils n'auroient pu manquer de tomber entre les mains de leurs ennemis. Ils étoient alors dans un tel état de foibleffe, que la plus médiocre défenfe leur auroit été impoffible. Le Tryal, le Gloucefter & la Pinque l'Anne qui aborderent féparément à la même Ifle auroient éprouvé un femblable fort, & M. Anfon ainfi que tous les hommes demeurés vivants auroient été emmenés prifonniers à Callao. Quand on apprit ces nouvelles, les gens du Centurion ne douterent plus que les jarres brifées, les cendres & les os de poiffon qu'ils avoient vûs dans le

temps de leur premiere defcente à Juan-Fernandez, n'y euffent été laiffés par le bâtiment qui avoit croifé à la hauteur de ce port.

M. Anfon revient à Juan-Fernandez.

Outre toutes les circonftances relatives à Pizarro, que le Chef d'Efcadre apprit des prifonniers & des papiers qu'on trouva à bord du Carmelo, il fut encore averti que l'Embargo mis au mois de Mai précédent fur tous les navires de cette mer, étoit actuellement levé, ce qui lui donna l'efpérance de faire d'autres prifes confidérables, pour fe dédommager de l'impoffibilité où il fe trouvoit d'exécuter quelque entreprife importante contre les établiffements Efpagnols. Le Chef d'Efcadre étant ainfi fatisfait fur les principaux objets qui pouvoient l'intéreffer, prit à bord la plus grande partie des prifonniers, avec tout l'argent, & mit à la voile pour Juan-Fernandez, où il jetta l'ancre le lendemain avec fa prife.

Il fe met en croifiere avec fon Efcadre.

Après avoir interrogé plus en détail les prifonniers, & examiné plus particuliérement les papiers, on reconnut que plufieurs autres vaiffeaux marchands avoient été chargés à Callao pour Valparaifo. Le Chef d'Ef-

ANSON. Chap. VII. An. 1741.

cadre employa dès le lendemain matin la double chaloupe le Tryal, pour croiſer à la hauteur de ce dernier port, & il réſolut auſſi de ſéparer les vaiſſeaux qui étoient ſous ſes ordres, afin de les employer en différentes croiſieres, ce qui les mettroit plus à portée de faire des priſes, & ſeroit moins ſujet à jetter l'allarme ſur la côte. Les matelots oublierent alors toutes leurs fatigues précédentes, reprirent leur activité ordinaire, & ſe préparerent avec une diligence infatigable à quitter l'Iſle de Juan-Fernandez. Comme ces préparatifs, malgré toute leur induſtrie ne pouvoient manquer de les occuper quatre ou cinq jours: M. Anſon, pendant cette intervalle donna ordre de mettre à bord de la priſe le Carmelo, l'artillerie de la Pinque l'Anne qui conſiſtoit en quatre pieces de ſix livres, quatre de quatre livres, & deux mortiers. Il mit ſix paſſagers & vingt-trois matelots à bord du Glouceſter, pour aider à la manœuvre, & donna ordre au Capitaine Mitchel de partir de l'Iſle de Juan-Fernandez, pour croiſer à la hauteur de celle de Payta, à une diſtance du rivage, aſſez éloignée pour ne pas

être découvert, & de demeurer dans cette croisiere jusqu'à ce qu'il y fût joint par le Centurion. Quand M. Anson eut donné ces ordres, il leva l'ancre le 19 de Septembre, de conserve avec la prise; sortit de la baye, quitta l'Isle de Juan-Fernandez, & fit voile à l'Ouest pour joindre la double chaloupe le Tryal qui croisoit à la hauteur de Valparaiso.

Le Tryal fait une prise.

Le Centurion, après avoir quitté l'Isle de Juan-Fernandez, fut retenu trois jours par l'inconstance des vents, à la vue de cette Isle. Le 25 de Septembre, un peu avant le coucher du soleil, il découvrit deux voiles à l'Est, & la prise avança directement de ce côté, en se séparant du Centurion, pour ne pas donner lieu de soupçonner que c'étoient des bâtiments en croisiere. M. Anson qui avoit tout disposé pour le combat, mit toutes ses voiles pour s'avancer vers ces vaisseaux. Aussi-tôt qu'il eut été apperçu par l'un des deux qui paroissoit être un navire de force, ce dernier vint directement à lui, pendant que l'autre se tenoit à quelque distance. A sept heures du soir, le Centurion se trouva à la portée du

ANSON.
Ch. VII.
An. 1741.

piſtolet de celui qui étoit le plus près; ayant une bordée prête à tirer, & les canoniers tenant leurs mêches alumées pour mettre le feu au premier ordre. Auſſi-tôt que M. Anſon vit qu'il étoit impoſſible que ce bâtiment échappât, il ordonna au maître d'appeller en Eſpagnol, avant de faire tirer le canon; mais l'Officier qui commandoit à bord, & qu'on reconnut pour M. Hughes, Lieutenant, du Tryal répondit en Anglois. Il dit que ce bâtiment étoit une priſe faite quelques jours avant par le Tryal qui étoit l'autre vaiſſeau qu'on voyoit à quelque diſtance, mais qu'il avoit perdu ſes mâts. Le Tryal joignit enſuite le Centurion; le Capitaine Saunders, qui commandoit, vint à bord, & dit au Chef d'Eſcadre que cette priſe étoit un des meilleurs voiliers, qui lui avoit coûté trente-ſix heures de chaſſe; que pendant quelque temps il avoit déſeſpéré de s'en rendre maître: que les Eſpagnols avoient d'abord été allarmés en voyant comme un nuage de voiles qui les pourſuivoient, parce que le corps du navire étoit ſi enfoncé dans l'eau qu'on n'en voyoit aucune partie; mais que remarquant

enſuite combien le Tryal gagnoit peu ſur eux, ils avoient ceſſé de craindre, & avoient changé de cours pendant la nuit, en fermant toutes leurs fenêtres, pour qu'on ne vit aucunes lumieres : que cependant une fente dans un des volets avoit rendu toutes leurs précautions inutiles ; que les gens du Tryal voyant toujours cette lumiere, avoient continué de lui donner la chaſſe juſqu'à ce qu'ils euſſent été à la portée du canon : que le Capitaine Saunders leur avoit inopinément donné l'allarme par une bordée, & qu'il n'avoit pas eu le temps d'en tirer une ſeconde, parce qu'ils avoient baiſſé les voiles, & s'étoient ſoumis ſans oppoſition. Ce vaiſſeau nommé l'Aranzazu, étoit un des plus gros navires marchands employés dans ces mers, & portoit ſix cens tonneaux de charge. La cargaiſon étoit à peu près la même que celle du Carmelo, mais il n'y avoit que pour environ cinq mille livres ſterling d'argent.

Le Tryal eſt fort endommagé dans ſes mâts.

Ce ſuccès fut en quelque ſorte balancé par le malheur qui arriva au Tryal d'avoir ſon grand mât fendu : le mât du grand hunier tomba dans

ANSON.
Ch. VII.
An. 1741.

la mer, & le lendemain matin, pendant qu'ils faiſoient tous voile à l'Eſt, le mât de Miſène fut rompu. Ces accidents étoient d'autant plus fâcheux, qu'on ne pouvoit lui donner de ſecours, parce que le vent ſouffloit avec tant de force, que le Chef d'Eſcadre n'oſa hazarder de mettre ſa chaloupe en mer. Il ne vouloit pas laiſſer ce bâtiment dans une ſituation auſſi fâcheuſe, & il fut obligé de l'attendre pendant près de quarante-huit heures, ce qui les écarta tous de leur croiſiere, & leur fit craindre avec raiſon d'avoir manqué quelque riche capture.

On le coule à fond & l'on arme la priſe.

Le 27, le temps étant beaucoup plus calme, M. Anſon envoya ſa chaloupe au Tryal : le Capitaine vint à bord du Centurion, & lui donna un acte ſigné de lui, & de tous les Officiers, pour repréſenter que ſon bâtiment, outre qu'il étoit démâté, avoit tant de fentes de tous côtés qu'on étoit obligé d'employer la pompe dans le temps le plus modéré ; que s'il ſurvenoit du gros temps, ils ne pourroient manquer de périr tous. Sur cette repréſentation, le Chef d'Eſcadre voyant qu'il n'avoit pas ce qui auroit été néceſſaire pour le ré-

parer, donna ordre de le détruire; mais jugeant qu'il étoit à propos de paroître toujours avoir la même force, & sachant que la prise du Tryal avoit souvent été employée en vaisseau de guerre par le Viceroi du Pérou, il ordonna qu'elle seroit établie frégate au service de Sa Majesté Britannique, pour être montée par l'Equipage du Tryal, sous le même Capitaine, & sous les mêmes Officiers. Pendant que cette prise étoit au service d'Espagne, elle portoit trente-deux canons, mais on ne lui en donna alors que vingt, dont douze furent pris sur le Tryal, avec huit qui avoient été sur la Pinque l'Anne. Tout étant ainsi réglé, le Capitaine Saunders eut ordre d'enlever du Tryal les armes & les munitions de guerre & de bouche, ainsi que tout ce qui pouvoit servir aux autres vaisseaux; après quoi on le coula à fond. On donna à cette nouvelle frégate le nom de la prise du Tryal: le Capitaine eut ordre de croiser à la hauteur de l'Isle de Valparaiso, d'y demeurer vingt-quatre jours, & s'il n'étoit pas joint dans cet espace de temps par le Chef d'Escadre, de ga-

ANSON.
Ch. VII.
An. 1741.

gner la côte du Puſco ou de Naſca ; où il trouveroit ſurement M. Anſon. Après que ces ordres eurent été donnés, le Centurion quitta les autres vaiſſeaux le ſoir du même jour, 27 de Septembre, pour croiſer pendant quelques jours à la hauteur de Valparaiſo.

Les Anglois font une nouvelle priſe.

Quoique cette diſpoſition fut la plus prudente qu'on pût imaginer, relativement au peu de forces qui étoient ſous les ordres du Chef d'Eſcadre ; il n'eut pas le bonheur de rencontrer aucun vaiſſeau dans ces différentes croiſieres. M. Anſon fut joint par les priſes du Tryal & du Centurion, dont la derniere avoit aidé à vuider & à couler à fond la double chaloupe ; & il réſolut de rejoindre le Capitaine Mitchel qui étoit en croiſiere à Payta, afin que ſi l'on mettoit hors une Eſcadre de Callao ils pûſſent la bien recevoir, en réuniſſant leurs forces. Dans cette intention, ils dirigerent leur cours au Nord, & le 5 de Novembre ils furent à la vue de la haute terre de Barranca ; environ une heure après l'avoir découverte, ils eurent la ſatisfaction qu'ils attendoient depuis ſi long-temps de voir

une voile à laquelle ils donnerent aussi-tôt la chasse ; mais le Centurion étant beaucoup meilleur voilier que les deux prises, les perdit de vûe, & gagna considérablement sur le vaisseau qu'il poursuivoit. Cependant la nuit étant survenue, il le perdit aussi de vue vers les sept heures du soir, & les Officiers étoient indécis sur le cours qu'il falloit tenir, mais à la fin M. Anson décida que puisqu'ils avoient le vent favorable, ils ne devoient pas en changer. On continua la chasse environ une heure & demie dans les ténébres ; quelques-uns s'imaginant de temps en temps voir les voiles de l'ennemi directement devant eux. Enfin M. Brett, second Lieutenant l'apperçut directement à bas bord qui faisoit cours vers la haute mer, à quatre points de différence de celui du Centurion. Aussi-tôt on suivit le même cours, on le joignit en moins d'une heure, & il amena après qu'on eut tiré quatorze coups de canon. M. Dennis, troisiéme Lieutenant du Centurion fut envoyé dans une chaloupe, avec seize hommes pour prendre possession de la prise qu'on trouva d'environ trois cents tonneaux. On

ANSON.
Ch. VII.
An. 1741.

la nommoit la Santa Teresa-de-Jesus ; elle alloit de Guiaquil à Callao, & étoit chargée de peaux, de bois, de tabac, de cacao, de noix de coco, de fil de Pito qui est très fort, & qu'on fait d'une espece de plante, de cire, de drap de Quito, & de plusieurs autres denrées ; mais l'argent qu'on trouva à bord ne montoit pas à plus de cent soixante-dix livres sterling. Quoique cette cargaison fut de grande valeur pour les Espagnols, comme on avoit les ordres les plus précis de ne pas rançonner leurs vaisseaux ; toutes les marchandises qu'on leur prenoit dans ces mers, excepté celles qui pouvoient servir aux Anglois, ne donnoient d'autre avantage que celui d'en priver leurs ennemis.

Politesse de M. Anson, & retenue des Anglois envers les femmes Espagnoles.

Outre l'équipage composé de quarante-cinq hommes, il y avoit à bord dix passagers, savoir quatre hommes & trois femmes nés dans le pays, mais de parents Espagnols avec trois esclaves noirs qui les accompagnoient. Les femmes étoient une mere & deux filles dont l'aînée avoit vingt & un ans, & la plus jeune quatorze. Ces femmes furent frappées de la plus grande terreur, & plongées dans le chagrin

chagrin le plus vif, quand elles virent qu'elles tomboient entre les mains d'ennemis que les outrages commis par les boucaniers, & les discours des prêtres Espagnols leur faisoient regarder comme les plus brutaux & les plus terribles de tous les hommes. Leurs craintes étoient beaucoup augmentées par la beauté extraordinaire de la plus jeune de ces demoiselles, & par les dispositions à la débauche, où elles avoient lieu de croire qu'elles trouveroient des matelots qui n'avoient pas vû une seule femme depuis près de douze mois. Remplies de ces terreurs, elles se cacherent aussi-tôt que l'Officier vint à bord, & quand elles furent découvertes, il eut beaucoup de difficulté à leur persuader d'approcher de la lumiere. Il les convainquit bientôt par sa conduite polie, & par les assurances qu'il leur donna de toutes sortes de bons traitements & d'une sureté parfaite, que toutes leurs craintes étoient sans fondement. M. Anson instruit de la terreur qu'elles avoient fait paroître, leur fit dire aussi-tôt qu'elles demeureroient à bord de leur vaisseau; qu'elles auroient les mêmes appar-

ANSON. Ch. VII.

An. 1741.

ANSON.
Ch. VII.

An 1741.

tements, & continueroient à jouir de tout ce qui étoit à leur usage avant leur prise. Il donna aussi les ordres les plus sévéres pour qu'on ne les insultât en aucune maniere, & qu'on ne leur fît aucune peine. Pour leur donner plus de certitude que ces ordres seroient exécutés, & en même-temps pour leur procurer les moyens de se plaindre, si quelqu'un y contrevenoit: il permit à leur pilote qui en général est la seconde personne à bord des vaisseaux espagnols, de rester avec elles comme leur protecteur. M. Anson choisit cet homme par préférence, parce qu'il parut prendre un intérêt particulier à ce qui concernoit ces femmes; & parce qu'il avoit d'abord déclaré qu'il étoit marié avec la plus jeune. On connut cependant depuis qu'il l'avoit dit uniquement dans la vue de pouvoir mieux les garantir contre le traitement qu'il craignoit qu'elles n'éprouvassent, en tombant entre les mains des Anglois. Cette conduite compatissante, & cette douceur dont on usa avec elles, dissipa entiérement leur consternation; & elles parurent très satisfaites & très gaies tout le temps qu'elles demeurerent prisonnieres.

ANSON. Ch. VII. An. 1741.

Le lendemain matin, le Centurion fut joint par ses deux consors, & ils firent cours au Nord, étant alors quatre voiles de compagnie. Ils virent la mer autour d'eux, d'un très beau rouge, l'espace de plusieurs milles, ce qu'ils attribuerent à la quantité étonnante de frai de poisson qui nageoit sur la surface de l'eau. On en mit dans un verre à boire; elle parut d'abord trouble, & peu de temps après devint aussi transparente que du crystal, avec quelques globules rouges & glaireux qui nageoient dans la partie supérieure. Comme il y avoit beaucoup de bois sur la nouvelle prise, M. Anson donna ordre de réparer les chaloupes, & de mettre des pierriers à la proue, tant de la Barge que de la Pinasse, afin d'en augmenter la force, dans le cas où l'on seroit obligé d'en faire usage pour aborder quelques vaisseaux ou pour faire quelque expédition à terre.

Il fait réparer & armer ses chaloupes.



CHAPITRE VIII.

Température de l'air dans ce climat : causes de cette température : les Anglois font une nouvelle prise : projet pour surprendre Payta : Description de cette ville : préparatifs pour l'expédition : les Anglois s'emparent de la place : ils se rendent maîtres du Fort : ils pillent la ville : les Espagnols se rassemblent : ils ne font aucun mouvement contre les Anglois.

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

Température de l'air dans ce climat.

LES Anglois continuerent à faire cours au Nord ; & il ne leur arriva rien de remarquable pendant deux ou trois jours, quoique les vaisseaux fussent disposés de façon qu'il étoit à peine possible qu'aucun bâtiment ennemi pût leur échaper. En suivant cette côte, ils observerent qu'il y avoit un courant qui les emportoit au Nord, & qui pouvoit faire faire environ dix milles par jour. Ils étoient alors à peu près à huit dégrés de latitude méridionale, & ils com-

mencerent à voir un grand nombre de poissons volants, & de bonites, ce qu'ils n'avoient point trouvé depuis qu'ils avoient quitté la côte du Brésil. On remarque que vers la côte orientale de l'Amérique méridionale ces animaux s'étendent à une latitude beaucoup plus éloignée que vers la côte occidentale. Les matelots ne cesserent d'en voir sur celle du Brésil que lorsqu'ils furent près du tropique méridional, ce qui vient sans doute des divers dégrés de chaleur qu'on trouve aux mêmes latitudes d'un côté ou de l'autre du continent. Il est évident que la température d'un endroit dépend beaucoup plus des autres circonstances que de sa distance au pôle, ou de sa proximité de l'équinoctial. Les gens de l'Escadre trouverent que la côte du Brésil est excessivement étouffante, & que celle de la mer du Sud aux mêmes dégrés de latitude, est peut-être aussi tempérée qu'aucune autre partie du globe. En suivant cette côte, ils ne sentirent pas une seule fois le temps aussi chaud qu'on le trouve souvent dans les jours d'été en Angleterre, ce qui est d'autant plus extraordinaire, qu'il ne

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

tombe jamais dans ce pays aucune pluye qui puisse rafraîchir l'air. Sur la côte du Pérou, & même sous la ligne équinoctiale tout concourt à faire préférer le grand air & la lumiere du jour ; au lieu qu'en d'autres pays l'ardeur insuportable du soleil rend la plus grande partie du jour inutile pour le travail & pour l'amusement, & que les pluyes fréquentes n'y sont pas moins incommodes dans les temps plus tempérés de l'année. Au contraire sous ce climat délicieux le soleil paroît rarement, parce qu'il y fait toujours un temps couvert qui suffit pour cacher cet astre, & pour moderer la vivacité de ses rayons perpendiculaires, sans obscurcir l'air, & sans rendre la lumiere du jour mélancolique ou désagréable. Ainsi toutes les parties de la journée sont propres au travail & à l'exercice en plein air, même la fraîcheur agréable occasionnée par les pluyes dans les autres climats se fait aussi sentir dans celui-ci où elle est apportée par les brizes des régions plus froides du côté du Sud.

Causes de cette température.

On ne peut douter que cette température agréable ne soit dûe particuliérement au voisinage de ces vastes mon-

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

tagnes nommées les Andes qui, en ſuivant preſque parallélement le rivage dont elles ne s'écartent que très peu, & en s'élevant plus haut qu'aucunes montagnes qui ſoient ſur la ſurface de la terre, forment ſur leurs côteaux une grande étendue de pays, où ſuivant le plus ou le moins d'éloignement du ſommet on trouve dans toutes les ſaiſons les variétés de toutes ſortes de climats. Ces montagnes arrêtent une grande partie des vents d'Eſt qui ſoufflent ordinairement ſur le continent de l'Amerique méridionale, rafraîchiſſent la portion d'air qui ſe fait un paſſage au-deſſus de leur ſommet, & entretient la fraîcheur d'une partie conſidérable de l'Atmoſphere qui ſe trouve contigu aux neiges dont ces montagnes ſont perpétuellement couvertes. C'eſt ainſi que les Andes, en répandant l'influence de leurs ſommets glacés ſur les côtes voiſines & ſur les mers du Pérou, ſont à n'en pouvoir douter la cauſe de cette température, & de l'égalité qu'on y remarque en tout temps. Quand l'Eſcadre eut avancé au-delà de l'Equateur, & qu'elle ſe fut éloignée de ces montagnes, les

ANSON. Ch. VIII. An, 1741.

Anglois n'eurent plus pour les garantir des vents d'Eſt que les terres élevées de l'Iſthme de Panama qui ne ſont que des Taupinieres en comparaiſon des Andes ; ils trouverent en très peu de temps un climat totalement différent, & en deux ou trois jours ils paſſerent de l'air tempéré du Pérou, à l'Athmoſphere brûlant des Indes occidentales.

Les Anglois font une nouvelle priſe.

Le 10 de Novembre, M. Anſon ſe trouva à trois lieues de la plus méridionale des Iſles de Lobos, ſituée à 6 dégrés 27 minutes de latitude méridionale. Etant alors près de la croiſiere choiſie pour le Glouceſter, il alla toute la nuit à petites voiles, mais le lendemain matin au point du jour, il vit près du rivage un vaiſſeau qui avoit paſſé l'Eſcadre à la faveur de la nuit, & qui louvoyoit ſur la côte. Auſſi-tôt qu'il ſe fut aſſuré que ce n'étoit pas le Glouceſter, il fit lever toutes les voiles, & lui donna la chaſſe : mais comme il n'y avoit que très peu de vent, ce qui empêchoit les vaiſſeaux de faire beaucoup de chemin, il donna ordre d'appareiller & d'armer la barge, la pinaſſe, & celle du Tryal, pour continuer la chaſſe, & aborder

ce bâtiment. Le Lieutenant Brett, qui commandoit la barge, le joignit vers neuf heures du matin, l'aborda, tira une volée de mousquetterie entre les mâts par-dessus la tête de ceux qui le montoient, & y entra aussi-tôt avec la plus grande partie de ses gens, sans trouver la moindre résistance, les ennemis étant effrayés par la mousquetterie, & par l'éclat des sabres. Le Lieutenant Brett fit aussi-tôt amener les voiles, donna ses ordres pour que le bâtiment joignit le chef d'Escadre, & reprit avec soi les deux pinasses. Quand il fut à quatre milles du Centurion, il se mit dans la barge, avec un nombre de prisonniers qui l'avoient instruit de quelques faits importants, dont il désiroit faire part à M. Anson, le plus promptement qu'il lui seroit possible. La prise se nommoit Nuestra-Senora-del-Carmin; elle étoit d'environ deux cents soixante-dix tonneaux, avoit à bord quarante-trois matelots, & étoit très chargée d'acier, de fer, de planches de cedre, de poivre, de canelle, de poudre, de bleu, de plusieurs belles marchandises Européennes, de tabac en poudre, de rozaires, d'indulgences, &

ANSON. Ch. VIII. An. 1741.

de diverſes autres eſpeces de marchandiſes. Quoique cette cargaiſon fut de peu de valeur pour les Anglois, dans les circonſtances où ils ſe trouvoient, elle étoit cependant une perte plus grande pour les Eſpagnols que toute autre capture qu'on leur eût faite dans cette partie du monde, puiſque ces marchandiſes avoient coûté de premier achat à Panama, plus de quatre cents milles piaſtres. Ce vaiſſeau avoit chargé à Callao, avoit relâché à Payta, pour y prendre un ſupplément d'eau, & de proviſions, & n'étoit parti de cette place qu'environ vingt-quatre heures avant de tomber entre les mains des Anglois. Le Lieutenant Brett apprit par les paſſagers qui étoient à bord, que peu de jours avant il étoit entré dans le port de Payta un vaiſſeau dont le maître avoit dit au Gouverneur qu'il avoit été pourſuivi par un gros bâtiment, dont la forme & la couleur des voiles lui donnoient lieu de croire qu'il étoit de l'Eſcadre Angloiſe ; que ſur ce rapport, le Gouverneur avoit auſſi-tôt envoyé un Exprès à Lima, porter ces nouvelles au Vice-Roi : que l'Officier royal qui réſidoit à Payta, craignant

une visite des Anglois, dès les premiers moments de l'avis s'étoit occupé à faire transporter le trésor du Roi, & le sien propre à Piura, ville dans les terres éloignée de quatorze lieues; mais qu'il y avoit une somme d'argent considérable appartenante à quelques marchands de Lima; qu'elle étoit renfermée dans la maison de la douane, à Payta; qu'on devoit l'envoyer sur un vaisseau qui étoit alors dans le port, & qu'on se préparoit de faire mettre à la voile, avec la plus grande diligence, pour aller dans la baye de Sansonnate, sur la côte du Mexique, où il devoit acheter une partie de la cargaison du vaisseau de Manille.

Projet pour surprendre Payta.

On conjectura aussi-tôt que le gros vaisseau qui avoit donné la chasse au bâtiment jusqu'au port de Payta, étoit le Gloucester, ce qui fut confirmé par la suite. Voyant que celui dans lequel on devoit embarquer l'argent, étoit estimé comme un des meilleurs voiliers, & qu'on lui avoit donné le suif depuis peu, on jugea qu'il n'y avoit aucune apparence de pouvoir s'en rendre maître, si on le laissoit sortir du port. On fit aussi réflexion que les Anglois étoient découverts,

Anson. Ch. VIII. An. 1741.

que l'allarme étoit répandue ſur toute la côte, & qu'ils ne retireroient plus aucun avantage de leur croiſiere, ce qui détermina le chef d'Eſcadre, après s'être informé dans le plus grand détail, de la force, & de l'état de la place, à tâcher de la ſurprendre la nuit ſuivante.

Deſcription de cette ville.

Payta ſitué dans un terrein ſtérile, composé uniquement de ſables & d'ardoiſes, eſt à 5 dégrés 12 minutes de latitude méridionale. On n'y trouve pas une ſeule goute d'eau fraîche, ni aucune eſpece d'herbage ou de proviſion, excepté du poiſſon & quelques chevres : mais à la diſtance de deux ou trois lieues eſt une autre ville nommée Colan, d'où l'on apporte ſur des radeaux à Payta de l'eau, du maïz, des légumes, de la volaille, & d'autres denrées pour les vaiſſeaux qui y abordent : à l'égard du gros bétail, on l'amene de Piura, qui eſt comme, nous l'avons déja dit à quatorze lieues dans les terres. L'eau qu'on apporte de Colan eſt blanche & flatte peu la vue, cependant on prétend qu'elle eſt très ſaine. Les habitants diſent qu'elle traverſe de grands bois de ſalſepareille, & qu'el-

le eſt imprégnée du ſuc de ces arbres. Quoique le port de Payta ne ſoit gueres autre choſe qu'une baye, on le regarde comme le meilleur dans toute cette partie de la côte, & il eſt vrai que l'ancrage y eſt très ſur & très commode. Il eſt très fréquenté par tous les vaiſſeaux qui viennent du Nord, parce qu'il n'y a point d'autre port de rafraîchiſſement pour ceux d'Acapulco, de Sanſonate, de Réaléjo, & de Panama qui vont à Callao. Le vent leur étant contraire, la plus grande partie de l'année il leur ſeroit impoſſible de faire ces longs voyages, s'ils ne relâchoient ſur la côte pour avoir de l'eau fraîche. La ville n'a que peu d'étendue, & ne contient qu'environ deux cents familles. Les maiſons n'ont que le rais de chauſſée, avec des murs de cannes fendues & de torchis, & les toits ſont couverts de feuilles. Quoique ces édifices ſoient très légers, ils ſuffiſent dans un climat, où la pluie eſt regardée comme un prodige, & où il ſe paſſe ſouvent pluſieurs années ſans qu'il en tombe.

M. Anſon s'informa des forces de la place, & apprit qu'elle n'étoit dé-

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741

fendue que par un fort, où il y avoit ſeulement 8 pieces de canon, mais ſans foſſés ni rempart, n'ayant qu'un ſimple mur de brique, avec une compagnie très foible pour unique garniſon, quoique la ville put armer aiſément trois cents hommes de plus.

Préparatifs pour l'expédition.

Le chef d'Eſcadre, voyant qu'il n'avoit pas beſoin de toutes ſes forces pour enlever cette place, & jugeant que ſes vaiſſeaux pourroient être vûs à quelque diſtance, même dans la nuit, ce qui allarmeroit les habitants & leur donneroit lieu d'enlever leurs effets les plus précieux, réſolut de faire ſa deſcente uniquement avec les chaloupes. En conſéquence il chargea de ce ſervice la barge à dix-huit rames, ſa pinaſſe & celle du Tryal. Il choiſit pour cette expédition cinquante-huit hommes, bien fournis d'armes & de munitions & donna le commandement au Lieutenant Brett. Pour prévenir la confuſion qui auroit pu arriver par l'ignorance où l'on étoit des rues de la place, & par les ténebres de la nuit, il donna ordre à deux des pilotes Eſpagnols de conduire le lieutenant à l'endroit le plus commo-

de pour le débarquement & de ſervir enſuite de guides à terre ; mais pour s'aſſurer de leur fidelité , il déclara aux priſonniers qu'ils ſeroient tous mis en liberté & débarqués à terre , ſi les pilotes ſe conduiſoient fidellement. En même temps il dit à ces pilotes que s'ils ſe rendoient coupables de quelque trahiſon ou de mauvaiſe conduite , ils ſeroient tués ſur le champ , & qu'on emmeneroit priſonniers en Angleterre le reſte des Eſpagnols qui étoient à bord.

Les Anglois s'emparent de la place.

Vers dix heures du ſoir , les vaiſſeaux étant à cinq lieues de la place , le Lieutenant Brett, avec les chaloupes qui étoient ſous ſes ordres quitta l'Eſcadre & arriva ſans avoir été découvert à l'embouchure de la baye , mais à peine y fut-il entré qu'il fut apperçu par quelques gens d'un vaiſſeau qui y étoit à l'ancre & qui ſe jetterent auſſi-tôt dans leurs chaloupes. Ils ramerent vers le rivage , en criant , » les Anglois , les chiens » d'Anglois; « ce qui jetta immédiatement l'allarme dans toute la ville. Les gens des chaloupes virent en même temps pluſieurs lumieres qui alloient & venoient dans le fort avec d'au-

tres indices qui marquoient que les habitants étoient en mouvement. Alors le Lieutenant Brett encouragea ſes gens à s'avancer en diligence, afin de ne donner aux ennemis que le moins de temps qu'il ſeroit poſſible pour ſe préparer à la défenſe. Avant que les chaloupes euſſent pu gagner la terre, les ſoldats du fort avoient préparé quelques pieces de canon, qu'ils pointerent vers le lieu du débarquement, la premiere volée paſſa très près d'une chaloupe & l'on entendit le ſifflement des boulets au-deſſus de la tête des hommes. Les Anglois redoublerent leurs efforts, gagnerent le rivage & une partie fut débarquée avant la ſeconde volée. Auſſi-tôt qu'ils furent à terre, l'un des pilotes Eſpagnols les conduiſit à l'entrée d'une rue étroite, où ils furent à couvert contre le feu du fort : ils ſe formerent le mieux qu'il étoit poſſible en auſſi peu de temps, & marcherent vers la place d'armes, qui étoit fort grande, à l'extrêmité de cette rue, ayant le fort d'un côté & la maiſon du Gouverneur de l'autre. Dans cette marche qui fut faite avec aſſés de régula-

rité, les cris & les clameurs de soixante marins, qui étoient depuis si long-temps à bord de leurs vaisseaux, & qui se trouvoient pour la premiere fois à terre dans un pays ennemi, animés par la joie qui accompagne toujours le débarquement & encouragés par l'espérance d'un butin considérable : les cris, dis-je de cet ardent détachement, joints au bruit des tambours, les firent paroître en si grand nombre dans l'opinion de leurs ennemis, que la crainte fit plutôt chercher aux Espagnols les moyens de prendre la fuite, que ceux de faire de la résistance. Cependant les marchands qui avoient leur trésor dans la ville, s'étoient portés avec un petit nombre d'autres habitants sur une galerie qui environnoit la maison du Gouverneur, d'où ils firent une décharge sur les Anglois; mais quand on eut répondu à leur feu, ils abandonnerent ce poste & les laisserent en possession de la place.

Ils se rendent maîtres du Fort.

Après ce succès le Lieutenant Brett partagea ses gens en deux partis, dont il chargea l'un d'entourer la maison du Gouverneur, & de s'assurer s'il étoit possible de sa personne,

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

pendant que lui même, à la tête de l'autre, marcha au fort pour s'en emparer; mais il fut très ſurpris d'y entrer ſans aucune oppoſition, parce que les ennemis l'avoient abandonné à ſon approche, & s'étoient ſauvés par-deſſus les murs. Ainſi la place fut emportée en moins d'un quart d'heure, à compter du moment où ils avoient commencé leur deſcente, ſans autre perte que celle d'un homme qui fut tué & de deux bleſſés.

Le Lieutenant Brett plaça auſſitôt une garde au fort, une autre à la maiſon du Gouverneur & mit des ſentinelles à toutes les avenues de la ville, tant pour ne pas être ſurpris par les ennemis, que pour empêcher de détourner les effets. Enſuite ſon premier ſoin fut de s'emparer de la maiſon de la douanne, où le tréſor étoit dépoſé, & d'éxaminer ſi quelques-uns des habitants étoient demeurés dans la ville, afin de prendre les meſures néceſſaires. Il vit bien-tôt qu'il n'avoit rien à craindre de ceux qui étoient reſtés; la plus grande partie étoient dans leurs lits, quand on avoit ſurpris la place, & ils avoient

pris la fuite avec tant de précipitation qu'ils n'avoient pas même eu le temps de prendre leurs habits. Le Gouverneur n'avoit pas été le dernier à songer à se mettre en fureté : il avoit fui devant la plûpart des autres demi nud, & abandonné sa femme, âgée de dix-sept ans, qu'il avoit épousée depuis trois ou quatre jours : mais elle fut emmenée en chemise par deux sentinelles Espagnoles, dans le temps où le détachement arrivoit devant la maison. Le petit nombre d'habitants qui étoient restés, furent mis sous une garde dans une Eglise, à l'exception de quelques forts nègres, qu'on occuppa le reste de la nuit à transporter le trésor de la douanne & de quelques autres endroits au fort, mais il furent toujours accompagnés d'une file de fusiliers.

Ils pillent la ville.

Le transport du trésor de la douane fut la principale occupation des gens de M. Brett, mais pendant que les matelots étoient ainsi employés, on ne put les empêcher d'entrer dans les maisons qu'ils trouverent sur leur chemin, pour y chercher leur butin particulier. Ce qu'ils remarquerent d'abord, furent les habits que les Espa-

ANSON.
Chap. VIII.
An. 1741.

gnols avoient laissés dans leur fuite. Suivant la coutume du pays ; la plus grande partie étoient brodés ou couverts de dentelles d'or ; les matelots s'emparerent de ces vêtements éclattants, & les mirent par-dessus leurs chausses pleines d'ordure & leurs sales jaquetes ; ils n'oublierent pas les peruques & les chapeaux bordés qu'ils trouverent avec les habits, & quand quelques-uns eurent commencé, ils furent bientôt imités par tout le détachement. Ceux qui arriverent les derniers, ne trouvant plus assez d'habits d'hommes pour s'en parer, prirent les robes & les jupons des femmes ; tous ceux qu'ils trouverent assez riches, ils ne se firent aucun scrupule de les mettre, & de les joindre à leurs vêtements couverts de graisse. M. Brett fut dans la plus grande surprise quand il vit la figure grotesque que leur donnoit ces habillements, & le premier parti qui se présenta à lui dans ce ridicule équipage, étoit si bien déguisé, qu'il eut peine à en reconnoître les hommes.

Cependant le Centurion & les autres bâtiments vinrent à petites voiles à Payta, & vers sept heures du matin ils

se trouverent à l'embouchure de la baye. Quoique ceux qui étoient à bord n'eussent pas lieu de douter du succès de l'entreprise ; ce fut toujours avec la plus grande joie qu'ils découvrirent par le secours de leurs lunettes le pavillon Anglois élevé sur le fort. Alors ils entrerent dans la baye le plus promptement qu'il leur fut possible ; à onze heures, la chaloupe du Tryal vint à bord du Centurion, chargée de piastres & de vaisselle d'argent, & les Officiers firent leur rapport au chef d'Escadre de tout ce qui s'étoit passé la nuit précédente.

Les Espagnols se rassemblent.

M. Brett s'étoit occupé jusqu'alors à ramasser & à transporter les trésors, sans aucun obstacle, pendant que les ennemis s'assembloient de toutes les parties du pays, sur une colline, derrière la ville. Ils se firent voir en grand nombre, ayant entr'autres deux cents cavaliers, qui paroissoient bien assurés, bien montés, & accompagnés de trompettes, de tambours & d'étendards. Ils firent sur la colline une espece de parade, avec beaucoup d'ostentation, au bruit de tous leurs instruments militaires, en faisant tous leurs efforts pour intimider le petit nombre

ANSON. Chap. VIII. An. 1741.

d'Anglois qui étoient débarqués ; quoiqu'ils n'en fussent pas la quantité, & pour les engager à abandonner la place, avant d'avoir fini leur pillage. Cependant M. Brett continua tant qu'il fit jour à envoyer le trésor, & à employer les chaloupes pour transporter à bord des rafraîchissements tels que des cochons, de la volaille & d'autres denrées. Pour prévenir toute surprise durant la nuit : le chef d'Escadre envoya à terre un renfort qu'on distribua dans tous les passages qui conduisoient à la Place d'armes, & pour plus grande sureté, les rues furent fortifiées avec des baricades de six pieds de hauteur. Les ennemis ne firent aucun mouvement pendant toute la nuit, & au point du jour on recommença à charger les chaloupes, & à les envoyer aux vaisseaux.

Ils ne font aucun mouvement contre les Anglois.

On reconnut alors combien il auroit été important de s'assurer de la personne du Gouverneur, si cela avoit été possible. S'il fut tombé au pouvoir des Anglois, ils l'auroient vraisemblablement engagé à traiter pour la rançon de plusieurs magazins remplis d'effets de grande valeur, que le chef d'Escadre ne pouvoit faire transpor-

ter à bord, faute de place, ce qui auroit été très avantageux de part & d'autre. Ce Gouverneur rassembla toutes les forces du pays, plusieurs lieues à la ronde, & il fut si fier de leur nombre, & si content de son nouveau commandement militaire, qu'il sembloit ne plus s'occuper du sort de son gouvernement. Le chef d'Escadre lui envoya plusieurs méssages de prisonniers qu'on avoit faits, & offrit de recevoir une rançon pour la ville, à des conditions modérées, mais ce Gouverneur étoit devenu si arrogant qu'il ne daigna pas même faire de réponse.

Fin du Tome onzieme.

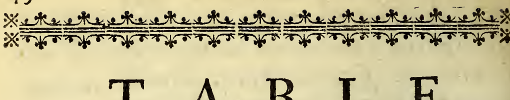


TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce onzieme Volume.

A

Ils

B.

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

Fin de la Table des matieres du onzieme Volume.





